

COLETTE PIAULT



CONTRIBUTION A L'ETUDE
DE LA VIE QUOTIDIENNE
DE LA FEMME MAWRI

Ouvrage publié avec le
concours du Centre National
de la Recherche Scientifique

ETUDES NIGERIENNES 10

PLAN DE L'OUVRAGE

	Pages
AVERTISSEMENT LINGUISTIQUE	2
INTRODUCTION	5
PRESENTATION : Les Mawri et Dogonduchi	9
PREMIERE PARTIE : <u>La femme au travail</u>	11
Généralités	13
1.1. <u>Les travaux domestiques</u>	16
1.1.1. Le puisage de l'eau	16
1.1.2. Le ramassage du bois	20
1.1.3. L'entretien de la concession	23
1.1.4. La cuisine	27
a) Analyse des opérations	27
b) Les aliments et les recettes	30
c) Les instruments	38
d) Les conditions (lieu et temps)	42
1.2. <u>Les travaux des champs</u>	44
1.2.1. Les cultures	44
1.2.2. Activités annexes	46
1.2.3. Les instruments aratoires	46
1.3. <u>Les activités artisanales</u>	48
1.3.1. La poterie	48
A. Origine des potières	48
B. Technique de la poterie dans l'Arewa	51
1.3.2. Le filage du coton	57
1.3.3. La décoration desalebasses	61

	Pages
1.3.4. Racommodage de calebasses	61
DEUXIEME PARTIE : <u>La vie personnelle et familiale</u>	63
2.1. <u>Les repas</u>	65
2.2. <u>La toilette</u>	67
2.3. <u>La parure</u>	69
2.3.1. Coiffures	69
2.3.2. Vêtements	70
2.3.3. Bijoux	73
2.4. <u>Les étapes physiologiques de la vie féminine</u>	75
2.4.1. La puberté et les règles	75
2.4.2. La grossesse, l'accouchement et les soins aux bébés	75
2.4.3. La naissance et le baptême	79
2.5. <u>Les soins et l'éducation des enfants</u>	81
2.5.1. Education et instruction	81
2.5.2. Circoncision	82
2.5.3. Jeux	82
2.5.4. Rapports garçons-filles : le guhì	83
2.6. <u>L'argent</u> : gestion et commerce	85
TROISIEME PARTIE : <u>Aspects de la vie sociale</u>	89
3.1. <u>Le mariage</u>	91
3.1.1. Cérémonie	92
3.1.2. Différents types de mariages	96
3.1.3. Mariages préférentiels	97
3.2. <u>Le divorce</u>	100
3.3. <u>Polygamie et monogamie</u>	102
3.4. <u>Prostitution</u>	104
3.5. <u>Rôles féminins et fonctions</u>	110
3.6. <u>La religion</u>	114
CONCLUSION : <u>L'éducation des jeunes filles et l'évolution</u>	117
ANNEXES : 1. Les femmes du Chef de Canton Usman Gao	123
2. Biographies de prostituées	127

		Pages
PLANCHE	1. Carte	7
	2. Portage de l'eau	17
	3. Puisage de l'eau	19
	4. Ustensiles de cuisine	39
	5. Ustensiles de cuisine	41
	6. Poteries	52
	7. Robe mawri	71
PHOTOS	1.2. Porteuse d'eau et calebasse de portage	21
	3.4. Nattes et tabourets	25
	5.6. Préparation d'un repas de fête et huraa	31
	7.8. Poterie : Concassage et lissage	49
	9.10.11. Poterie : Modelage et cuisson.....	53
	12.13.14. Poteries	55
	15.16.17. Calebasses décorées et raccommodage	59
	18. Jeune fille mawri	93
	18. Femmes libres de Dogonduchi	107
	20. Femmes du Chef Usman Gao	125

Je tiens à remercier ici le gouvernement de la République du Niger qui m'a permis de mener à bien cette enquête.

Je remercie tout particulièrement Sarauniya Mata, Magazia Nasara, Magazia Maimouna, et toutes les femmes de Dogonduchi dont la coopération et la gentillesse me furent très précieuses.

Je remercie aussi Angèle SAMOU et Mouskoura GARBA qui m'ont servi d'interprètes, ainsi que toutes les jeunes filles de Dogonduchi qui m'ont aidée dans ce travail.

Pour cette réédition, je remercie vivement Nicole ECHARD et Agnès DIARRA dont les critiques me furent très utiles.

AVERTISSEMENT LINGUISTIQUE

Voici comment sont utilisés les phonèmes du hausa dans ce texte :

f	se prononce comme le f français		
t	se prononce comme le t français	ex : tàlla	filet de portage.
s	se prononce comme le s français	ex : masàraa	maïs.
š	se prononce comme le ch français	ex : Koošiyàa	cuiller.
c	se prononce comme le tch français	ex : malumbucii	calebasses pour le héné.
K	se prononce comme le K français	ex : wàsàkii	poche pour puiser.
h	se prononce comme un h aspiré ou h anglais.	ex : huraa	
	(K et h peuvent être palatalisés : k ^y , h ^y ou labialisés k ^w , h ^w)		
	ex : h ^w ai h ^w ai éventail	k ^w allii	antimoine
	h ^y aaDii	battage	
?	marque une glottalisation.	ex : ?akùšii	récipient rond en bois.
.b.	se prononce comme en français.	ex : malumbucii	calebasse pour héné.
.d.	se prononce comme le d français.	ex : dawòo	boule de farine.
.z.	se prononce comme le z français.	ex : mazarii	fuseau pour filer.
.j.	se prononce comme dj.	ex : jàagira	crayon pour les sourcils.
.g.	se prononce comme le g français devant o, a, u, c'est-à-dire "guetter"		
	ex : kalgoo	plante sauvage utilisée pour la toilette des accouchées.	

(1) En fait le h et le h^w (labialisé) sont utilisés ici pour un son prononcé dans d'autres dialectes hausa f
Le h se prononce comme un son intermédiaire entre le f et le h dans le dialecte du Dallol.

Ejectives

S se prononce comme ts français, c'est-à-dire tsé tsé

ex : SinSiyaa balai
haSii mil

K est un K éjectif dont il n'y a pas d'équivalent en français

ex : Kùuluulùu calebasse à petite ouverture.

(le K ou K éjectif peut comme le K ordinaire être labialisé, K^w
ou palatalisé K^y .

ex : K^waryaa demi calebasse.

Injectives

B est un b injectif dont il n'y a pas d'équivalent en français

ex : Bòoyayyeenìyaa jeu de cache cache

D est un d injectif dont il n'y a pas d'équivalent en français

ex : Dìyam mazàra fille du maïs, poupée.

y se prononce comme le y anglais dans boy.

ex : ziinaariyaaor

w se prononce comme le w anglais dans water.

ex : wàsàkii poche pour puiser.

n se prononce comme le français.

ex : tukunyaa canari, marmite.

l se prononce comme le l français.

ex : lallèe héné.

R est un r roulé. ex : R00gòo manioc.

r se prononce presque comme le r français.

ex : masàraa maïs.

m se prononce comme le m français.

ex : masàraa maïs

Les voyelles

a, o, i se prononcent comme en français

e se prononce comme un é.

u se prononce ou (l'orthographe officielle utilise le ou.)

ex : Maouri que nous écrivons mauri.

Les voyelles doublées aa, uu, etc... ex : Kùuluulùu
représentent des voyelles longues écrites également par certains au-
teurs Kùlùlù : le ton bas étant alors marqué par un tiret sous la voyel-
le tandis que la longueur de la voyelle est marquée par un tiret sur la
voyelle.

Les tons.

Le hausa est une langue à tons. Ici comme dans de nombreux textes hausa, le ton bas sera noté par un accent grave et le ton tombant sera alors marqué par un accent grave sur le deuxième phonème de la syllabe. On considèrera les tons non marqués comme des tons hauts.

Les imprécisions.

Malgré l'aide très compétente de Monsieur Claude Gouffé, Professeur à l'Ecole des Langues Orientales sans que toute transcription correcte eut été impossible, certaines formes demeurant encore incertaines soit par suite d'une transcription imprécise au moment du travail sur le terrain, soit parce que n'étant incluses dans aucune construction grammaticale, il est difficile de préciser leur schème tonal ou la longueur de leur voyelle finale.

Ces formes dont Monsieur Claude Gouffé n'est en aucun cas responsable sont suivies d'une * afin que le lecteur les considère avec prudence.

D'autre part, dans le chapitre consacré à la cuisine, j'ai tenté de donner quelques recettes bilingues pensant que c'était la seule description intéressante des pratiques culinaires.

Les infinitifs français sont traduits en hausa par des noms verbaux équivalents à "action de..."

Lorsque le nom verbal n'existe pas en hausa, j'ai utilisé la forme "on" + le verbe à l'aspect acriste. Seuls les mots ou expressions françaises soulignés correspondent à la forme hausa.

Cette présentation bilingue me paraît la seule valable en ce qui concerne une technique aussi précise et détaillée que la cuisine mais elle est très délicate et nécessite pour être parfaite de très profondes connaissances linguistiques si l'on veut non seulement comprendre, mais transcrire ces recettes en langue originale.

C'est pourquoi, malgré le soin que nous avons apporté à cette traduction, il est probable que quelques incorrections grammaticales subsistent.

INTRODUCTION

Entreprise volontairement dans un bourg de 4.000 habitants et non dans un petit village de brousse, cette étude souhaiterait mettre l'accent sur ce que l'on pourrait appeler la "transition". En effet, la situation de la femme à Dogonduchi apparaît comme intermédiaire entre sa situation dans un village de brousse et sa situation dans une grande ville comme Niamey. C'est à Dogonduchi que l'on peut le mieux constater l'introduction dans la cuisine Mawri des premiers aliments manufacturés. C'est au dispensaire que l'on peut le mieux observer le mode traditionnel d'enfantement en contact avec les premières manifestations des soins modernes. C'est à Dogonduchi que viennent d'abord les femmes de la campagne qui veulent se prostituer. C'est aussi à Dogonduchi qu'on peut voir la fille du Chef de Canton conduisant la DS 19 de son mari, chef de cabinet à Niamey et s'en étonner. C'est à Dogonduchi qu'on peut voir une jeune fille - la seule - parmi les 16 autres écoliers du Collège d'Enseignement Général (Cours Complémentaire).

C'est parce que Dogonduchi est ce gros bourg où commencent les contrastes qu'il nous a paru souhaitable d'y fixer plus précisément cette étude, dont l'intérêt principal est plus la vie réelle, pratique et quotidienne sur un fond traditionnel que les traditions en elles-mêmes. Il ne faudra donc pas s'étonner de trouver ici une étude plus sociologique ou même psycho-sociologique qu'ethnologique proprement dite.

D'autre part, ma mission ayant une durée limitée, la recherche s'est volontairement limitée aux aspects spécifiquement féminins de la société laissant à Marc H. Piault (1) le soin d'expliquer et d'étudier cette population plus profondément et utilisant parfois ses résultats. C'est ainsi que cette étude ne fait qu'une très petite place aux règles du mariage et aux structures familiales en général : celles-ci pouvant être aussi bien étudiées par un anthropologue auprès des hommes qui sont souvent de meilleurs informateurs. De même les informations concernant les femmes mais fournies par les hommes ont été négligées : cette étude voulant correspondre à l'image d'elles-mêmes que des femmes donnent à une femme, aux dépens sans doute

(1) PIAULT Marc H. 1964 "Populations de l'Arewa", Etudes Nigériennes n°13. I.F.A.N. -C.N.R.S.

1970 "Histoire Mawri : Introduction à l'étude des processus constitutifs d'un Etat". Institut d'ethnologie C.N.R.S. Paris.

quelquefois de l'objectivité ou de l'exhaustivité des informations. C'est l'aspect quotidien des activités féminines qui a retenu particulièrement l'attention : les travaux des hommes sont marqués par un rythme saisonnier, les travaux des femmes - si l'on exclut la culture des champs - semblent plus proches d'un rythme quotidien.

A travers les récits d'emplois du temps journaliers, j'ai cherché à découvrir ce que fait la femme jour après jour et comment ses différentes activités sont liées les unes aux autres.

Par ailleurs, j'ai tenté de la décrire à travers ses vêtements, ses bijoux, ses coiffures, sa manière de faire face aux nécessités physiologiques de la menstruation, de la grossesse, de l'accouchement, ainsi qu'à travers ses relations avec son mari, ses co-épouses et ses enfants.

Enfin quelques chapitres traiteront plus particulièrement des facteurs tels que la prostitution et l'instruction qui mettent en question la situation traditionnelle de la femme dans sa société.

Les objectifs visés - ne s'informer qu'auprès des femmes de Dogonduchi et centrer l'étude sur la vie quotidienne - sont peut être les raisons de la limitation et de la simplicité de ce travail qui pourra faire dire au lecteur habitué à l'Afrique : "Cette femme Mawri n'a rien de particulier : elle ressemble à n'importe quelle femme d'Afrique Occidentale". Il est peut être vrai que les activités quotidiennes de la femme Mawri ne diffèrent que peu de celles d'autres femmes appartenant à d'autres groupes ethniques. Ceci peut s'expliquer par le fait que Dogonduchi n'est pas la capitale traditionnelle du Dallol Mawri mais seulement un gros bourg développé par l'administration européenne au bord de la route de Niamey où très vite la tradition a laissé place aux techniques et modes de vie nouveaux, en même temps que se développait essentiellement ce qu'il y avait de plus commun à des groupes et des gens d'origines différentes.

On peut s'étonner aussi de trouver peu de conclusions dans cette étude : il nous a semblé qu'une première mission relativement courte devait viser plus à découvrir les problèmes et à orienter des recherches ultérieures qu'à tirer des conclusions à partir de toutes premières données.

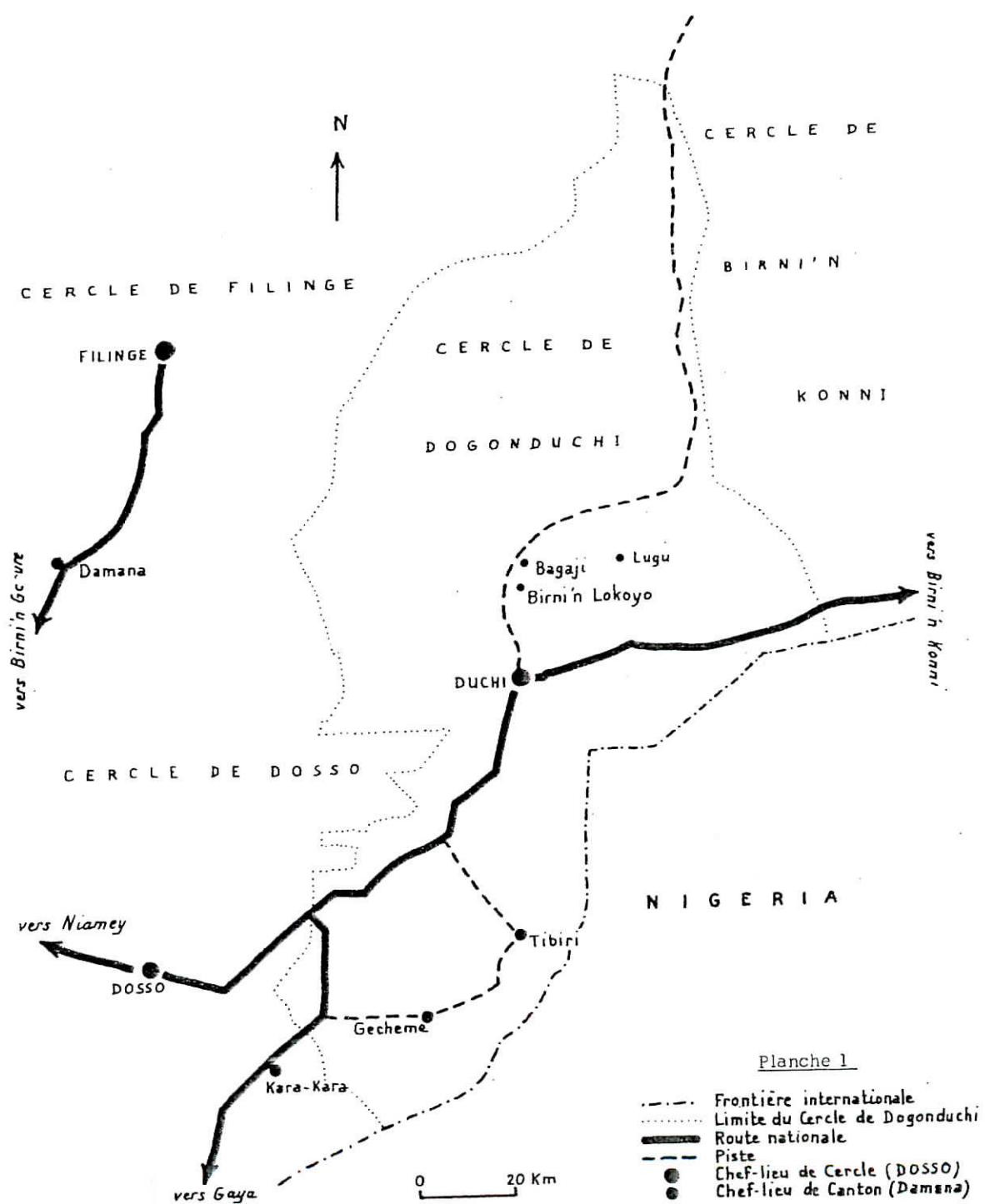


Planche 1

PRESENTATION : LES MAWRI ET DOGONDUCHI

Les "Mawri" sont assez bien circonscrits à l'intérieur d'une vallée dont l'originalité tient à l'existence d'une nappe phréatique qui donne à la région sa vocation agricole et l'aspect relativement verdoyant de son paysage.

Traditionnellement vouée à la culture du mil et dans une moindre mesure à celle du pois de terre (voansou), cette région a pu passer assez rapidement de la culture d'auto-subsistance à la commercialisation d'une surproduction vivrière. Plus récemment, l'introduction dans le Sud Dallol d'une culture essentiellement commercialisée, l'arachide, s'est trouvée facilitée par l'accoutumance qu'avaient déjà les "Mawri" des systèmes d'échanges commerciaux.

Les "Mawri" se trouvent à l'extrémité occidentale de la zone d'influence culturelle et politique Hausa et forment la frontière avec l'aire de diffusion Songhaï - Zerma. Dogonduchi, centre administratif du cercle se trouve à égale distance de Dosso, où réside le Zermakoy, et de Birni'n Konni, ancien centre politique traditionnel d'un groupe hausa.

La dénomination "Mawri" n'est en fait que le terme utilisé par les Zerma pour désigner un ensemble qui représente en réalité la superposition de deux groupes distincts : les Gubawa, premiers occupants du terroir et à ce titre gardiens des traditions religieuses aussi bien que "maîtres de la terre", et les Arewa, groupe d'origine bornuane qui paraît avoir apporté les premiers rudiments d'une organisation politique à tendance étatique.

Cette division ethnique s'exprime à plusieurs niveaux et l'organisation religieuse notamment rend compte de ce phénomène de stratification historique. Les Mawri sont en effet, au Niger, le groupe où l'Islam a pénétré le plus tardivement, puisqu'il ne s'y développe réellement que depuis une dizaine d'années. L'animisme y est encore très puissant et se présente sous deux formes discrètes et certainement relatives aux deux groupes ethniques distingués : d'une part, un ensemble de croyances et de pratiques liées aux divinités de la nature dont les grands prêtres appartiennent au groupe des Gubawa, d'autre part, un système comparable à celui étudié par Jean Rouch chez les

Songhaï (1), qui se caractérise par l'existence de familles de divinités dont la relation avec les hommes se traduit par les danses de possession.

La base de l'organisation sociale est le "gida", groupe local réunissant un segment du patri-lignage sous l'autorité d'un patriache, le "maigida". A l'intérieur du "gida", le père de famille vit entouré de ses femmes, de ses fils et filles non mariés, de ses fils mariés et de leurs enfants, ainsi que de ses frères et de leur famille. Il est de plus en plus fréquent qu'au moment de leur mariage les fils sortent de la concession familiale et que les frères bâtissent leur propre "gida" lors de la mort de leur père.

Dogonduchi, petit village fondé par les Konawa, sous-groupe apparenté aux Arewa, a pris de l'importance après qu'y eut été transféré en 1906 le poste de l'administration coloniale initialement installé à Matankari en 1904. Depuis cette époque, la chefferie s'y est établie, un gros marché attire tous les Vendredis hommes et femmes des villages voisins qui parcourent jusqu'à 40 km pour y participer, des écoles, un hôpital s'y sont créés, l'administration du cercle s'y est développée.

Entre Tozon bajini, "le taureau à bosse" et la "longue pierre" qui donne son nom à Dogonduchi, l'ancien village est devenu le creuset où se façonne au delà des diversités humaines et à travers les contacts entre le monde traditionnel et les multiples influences du monde moderne, le nouveau visage du Dallol Mawri.

(1) ROUCH Jean, 1960 "La religion et le magie Songhay, P.U.F. Paris.

PREMIERE PARTIE

— —

LA FEMME AU TRAVAIL

GENERALITES (1)

Une étude limitée à quatre vingt femmes environ et concernant leur emploi du temps, nous a permis de constater qu'il était difficile de distinguer entre ce qui serait le travail proprement dit et les autres activités quotidiennes, de même que leurs activités étaient toujours à peu près semblables bien que ne se déroulant pas selon le même ordre. Parmi les différences observées on peut distinguer celles qui sont proprement individuelles de celles qui sont liées à la situation économique de la famille ou au statut familial de la femme : les foyers plus aisés peuvent rétribuer une porteuse d'eau ou une pileuse, les épouses sans enfants consacrent moins de temps à la distribution des repas ce qui leur laisse plus de temps disponible pour filer, broder, ou même se reposer. D'autre part, il ne semble pas que la journée de la femme mawri soit comme la nôtre nettement divisée en trois parties : matinée, après-midi, soirée. On peut cependant noter un ralentissement ou même un arrêt total des activités pendant les heures chaudes suivi d'une reprise du travail pour la préparation du repas du soir.

La femme se lève entre 5 heures et demie et 7 heures selon les saisons et selon le nombre de ses occupations. Une brève toilette commence la journée. Elle se lave le visage avec de l'eau puis l'enduit d'une pommade de type européen. Elle met également de l'antimoine, *k^wallii* sur ses yeux.

Ensuite elle balaie sa maison et boit du *huraa* (2) de la veille puis croque un peu de kola. Elle va ensuite chercher de l'eau et commence les différentes opérations nécessaires à la cuisine : s'il ne lui reste pas de mil de la veille, son mari lui remet des épis pris dans le grenier de la concession (3) avec lesquels elle préparera le *huraa*.

(1) Les détails concernant les différentes activités quotidiennes seront développées par la suite.

(2) *huraa*, mil pilé, ébouillanté, pétri à nouveau puis assaisonné avec piments, lait (ou eau) et sucre (cf. p. 33).

(3) cf. définition note (1) p. 16

En principe, la nourriture devrait être fournie par le mil emmagasiné dans les greniers de la concession, les greniers des champs étant destinés à assurer les semences, la vente et les périodes de soudure difficiles. Ils constituent en quelque sorte une réserve.

La femme qui cultive se fait aider pour piler et faire la cuisine par d'autres femmes ou jeunes filles de la famille et va aux champs à l'heure où les autres pilent. Le huraa une fois prêt, vers midi, pendant la saison des cultures, la femme le porte au mari aux champs et le distribue aux enfants. Sur le chemin du retour, elle ramasse du bois pour son feu. De retour à la concession, elle se repose un peu ou fait sa toilette, c'est-à-dire prend une douche en s'aspergeant d'eau à l'aide d'une calebasse ou bien encore file le coton. Les heures chaudes passées, elle retourne chercher de l'eau au puits, lave les marmites puis commence à préparer le repas du soir qui sera fréquemment à base de "couscous". Après la distribution du repas aux membres de la famille, la femme s'assied près du feu qui l'éclaire ou près d'une lampe, pour filer le coton.

Ceci n'est qu'un schéma d'emploi du temps qui laisse place à de nombreuses variantes. Cependant, on peut noter certaines constantes :

1) La toilette du matin semble être une toilette utilisant peu d'eau qui consiste surtout à se mettre de la pommade sur la figure et de l'antimoine k^wallii aux yeux, après s'être rafraîchie le visage et les mains, tandis que la toilette-douche a lieu de préférence aux heures chaudes, à moins que la femme ne se lave et lave ses enfants à l'eau chaude : dans ce cas la toilette peut avoir lieu dès le réveil et faire chauffer l'eau est alors une des premières activités matinales.

2) La balayage de la maison lorsqu'il est quotidien est également une activité matinale.

3) Le repas du matin n'est pas préparé spécialement : la femme comme chacun des membres de la famille se sert une ou plusieurs cuillerées de huraa de la veille et grignote la kola : la femme ne distribue donc pas ce repas et chacun vient se servir au récipient commun.

4) Les femmes qui ont atteint 45 ou 50 ans ont souvent des enfants adultes et dans ce cas il n'est pas rare de voir fille ou belle-fille apporter du couscous ou du huraa à sa mère ou belle-mère. En échange la mère peut donner du fil qu'elle a filé à la jeune femme qui pourra se faire tisser une couverture ou bien un pagne cérémoniel (1).

5) Si la femme doit piler et cultiver en même temps, il arrive qu'elle se lève de très bonne heure, pile avant le chant du coq pour pouvoir emporter le huraa aux champs pour son mari lorsqu'elle ira cultiver le pois de terre. Les enfants cultivent avec elle et il arrive qu'elle les laisse aux champs jusqu'au soir tandis qu'elle retourne chez elle pour vaquer aux travaux ménagers.

(1) Il existe un système d'échanges à l'intérieur même de la famille.

A cet emploi du temps quotidien s'ajoutent des activités hebdomadaires (bi ou tri-hebdomadaires) telles que la lessive, le ramassage du bois ou les emplettes au marché du Vendredi (1)

Il ne semble pas qu'il y ait de très grandes différences entre les emplois du temps et les variations observées qui sont dues essentiellement à deux facteurs : le statut familial et la situation économique de la famille. En effet, selon que la femme est jeune ou moins jeune, mariée ou non, selon son rang en tant qu'épouse, selon le nombre et l'âge de ses enfants qui peuvent ou non l'aider, sa journée s'organise différemment. De même, ses activités quotidiennes varient lorsqu'elle peut compter sur l'aide d'une femme rétribuée pour piler ou pour porter l'eau, lorsqu'elle achète le bois au marché ou bien lorsqu'elle le ramasse elle-même ou avec ses enfants au retour des champs.

En Afrique, la femme travaille presque continuellement alternant travaux des champs et travaux ménagers, artisanat et soins aux enfants. Sa vie est complètement incluse dans son travail : c'est en pilant ou en puisant l'eau qu'elle échange quelques commérages avec les autres femmes de la concession. La différence est grande avec les hommes qui travaillent aux champs puis s'asseyent à l'ombre pour parler et se reposer. Cette différence entre le rythme des activités masculines et féminines explique en grande partie qu'il soit difficile de trouver des femmes prêtes à bavarder pendant de longues heures : elles sont toujours actives et en dehors du filage du coton qui les laisse relativement disponibles, leurs autres activités ne permettent guère la flânerie ou la détente physique.

Les femmes partagent leur temps entre deux types de travaux : les travaux domestiques (approvisionnement, cuisine, entretien) que l'on recommence chaque jour et les travaux de production parmi lesquels on peut distinguer les cultures et l'artisanat.

(1) Il faudrait au cours d'une étude ultérieure rechercher le mode d'intégration des différentes activités les unes aux autres. Il est probable que nos unités de temps (heures, minutes etc.), malgré l'apparition de plus en plus fréquente de montres, et même les macro-unités qu'utilisent les ménagères occidentales (début de la matinée, midi, fin d'après midi etc...) ne correspondent guère au découpage du temps tel qu'il est vécu par les Mawri. Le problème des emplois du temps est lié au problème plus général de la représentation du temps dans une société donnée. On s'est souvent contenté de déclarer que la représentation du temps était étroitement liée à la course du soleil, aux conditions climatiques : il ne semble pas absurde de penser qu'à l'intérieur de ces cadres on puisse découvrir d'autres unités pertinentes.

1.1. LES TRAVAUX DOMESTIQUES

Par travaux domestiques, on entend les tâches qui ont généralement lieu dans le concession (1) ou bien qui lui sont liées.

1.1.1. Puisage de l'eau

Chercher l'eau est une activité quotidienne et même bi-quotidienne pour les femmes qui attachent une certaine importance à leur toilette et à celle de leur famille. Elles vont souvent chercher d'une part de l'eau pour boire et faire la cuisine et à un autre moment de la journée de l'eau pour laver les marmites, le linge, les enfants ou elles-mêmes (2).

Dans le village même de Dogonduchi, le puisage de l'eau n'en a que le nom car l'eau tout à fait potable et provenant de la nappe souterraine, est distribuée en plusieurs points du village par des fontaines : il ne reste qu'un puits à Dogondu chi. Les femmes se contentent donc d'aller y emplir les calebasses(3) de portage Kùuluulùu (cf. photo p. 21). Ces calebasses (4) sont sphériques, conservant leur forme originale mais comportant une très petite ouverture au sommet pour éviter que l'eau ne se renverse pendant le transport. Les porteuses d'eau les installent au sol sur un *tàlla* bâton comportant à chaque extrémité un filet où s'insère une calabasse, puis posent le bâton en balancier sur une épaule (cf. photo p. 21 et planche 2). Les femmes qui habitent à proximité d'une source d'eau se contentent de poser leur Kùuluulùu sur la tête : le port du *tàlla* demandant un certain entraînement pour être efficace.

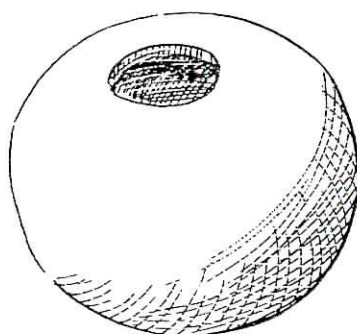
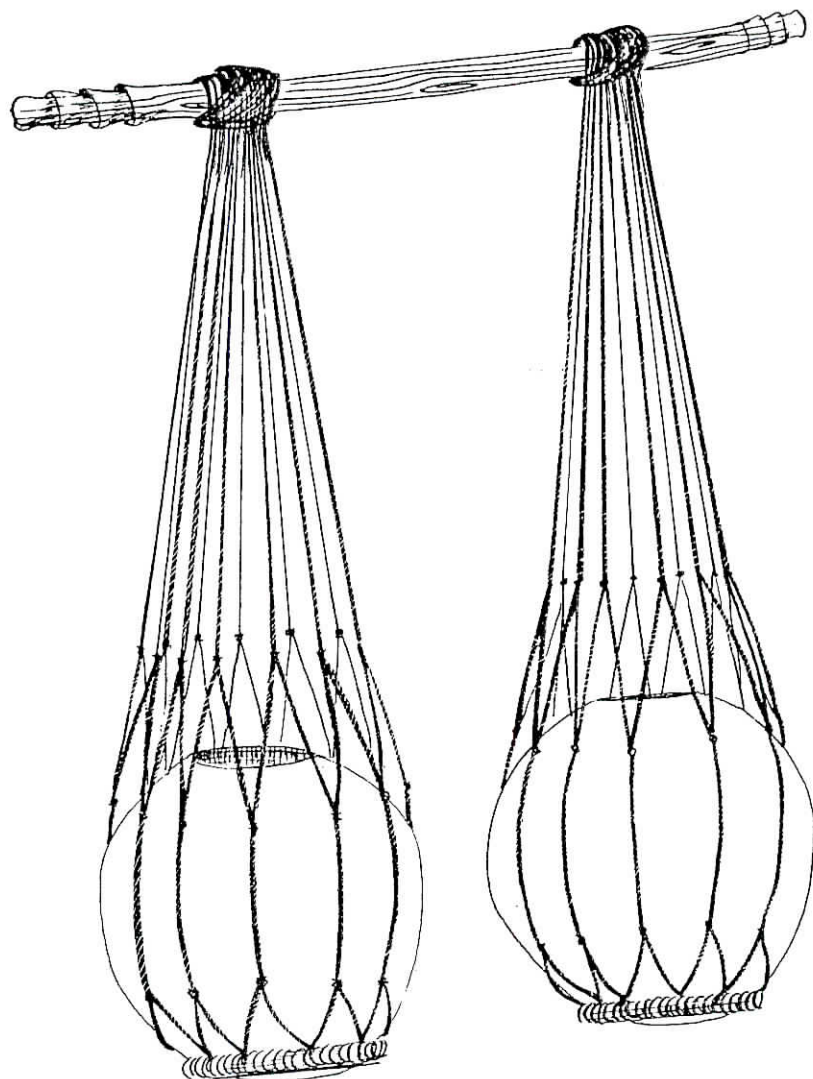
(1) Espace habité par une famille plus ou moins étendue et constitué d'une ou plusieurs maisons abritant les différents membres de cette famille. L'espace entre ces maisons délimite une sorte de cour. L'ensemble est entouré soit d'un mur en banco (boue séchée), soit d'une palissade en tiges de mil, d'une hauteur minima d'environ 1m60. Cette palissade est constituée d'éléments préfabriqués accolés les uns aux autres et appelés quelquefois "seccos".

(2) Information Nicole Echard : "Souvent quand il y a plusieurs puits, on garde celui qui a l'eau la plus pure pour y puiser l'eau à boire et parfois l'eau pour cuisiner. Quand le seul puits du village contient de l'eau saumâtre, certaines familles s'aménagent un puisard qui leur est personnel. Souvent plus éloigné il modifie l'organisation du puisage de l'eau : par exemple un fils jeune accomplit au moins l'une des corvées d'eau (Ader).

(3) Calabasse : fruit d'une sorte de cucurbitacé qui, une fois évidé, et selon sa forme et sa taille, constitue le récipient principal traditionnel pouvant recevoir aussi bien les liquides que tout autre produit (mil, pois de terre, bouillie de mil) ou matériau (boue séchée). Ces calebasses peuvent être partagées en leur moitié (cf. photo p. 31) ou conservées dans leur forme initiale avec une ouverture pratiquée au sommet (cf. photo p. 21). Les cuillères "] idda í (cf. planche n° 4 p. 39) sont également fabriquées à partir de petites calebasses

(4) Contenant environ 10 litres.

tàlla



kùsulùu

Dans les villages voisins de Dogonduchi, les femmes utilisent presque exclusivement les *tàlla* dans la mesure où l'accès au puits n'étant pas aussi facile que l'utilisation d'une fontaine, on ne va chercher l'eau qu'une seule fois par jour.

Les femmes se rendent au puits; *riijiyaa* et déposent en cercle à environ 6 mètres du puits leur *tàlla* et leurs *Kùuluulùu*. Elles puisent l'eau (au fond) avec des peaux de chèvres ou des poches de caoutchouc noir tenues par des cordes, *wàsàkii*. Après avoir remonté l'eau, elles la versent dans des demi-calebasses *K^waryaa* qui serviront au transport et au transvasement dans les calebasses à petite ouverture *Kùuluulùu*. L'eau est versée lentement dans les *Kùuluulùu* les mains servant d'entonnoir. Il ne serait pas possible d'éviter l'utilisation des *K^waryaa* car on ne peut remplir assez précisément une calebasse de portage à partir d'un *wàsàkii* qui est très souple. De plus, les *wàsàkii* sont souvent d'un usage collectif, c'est-à-dire qu'un puits en comporte plusieurs utilisées à tour de rôle par les femmes qui s'entraînent pour tirer la corde. Bien qu'il y ait plusieurs *wàsàkii* et que plusieurs femmes puisent à la fois, il y a une très grande affluence autour du puits surtout le matin avant les heures chaudes et le soir : les femmes prennent leur tour sans cependant que soient toujours évitées les querelles qui ajoutent encore à l'animation des points d'eau.

Les animaux viennent y boire en même temps, on leur verse dans des calebasses ou dans des seaux le contenu des *wàsàkii*. Certains puits plus modernes sont équipés d'abreuvoirs en ciment disposés à proximité du puits. Les troupeaux, conduits par des bergers Peul, viennent souvent y boire et la co-utilisation du puits est quelquefois prétexte à discussions. Le puits est en effet creusé par les sédentaires tandis que les Peul n'en sont que les utilisateurs. De plus, les Peul utilisent le puits de façon différente car ils doivent faire boire successivement toutes les bêtes puis faire une importante provision d'eau pour la route ce qui les oblige à puiser de l'eau pendant un temps plus long que les femmes du pays. Pour compenser la gêne que leur passage occasionne pour ces dernières, ils les aident souvent à tirer la corde ou puisent alternativement pour eux et pour elles. Les relations sont différentes lorsque le puisage a lieu dans des puisards *kùrùrrùbai*, étroit boyau creusé dans la terre où l'on peut descendre (1) afin de prendre directement l'eau qui paraît à une très faible profondeur. Lorsqu'il s'agit de puisards chaque famille élargie, exploite le sien propre et les sources de conflit avec les Peul sont moindres dans la mesure où ces derniers utilisent alors leurs propres *kùrùrrùbai*.

Quelle que soit la source d'eau (fontaine, puits ou puisard) de nombreux récipients et de nombreuses opérations séparent

(1) Il arrive que l'eau soit assez proche pour qu'on puisse l'atteindre sans descendre.

le puisage de l'utilisation. Le schéma ci-dessous indique les différentes opérations nécessaires au puisage et au portage de l'eau en précisant les récipients utilisés :

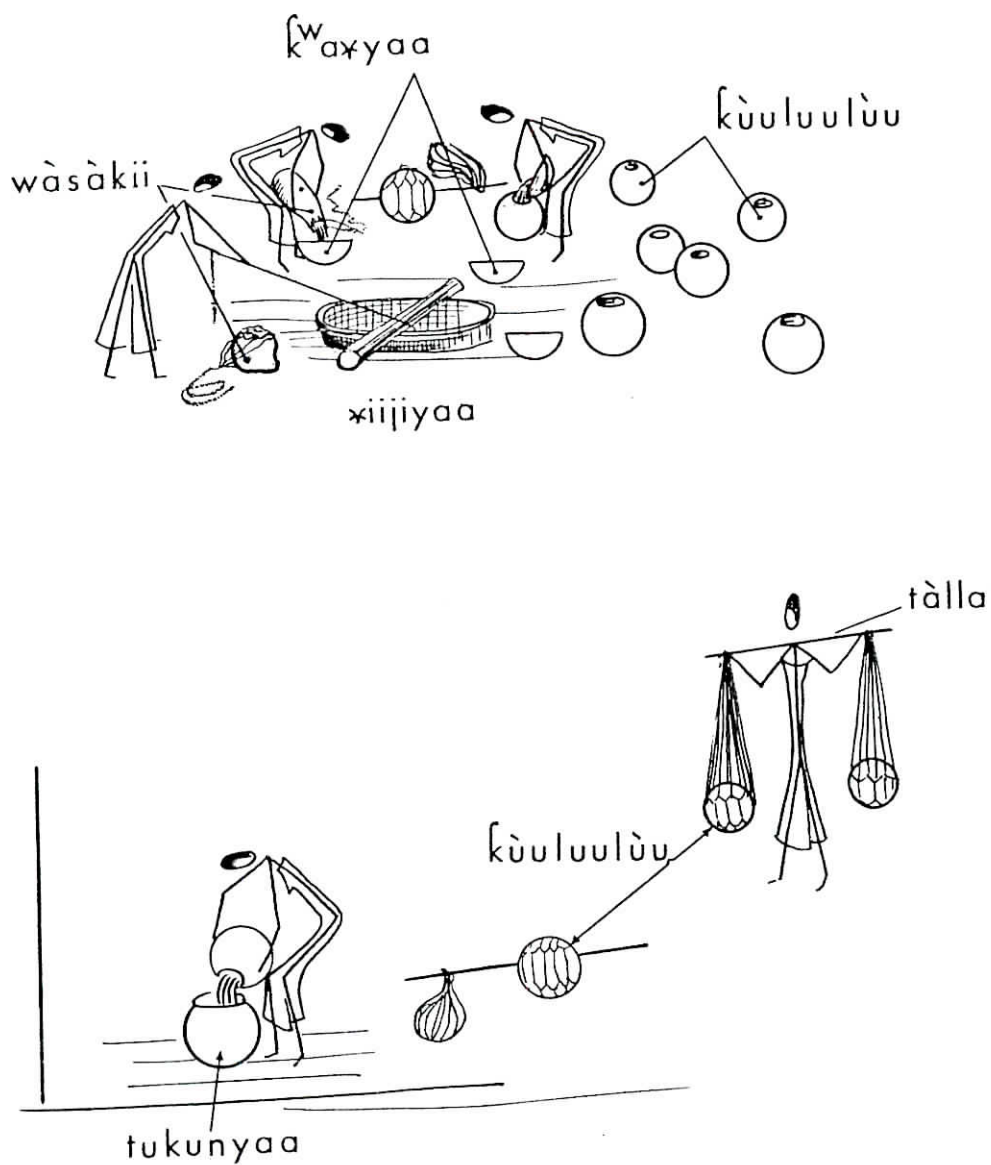


Planche 3

Au moment où à l'aide d'une petitealebasse, d'une petite cuvette importée de Hong-Kong, ou d'une petite casserole un membre de la famille se sert un peu d'eau à boire, cette eau est déjà passée par 4 récipients. Ceci donne une idée du temps nécessaire à l'approvisionnement en eau d'une famille. Lorsque l'on va chercher l'eau à la fontaine, (comme c'est le cas à Dogonduchi) les petites filles remplacent quelquefois leur mère mais s'il s'agit de puiser à proprement parler, seules les femmes et quelquefois les jeunes garçons y vont. De nombreuses femmes âgées sont porteuses d'eau professionnelles. Certaines femmes plus aisées se font apporter l'eau ainsi jusque dans leurs jarres de stockage. Par exemple, Saraunya Mata, chef des femmes à Dogonduchi, avait sa porteuse d'eau. Se faire apporter 12 kũuluuluu par jour revient environ à 60 francs.

Le puisage de l'eau est une activité féminine essentielle: toutes les autres activités en dépendent. La femme ne pourra entreprendre de faire la cuisine avant de s'assurer qu'elle dispose d'une provision d'eau suffisante.

1.1.2. Ramassage du bois

Les femmes font la cuisine sur un feu de bois ou de charbon de bois. Le ramassage du bois peut avoir lieu en revenant des champs ou bien au cours de sorties en brousse spécialement effectuées à cet effet une ou deux fois par semaine. Chercher le bois est une corvée difficile car les environs de Dogonduchi ne sont guère forestiers aussi est-il parfois nécessaire d'en acheter au marché où, pour 25 francs, on peut obtenir assez de bois pour faire la cuisine pendant 3 ou 4 jours.

Tous les bois ne peuvent être brûlés. Certains font l'objet d'interdits différents selon les familles ou les villages. Par exemple, danyaa (1) utilisé généralement pour la charpente des tombeaux ne sert pas de combustible, K^waryaa (2) également dont on affirme que sa combustion risque de provoquer des incendies par suite des étincelles qui s'en échappent (Village de Birni'n F'alla). agajini* (3) bois dont l'odeur n'est pas appréciée des génies, provoque la fièvre chez celui qui s'obstine à vouloir le brûler (village de Kolef'o).

A défaut de bois, ou pour certains usages particuliers, on trouve également au marché du charbon de bois dont le pouvoir calorifique est plus grand mais aussi le prix plus élevé.

Les femmes transportent également le bois en fagots sur leur tête. Si elles sont aidées par de jeunes garçons, il arrive que

(1) *Sclerocarpa Birrea*

(2) *Prosopis africana* dit "l'arbre des forgerons". Sert à la fabrication du charbon de bois (information Nicole Echard, Ader).

(3) *Boscia angustifolia*.

Identification des espèces végétales d'après J.G. Adam et R.P. Behraut, Laboratoire de Platanerogamie, Museum d'Histoire Naturelle.



Photo 1 : Porteuse d'eau mawri utilisant un tälla

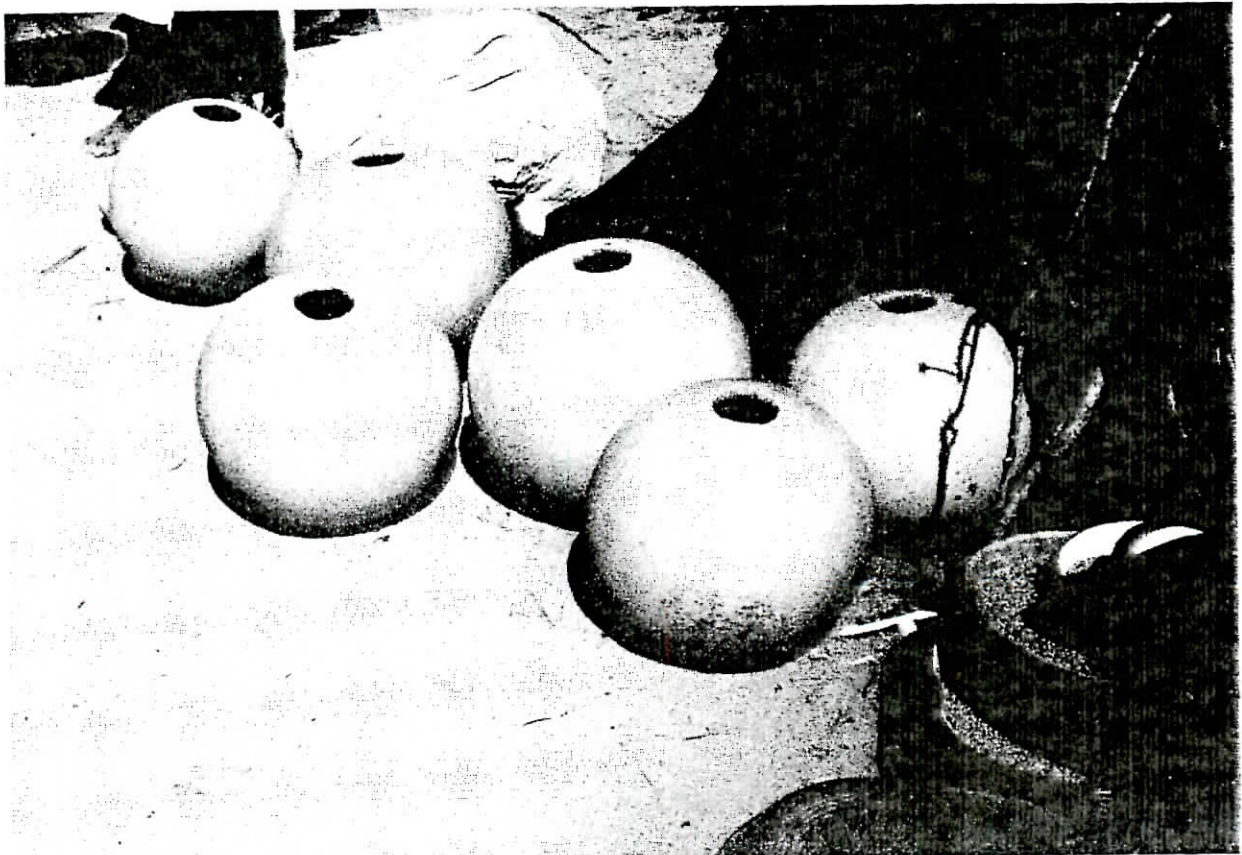


Photo 2 : Kùlulù calebasse à petite ouverture servant au transport de l'eau.

les enfants utilisent un âne pour porter la charge de bois. Mais si elles sont seules ou accompagnées de petites filles, seule leur tête est utilisée pour le transport.

L'approvisionnement en eau et en bois est préliminaire à toute cuisine, d'où son importance.

1.1.3. Entretien de la concession

C'est bien entendu à la femme qu'incombe l'entretien de la concession. Le matin, après le réveil, la femme roule les nattes sur lesquelles ont dormi tous les membres de la famille car les nattes que l'on utilise dans la journée pour s'asseoir ne sont pas les mêmes. Toutes les nattes sont cependant appelées *tåabarmaa* (cf. photo p. 25). A Dogonduchi, le lit *gadoo* est fréquemment utilisé. Ces lits peuvent être en bois, formés de claies posées sur quatre montants fourchus ou de type européen, en fer, souvent pliants avec ou sans matelas. S'il n'y a pas de matelas, les ressorts du sommier métallique sont couverts d'une natte. Les jeunes gens objectent de plus en plus que ces lits sont durs et ils souhaitent pour la plupart des matelas à l'euro-péenne. De petits tabourets (cf. photo p. 25) complètent ce mobilier.

A l'aide d'un balai *SinSiyaa* (1), la femme pousse hors de la concession toutes les saletés qui jonchent le sol de terre battue. On peut observer de très grandes différences entre les concessions en ce qui concerne leur propreté : certaines sont méticuleusement balayées et on n'y trouve pas la moindre épiluchure, le moindre détrit (2), d'autres par contre conservent longtemps les traces des repas précédents ou les épiluchures arrachées aux cannes à sucre que l'on mange toute la journée.

Entretenir consiste aussi à laver les calebasses : cette opération peut avoir lieu aussi bien après usage des calebasses qu'à un moment précis de la journée où les calebasses sont récurées toutes en même temps. Les calebasses qui sont de plus en plus fréquemment remplacées par des cuvettes importées de Hong Kong, sont lavées à l'eau et frottées avec une sorte d'éponge de chanvre au préalable enduite de savon. Une fois lavées, elles sont accrochées sur la palissade en secco (3) afin de sécher au soleil (4).

(1) Cette balayette toujours dépourvue de manche est constituée par des tiges ou des brindilles attachées par un brin de chiffon.

(2) On répand même quelquefois du sable fin et clair sur le sol.

(3) Cf. définition de la concession note (1) p. 16.

(4) Pour l'usage rituel des récipients, on en frotte le bord avec une sorte de calcaire blanc *kolkoli*. Le creux du manche de la cuiller en calcaire est soumis à ce même traitement (Information Nicole Echard (Ader) et Marc H. Piault (Dallol Mawri)).

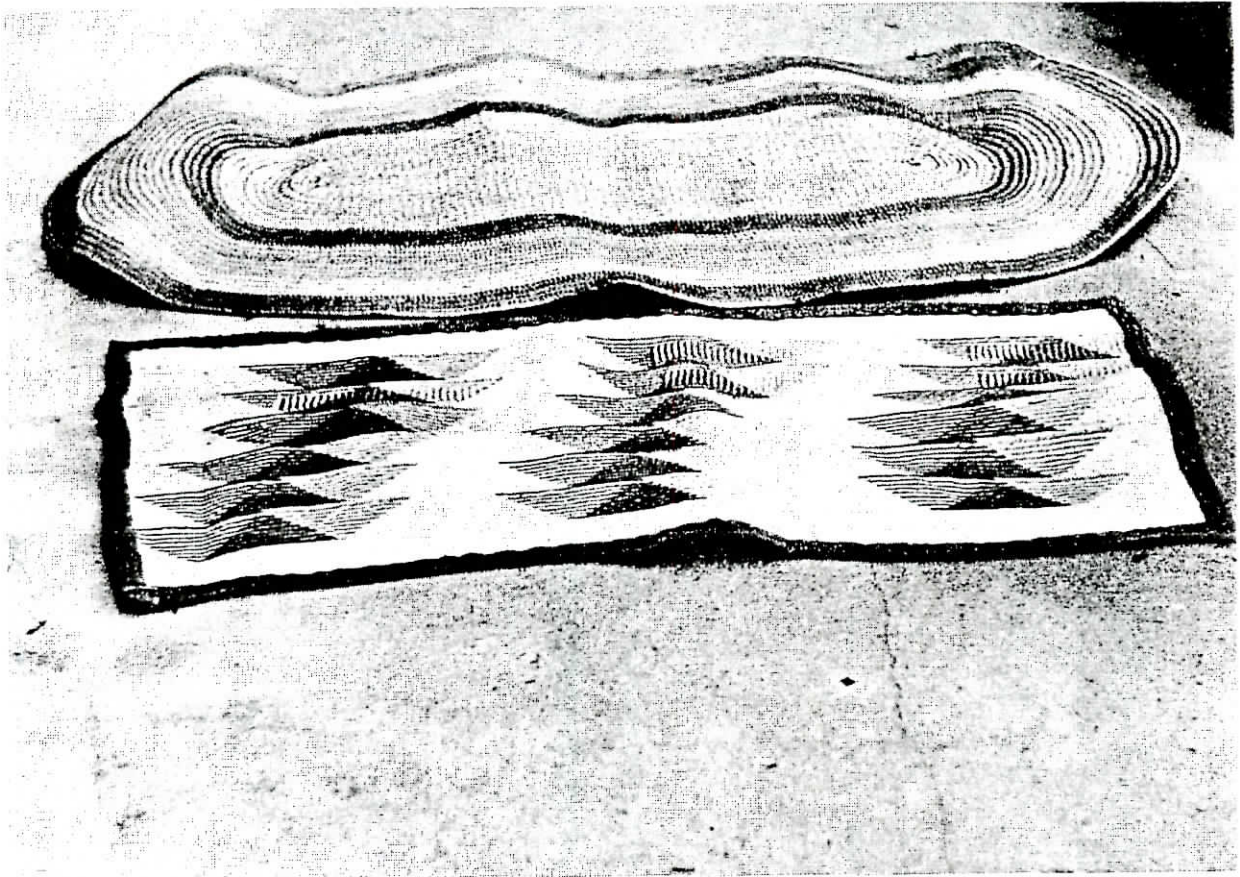


Photo 3 : Types de nattes les plus couramment utilisées.

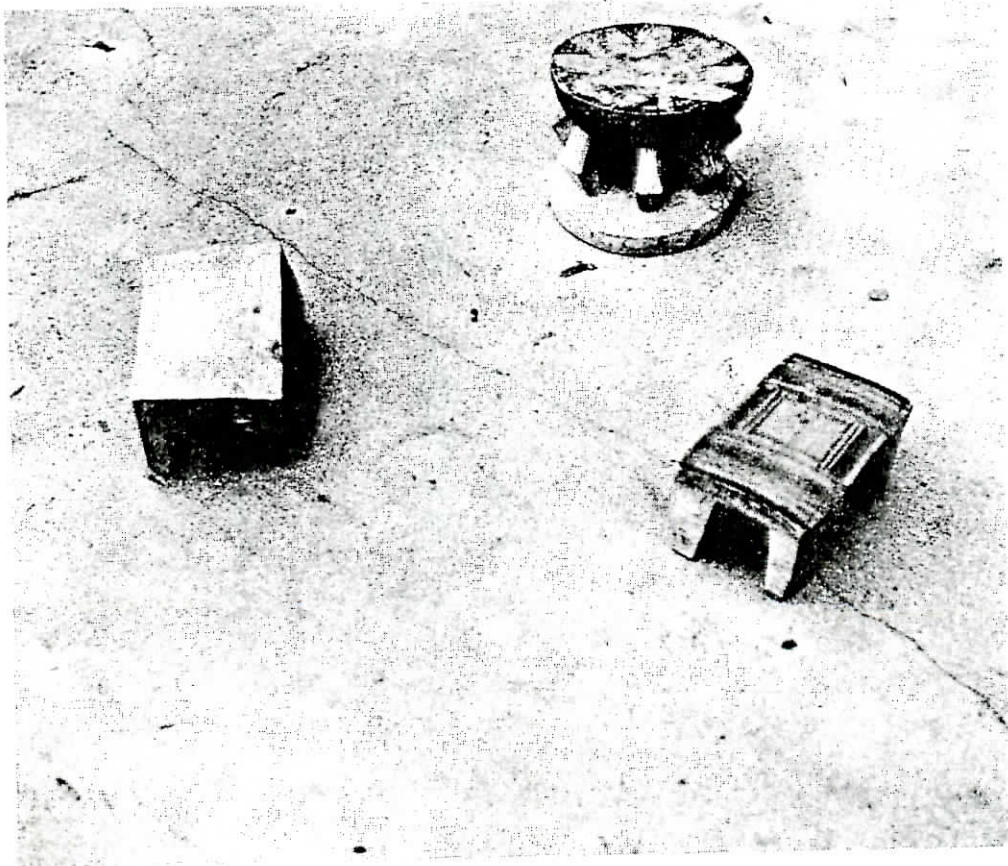


Photo 4 : Petits tabourets généralement gravés.

Entretenir la concession consiste également à ranger les divers instruments ménagers ou de cuisine et ce qui en compose le mobilier, c'est-à-dire, outre les nattes et les lits éventuels déjà mentionnés, outre les divers instruments de cuisine, calebasses, canaris, et paniers, le tabouret bas kujèeraa souvent décoré à la pyrogravure, et quelquefois des chaises en bois fabriquées à partir de modèles européens.

1.1.4. La cuisine

a) Analyse des opérations. Faire la cuisine, si l'on y inclut (1) des opérations préliminaires telles que le pilage ou le vannage peut être considérée comme l'activité principale de la femme. Le martèlement des pilons précède le chant des coqs et les feux des cuisines brûlent encore longtemps après le coucher du soleil. Les femmes font la cuisine pour leur propre famille, mais aussi quelquefois pour des étrangers, hommes seuls qui sont heureux contre quelque argent de voir arriver deux ou trois fois par jour une cuvette (2) de huraa. Il arrive également que les femmes préparent des plats que le soir les fillettes vont vendre sur la place du marché ou dans les rues de Dogonduchi. Certaines femmes aisées, épouses de fonctionnaires notamment, ne pilent pas mais ont une pileuse, c'est-à-dire une femme qui pile pour elles.

On peut très grossièrement dire que la cuisine mawri comporte en trois opérations principales de transformation : le pilage, le mélange avec l'eau et la cuisson. Ces trois opérations peuvent être alternées (on peut ajouter l'eau après avoir pilé ou piler après la cuisson), simultanées (on peut ajouter l'eau pendant que l'on pile) et répétées (on peut piler une première fois avant la cuisson puis une seconde fois après la cuisson) (3)

(1) Les femmes elles-mêmes ne considèrent généralement pas le pilage dakàaet le vannage comme faisant partie de la préparation d'un met. Faire la cuisine, ce serait plutôt surveiller la cuisson, remuer le contenu de la marmite avec une cuiller, préparer une sauce, ajouter des aliments. Cette distinction apparaît assez clairement dans le cas d'un ménage polygame : une épouse est chaque jour préposée à la cuisine, responsable de la qualité des mets servis, ce qui n'empêche pas ses co-épouses de participer au pilage préalable du mil.

(2) Cette cuvette peut être une calabasse ou un récipient à couvercle de fabrication industrielle, type Hong-Kong.

(3) L'opération de pilage avant la cuisson se dit dakàaet l'opération de pilage après la cuisson kīrBīi. Il s'agit donc de deux opérations distinctes. La différenciation peut évidemment s'expliquer par le changement de nature de l'aliment sur lequel elle est effectuée, grain et pâte, dakàn haSii piler le grain et kīrBīn dawòo piler la pâte (pétrir). Ces deux opérations se différencient également par le mode d'activité physique nécessaire à leur exécution : piler dakàa se fait avec une seule main, tantôt la droite et tantôt la gauche, la femme changeant son pilon de main en fonction de la fatigue, tandis que piler kīrBīi se fait avec les deux mains, ce qui peut s'expliquer par le fait que la pâte cuite est plus dure. On peut remarquer que dakàa et kīrBīi correspondent à peu près à la distinction que fait la langue française entre "moudre" et "pétrir".

OPERATIONS (1)		<u>Grain</u> haSii Mil = daawàa Maïs = masàraa Pois de terre = gujjiyaa	<u>Farine</u> = gàarii <u>ou pâte</u> = tuwoo
PREPARATION	Préliminaires	Egrener = sùssukàa Battre = h ^y aaDìi Vanner = šiiKàa	
	Actives	Vanner = bàakàcee Laver = wankìi	Tamiser = tànkàDee
	Passives	Laisser tremper dans l'eau = taa saà yaamii (elle a laissé...) Laisser sécher au soleil = taa šanya surhèe (elle a laissé...)	
TRANSFORMATION		Piler (écraser, moudre) = dakàa Mélanger avec eau = saà ruwaa	Piler (pétrir) = kirBìi Mélanger avec eau = saà ruwaa Cuire = taa dah ^w a (2) (elle a fait cuire)
ADDITION			Ajouter (piments, lait, eau) = saà (tonkaa, noonò, ruwaa)

(1) Cette analyse des opérations culinaires concerne plus particulièrement le mil que l'on peut à juste titre considérer comme l'élément de base de l'alimentation Mawri.

(2) On peut piler indifféremment du grain ou de la farine, on peut ajouter l'eau aussi bien au grain qu'à la farine, mais seule la farine est soumise à la cuisson.

Outre ces opérations de transformation, la cuisine mawri comporte des opérations de préparation de deux types : celles qui ont toujours lieu avant la confection d'un mets et celles que nous appellerons préliminaires et qui peuvent avoir lieu aussi bien dans que hors de la concession, le jour même où l'on fait la cuisine ou bien plusieurs jours avant.

Parmi les opérations préliminaires, on trouve l'égrenage *sùssukàa* (1) qui est accompli par les femmes, le battage *h^yaaDìi*, accompli par les hommes et le premier vannage *šiiKàa* qui consiste à séparer le son du grain en faisant passer celui-ci d'unealebasse dans une autre (2).

Les opérations de préparation peuvent se différencier en actives et passives. Parmi les opérations actives, on trouve le vannage de son *bàakàcee* qui a lieu en cours de pilage (3), le lavage du grain dans l'eau *wankìi* (4), le tamisage de la farine *tànkàDee* (5).

Parmi les opérations passives, on trouve le trempage dans l'eau *taa sàa yaamii* (6)

Aux opérations de préparation et de transformation s'adjoint l'opération d'addition telle que l'addition de piments *taa šaa tonkaa*. L'addition telle que nous l'envisageons ici ne suppose pas une transformation de la nature de l'élément sur lequel elle s'exerce. Par exemple une pâte avant ou après l'addition de piments est toujours une pâte: l'addition de piments n'a pas changé le grain en farine ou la farine en pâte mais seulement la pâte non pimentée en pâte pimentée. C'est pourquoi il nous a paru légitime de considérer l'addition d'eau à la fois comme une transformation et comme une addition (7).

(1) le mil en effet peut aussi bien être conservé en épis qu'en grain.

(2) Le grain plus lourd tombe verticalement de laalebasse supérieure dans laalebasse inférieure, tandis que le son, plus léger en cours de chute, s'envole soufflé par le vent. Cette opération a le plus souvent lieu aux champs ou bien aux limites du village.

(3) La femme, à genoux sur une natte, secoue devant elle unealebasse de mil afin d'éliminer son et mauvais grains.

(4) cf. recette du *huraa*

(5) cf. recette du *tuwon hašii*

(6) cf. recette du *tuwon yaamii*

(7) Ainsi, si l'on mélange de la farine et de l'eau, on obtient un élément différent, mais si, comme on le fait tout à fait à la fin de la confection du *huraa* on ajoute de l'eau ou du lait à un aliment dont la cuisson et la préparation sont terminées, cette addition d'eau joue le même rôle qu'une addition de piments. En fonction des conditions dans lesquelles elle s'exerce et de la nature de l'aliment auquel on l'ajoute, le mélange avec l'eau peut donc être considéré, soit comme une transformation, soit comme une addition.

Très grossièrement on peut dire que ces opérations sont effectuées sur trois aliments de base : principalement, le mil haSii, le gros mil daawaa, le pois de terre gujjiyaa et dans une moindre mesure le maïs masàraa (1).

Le tableau ci-contre figure les différents éléments de cette analyse très schématique (2).

b) Les aliments et les recettes. L'aliment de base est le mil haSii que cultivent pratiquement tous les Mawri. C'est pourquoi le type d'alimentation journalier le plus fréquemment rencontré comporte le huraa le matin et le tuwon haSii, le soir, tous deux à base de mil.

Cependant il existe de nombreux autres aliments. Par exemple, le gros mil daawaa qui est le plus souvent trempé un ou deux jours puis séché au soleil avant d'être préparé ; le maïs que l'on cultive aux alentours de la concession est plus rare mais très apprécié : il est utilisé en pâte tuwoo masàraa et quelquefois grillé encore frais.

Le pois de terre gujjiyaa culture féminine par excellence est utilisé en beignets ou sous forme de purée et le fonio, dont les grains sont si petits qu'on peut le confondre avec de la semoule est utilisé sous forme de "couscous".

L'arachide k^walanšee grignoté toute la journée par les enfants surtout mais aussi les adultes, est également utilisé pour la confection des sauces.

On consomme aussi le yaakuwaa, sorte d'oseille rouge.

Le manioc roogò dont on peut faire de la farine est également utilisé mais plus rarement.

Le gombo kuBèewaa intervient dans les sauces comme les piments tonkaa, les tomates séchées, les oignons, et les autres condiments (cf. infra).

Les manières d'accommoder ces divers aliments sont nombreuses et varient d'une région à une autre et même d'une femme à une

(1) On trouvera une liste plus complète des aliments intervenant dans la cuisine mawri, soit dans la partie consacrée aux aliments et aux recettes, soit dans l'inventaire des cultures.

(2) Nous n'insisterons jamais assez sur le caractère schématique de notre analyse, qui a seulement pour but de dégager le plus clairement possible les principes généraux de la cuisine mawri. Nous avons très peu tenu compte ici de l'ordre chronologique des opérations, nous bornant à dire qu'elles étaient alternées, répétées et simultanées, de même que nous n'avons volontairement considéré que les aliments de grande consommation, afin de ne pas compliquer la démarche. Le détail des recettes elles-mêmes, permettra de restituer la suite des opérations.



Photo 5: A l'occasion de la visite du Président de la République Diori Hamani, les femmes de Dogonduchi préparent un repas collectivement.

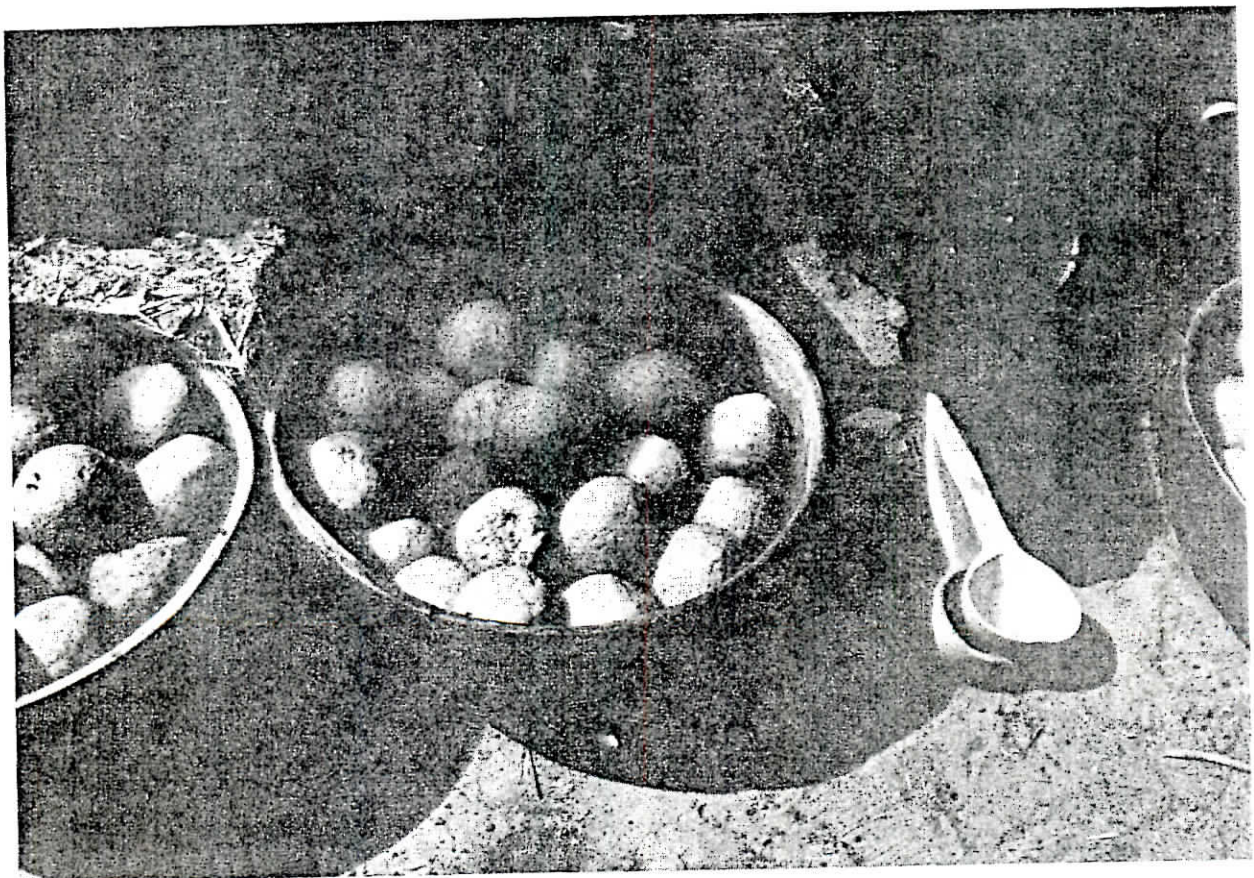


Photo 6: huraa , bouillie de mil préparée avec du mil cuit dans l'eau bouillante. A droite, liddai petite demi calebasse en forme de louche servant à boire le huraa une fois écrasé dans l'eau ou dans le lait.

autre. Nous n'avons choisi que les recettes les plus classiques concernant les mets confectionnés et consommés quotidiennement par tous les Mawri.

A - Le huraa (cf. photo p. 31)

- Egrenage du mil par les femmes sùssukàh haSii
- Battage du mil par les hommes h^yaaDìn haSii
- Vannage du son en faisant passer les siikàa grains d'unealebasse dans une autre
- On pile le mil humide dans le mortier ?à saà ruwaa
- On met de l'eau ?à surhè haSii
- Piler dakàa
- Vanner le son bàakàcee
- Laver le mil wankìn surhèe
- Piler le mil pour obtenir la farine de mil dakàn surhèe gàarin haSii
- Pétrir la pâte (avec la main) dunkùlin dawò
- On fait bouillir de l'eau ?à dah^{wà} ruwaa (dans une marmite en terre ou en fonte)
- [On fait les boules de pâte (1)]
- On met les boules de pâte dans l'eau ?à dah^{wà} dawò
- On fait cuire les boules de pâte ?à jeeh^{wà} dawò (1 heure environ)
- On sort les boules de pâte de l'eau ?à Dèebi dawò dà cikin tukunyàa
- On met les boules de pâte dans le mortier ?à saà dawò
- On met de la farine autour ?à saà gàarii Elles peuvent alors être conservées dans unealebasse (cf. photo p.31)

La préparation est pratiquement terminée.

Au moment de les manger :

- Piler (pétrir) les boules de pâte kirBii
- On met de l'eau (pour delayer les boules) ?à saà ruwaa
- [On met des piments (facultatif)] ?à saà tonkaa
- On met du lait ou ?à saà noonòo
- On met de l'eau ?à saà ruwaa

(1) Ces boules roulées s'appellent Kan Dawo littéralement "têtes de boules" (information Agnès Diarra).

- On met du sucre ?à saà sukàrii
- On boit le ?à šaà huraa

Le huraa se présente au moment de sa consommation sous la forme d'une bouillie liquide au fond de laquelle restent des morceaux non mélangés des boules de pâte. Lorsqu'on le consomme, on tourne ce mélange avec la cuiller de façon à avoir en même temps le liquide et quelques morceaux.

Plusieurs observations s'imposent : le mil non débarassé de son s'appelle haSii, une fois vanné et pilé avec de l'eau on l'appelle surhèe (Produit obtenu par l'action de surh^{wa} piler humide), tandis que la farine obtenue en pilant surhèe s'appelle gàarin haSii. Une fois cette farine pétrie en forme de boule, elle s'appelle dawòo nom qu'elle garde jusqu'à sa consommation où elle devient huraa.

B - Le tuwon haSii (sorte de gâteau de mil.

- On met le mil dans le mortier ?à saà haSii
cikin turmii
- On met de l'eau ?à saà ruwaa
- Piler le mil dakàn haSii
- Vanner le son bàakàcee
- Piler le mil pour obtenir dakàn haSii
la farine de mil gàarin haSii
- On tamise ?à tankàDee
- On prend ce qui est dans le tamis ?à Sakii
(ce qui n'a pu passer à travers le tamis)
- On met dans l'eau bouillante ?à talgii
- Après la cuisson on ajoute la farine ?à saà gàari
bien tamisée
- Mélanger sur le feu tuuKin tuwoo
- On ferme la marmite ?à ruhè tukunyaa

C - tuwoo dit pâte tuwoo masàraa = pâte de maïs.(1)

Mettre la marmite sur le feu avec de l'eau. Quand l'eau bout on met la farine de maïs déjà mélangée à un peu d'eau. On laisse cuire une heure environ puis on fait des boules en mélangeant le tuwoo (cuit dans l'eau bouillante) et de la farine sèche. On ajoute de la farine jusqu'à ce que l'on ait obtenu la consistance voulue. On remue avec une grosse cuiller en bois. Le tuwoo se mange avec la sauce miyàa

N.B. Les mots soulignés en français sont ceux traduits en hausa.

(1) tuwon masàraa et tuwon haSii sont très proches. Leur principale différence porte sur le fait que dans un cas on utilise de la farine de maïs et dans l'autre de la farine de mil.

D - miyàa , la sauce.

On met la marmite sur le feu jusqu'à ce que l'huile bout. On coupe les oignons ?albasàa et on les ajoute. Quand les oignons sont bruns on met la viande dedans après l'avoir lavée. Lorsqu'il y a ébullition on écrase du Soumbala yaakùwaa que l'on ajoute ainsi que des tomates séchées tùmaatì bùusaššee, des piments tonkaa, tous les condiments dyan miyàa (littéralement "enfants de la sauce"), du poivre yaajìi, des champignons, de l'ail tàh^warnuwaa. Actuellement on ajoute aussi, sous l'influence européenne, du concentré de tomates en conserve.

On laisse cuire une heure et demis (environ) en remuant avec une cuiller en bois pointue KòošiyaD Diibàm miyàa (cf. planche 3). Les variantes de cette sauce sont très nombreuses en fonction des ingrédients disponibles. La recette donnée ici est cependant la recette de base.

Utilisation du gros mil daawàa .

Tout plat fait avec le gros mil s'appelle tuwon daawàa . On peut faire indifféremment avec le gros mil le huraa ou le tuwon yaamii . La bouillie préparée comme le huraa mais faite avec le gros mil s'appelle dakk^yarè et le "gâteau" préparé avec le gros mil s'appelle le tuwon yaamii si l'on a fait tremper le gros mil quelques jours auparavant, et tuwon tàrCee si on ne l'a pas laissé tremper au préalable.

E - tuwon yaamii, fait avec du gros mil, préalablement trempé.

- Piler le gros mil (humide) sùrhee daawàa
- Vanner le son bàakàcee
- Faire surir dans l'eau (1 ou 2 jours) saà yaamii
- Laver le mil wankin surhèe
- Laisser sécher au soleil šaňya surhèe
- Piler riBdii
- Tamiser tànkàDee
- Piler ce qui reste dans le tamis dakàn Sàkii
(jusqu'à ce que l'on obtienne de la farine)
- Mettre la marmite sur le feu ?ajin tukunyaa
- Mettre de l'eau saà ruwaa

- Quand l'eau bout, mettre la farine dans une petitealebasse et la jeter dans l'eau bouillante talgii
- Cuire au moins une heure
- Ajouter de la farine saà gàarii
- On mélange ?à tuukà

On ajoute plusieurs fois de la farine jusqu'à ce que qu'on obtienne la consistance voulue.

F - tuwon tãrCee, sorte de gâteau de gros mil préparé sans faire tremper le gros mil au préalable.

Ce plat est préparé exactement comme le tuwon haSii.

G - dakk^yarè, bouillie faite avec le gros mil.

- Mettre le gros mil dans le mortier saà daawàa cikin turmii
- Mettre de l'eau saà ruwaa
- Piler dakàa
- Vanner bàakàcee
- Laver wankìn surhèe
- On laisse reposer ?à bar sùrhee
- Piler riBdii
- Tamiser tãnkàDee
- Piler ce qui reste dans le tamis dakàn Sàkii
- Tamiser tãnkàDee
- On pile la farine dans le mortier ?à zurDà gàarii
- On fait les boules en pétrissant avec dunkùlin dawòo les mains
- Mettre la marmite sur le foyer avec de l'eau ?ajìn tukunyaa bisà murhùu
- On met les boules dans l'eau ?à jeeh^wà dawòo gá ruwaa bouillante
- On laisse cuire (1 heure environ) ?à dah^wa
- On ôte les boules de la marmite ?à Dèebi dawòo dà cikin tukunyàa
- On les met dans le mortier ?à saà dawòo cikin turmii
- On pile la farine cuite ?à zurDà gàarii
- On met de l'eau ?à saà ruwaa

- On mélange ?à kirBà dawoo
- On fait la boule avec les mains ?à malmàlee dawoo en ajoutant de la farine autour
- On distribue la boule ?à Rabà dawoo

Le Sakii c'est-à-dire la semoule qui n'a pu passer à travers le tamis, qu'elle soit issue du gros mil daawàa ou du mil haSii, permet de faire une sorte de "gâteau" (type pudding) appelé dambuu (1).

H - dambuu gâteau de mil préparé avec de la semoule.

On fait cuire au bain marie soit ce qui reste au fond de la calebasse où a séjourné la boule, soit ce qui reste dans le tamis après le tamisage t ànkàDee. On laisse cuire environ une heure ou deux. Puis on ajoute de l'huile crue, du sel, du piment et des feuilles d'oignons séchés gabu.

I - maasàh haSii ou galette de mil.

- Prendre du mil saà haSii
- Mettre de l'eau saà ruwaa
- On pile ?à surhè haSii
- Laver le mil puis le laisser dans wankin surhèe l'eau un jour et le laver à nouveau
- On le sèche au soleil ?à šaŋya surhee
- Piler dakàn gàarii (ribDii)
- Tamiser t ànkàDee
- On fait de la bouillie en ajoutant talgii de l'eau chaude
- On laisse reposer jusqu'au lendemain matin ?à ?ajèe sai gòobe
- On met dans le mortier pour piler ?à zurDà gàarii

L'usage des condiments

Les condiments qui interviennent dans la préparation des sauces sont généralement vendus au marché ou à de petits étals le long des murs, par de vieilles femmes qui font en même temps commerce d'autres produits tels que la poudre à filer alliiet "l'antimoine" k^wallii. Les principaux de ces condiments sont :

- la pâte d'arachide Kuliikulii pour la préparer, on cuit les graines d'arachide sans eau. La peau rougeâtre se détache, on enlève puis on pile (on peut éventuellement

(1) Dans l'Ader c'est la poterie qui est utilisée pour la cuisson de ce gâteau qui est appelée dambuu.
(Information Nicole Echard)

faire moudre par une machine) et on obtient une pâte blanche qu'on pile à nouveau dans le mortier avec de l'eau chaude ; on enlève la plus grande partie de l'huile, puis on cuit le produit obtenu dans un peu d'huile : la pâte d'arachide est prête à être vendue.

- les piments tonkaa sont de petits piments rouges séchés que l'on pile pour les incorporer à la sauce,

- les graines de néré kalwaa et les feuilles d'oignons séchées "Gabu" obtenues en pilant des feuilles d'oignons avec lesquelles on fait des boules que l'on sèche,

- les oignons frais ?àlbasàa entrent également dans la catégorie des condiments destinés à préparer la sauce.

Il existe d'autres condiments à base de plantes fraîches ou séchées.

c - Les instruments

Divers ustensiles servent aux préparations culinaires, à la conservation ou au transport des produits naturels ou préparés. On peut distinguer des instruments de manipulation tels que les cuillères ou les fouets et des récipients ainsi que d'autres instruments divers tels que des couvercles ou des supports.

Les cuillères, spatules et autres instruments de manipulation.

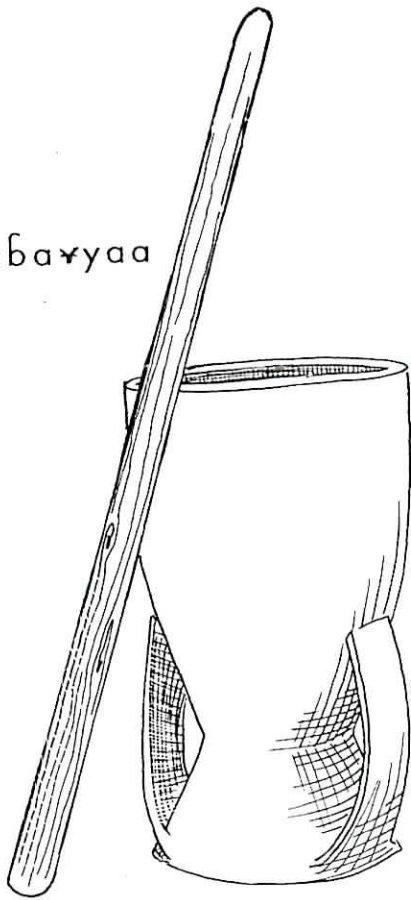
1. La grande spatule muciyaa sert à tourner le tuwoo dans la marmite. Cette spatule est en bois et a plus l'apparence d'une palette épaisse que d'une cuillère dans la mesure où elle permet de tourner mais non de ramasser. Elle est très solide et c'est le plus grand instrument qui serve à tourner (cf. planche 4).

2. Kòòšiyàa désigne la cuillère en bois pointue dont la partie creuse fait un angle avec le plan du manche. Cette cuillère est également pyrogravée. Elle existe dans différentes tailles selon son usage. On peut ainsi distinguer KòòšiyàD Diibàd dawò assez grande qui sert à enlever le dawò cuit de la marmite, et plus petite, KòòšiyàD Diibàm miyàa qui est utilisée pour recueillir la sauce (cf. planche 4).

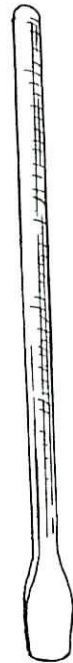
3. Une petitealebasse dont une partie est renflée et l'autre allongée, lorsqu'elle est fendue en deux et évidée, forme également une cuillère très répandue, liddai, qui est utilisée pour boire le huɗaa (cf. planche 4 et photo p. 31) cette demi-alebasse en forme de cuillère est quelquefois pyrogravée.

4. Pour battre soit le lait, soit le gombo pour en faire de la sauce, on utilise un fouet qui se présente comme un bâton à l'extrémité duquel se trouve un croisillon de bois attaché par une ficelle de coton. Ce fouet s'appelle maburkaakii (cf. planche 4).

tabayyaa



tuxmii



muciyaa



maburkaakü

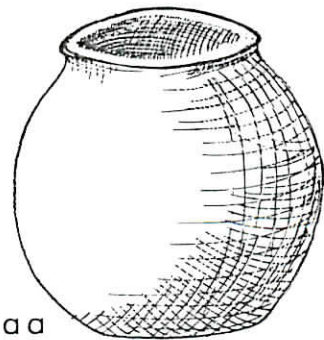


liddai

kòošiyyà



tukunyaa



Les récipients

1. K^Waryaa est le plus important outil de la femme mawri. C'est une grande demi-calebasse hémisphérique servant à recevoir les grains de mil, de pois de terre, l'arachide, la bouillie de mil ou les liquides tels que l'eau ou le lait. Il est de plus en plus fréquemment remplacé par les cuvettes en provenance de Hong Kong pour les liquides mais il est encore très employé pour les grains et les farines, surtout en brousse. (cf. planches 3, 4 et 5).

2. Kùuluulùu calebasse entière qui ne comporte qu'une petite ouverture et que l'on utilise avec un "talla" ou sur la tête pour le transport de l'eau (cf. planches 2 et 3, photo p.21).

3. tukunyya , récipient en terre cuite noire ou rouge, servant à cuire les aliments ou à conserver l'eau fraîche dans la concession. Dans les régions Nord et Sud de l'Arewa les femmes les utilisent également pour le transport de l'eau sur la tête (cf. planche 4), les formes et les dimensions peuvent quelque peu varier à partir d'un modèle principal (1).

4. g^YànDamaa : petite calebasse en forme de gourde pour le lait ou l'eau.

5. k^Waandò : cuvette ou tasse émaillée souvent décorée avec des fleurs de toutes les couleurs en provenance de Hong-Kong ou de Tchécoslovaquie. Ces cuvettes remplacent de plus en plus fréquemment les demi-calebasses K^Waryaa (2) dans les bourgs tels que Dogonduchi où le marché hebdomadaire et les boutiques permanentes tenues par des étrangers offrent de nombreux produits manufacturés.

6. ?akùšii : écuelle en bois noirci de même forme que la demi-calebasse K^Waryaa et utilisée pour le gâteau de mil. Cet objet est considéré comme antérieur aux autres, lourd et très rustique. ?akùšii est dans certaines régions en terme dépréciatif adressé à une personne considérée comme un peu fruste par assimilation de la personne qui utilise ?akùšii à la nature grossière de l'instrument lui-même.

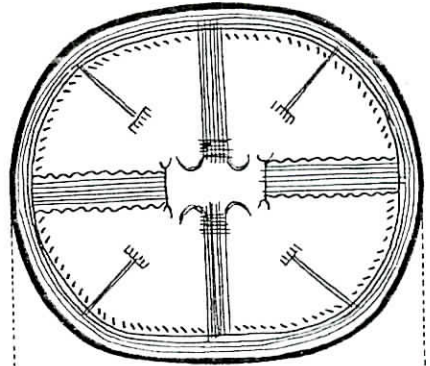
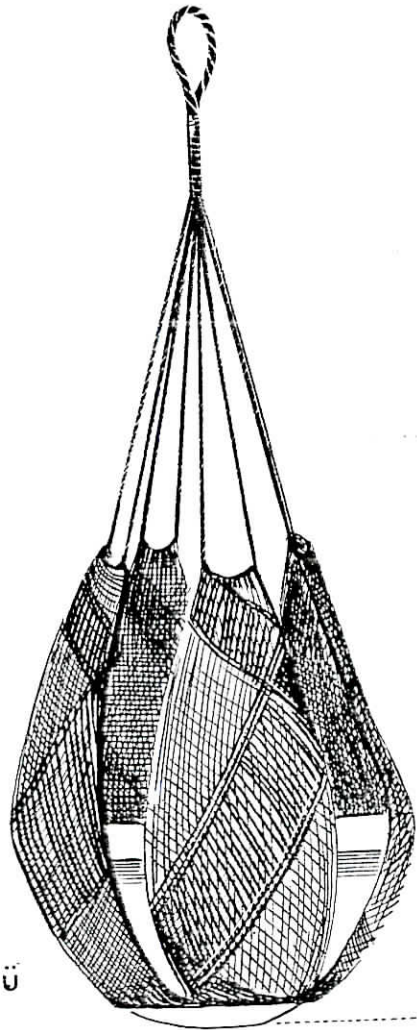
Divers

1. maRaatayyii désigne un suspensoir en raphia tressé que l'on pend au plafond et qui permet de poser les calebasses que l'on souhaite isoler du sol et de la proximité des animaux. (cf. planche 5). Ce suspensoir peut être considéré comme faisant partie du mobilier.

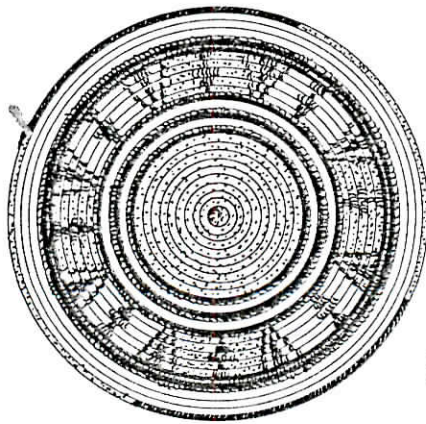
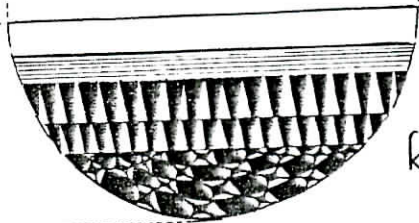
(1) cf. paragraphe sur la poterie. p. 48.

(2) cf. photo de calebasses décorées. p. 59

maxaatayü



k. aya a



h^waih^wai

2. h^waih^wai littéralement éventail, est une sorte de couvercle en raphia tressé multicolore que l'on place sur les Calebasses pleines. (cf. planche 5).

3. Cette liste serait incomplète sans les deux principaux instruments de la femme : le pilon taBaryaa qui est du genre féminin et le mortier turmii qui est du genre masculin (cf. planche 4).

Ces deux instruments qui en fait sont toujours utilisés ensemble pour n'en former qu'un, apparaissent dans la famille au moment même du mariage. Traditionnellement, la femme apporte le pilon et l'homme le mortier, mais l'évolution veut que de plus en plus l'un des deux époux se charge des deux instruments qui peuvent être achetés au marché.

Les femmes ont généralement deux pilons : l'un de gros diamètre sert à piler les grains de maïs ou de mil pour obtenir la farine, l'autre de plus petit diamètre est utilisé pour piler les piments séchés ou autres condiments destinés à la sauce. On peut fréquemment voir les petites filles piler les piments à l'aide du plus petit pilon qui correspond mieux à leur capacité physique.

d) Les conditions

La femme fait la cuisine soit en plein air dans l'enceinte de la concession sous un abri en secco pour échapper au soleil soit à l'intérieur de la case dans un coin consacré au feu. Cette deuxième solution semble être de plus en plus fréquemment adoptée dans les cases nouvellement construites. En effet, on essaie de plus en plus lorsqu'on construit de nouvelles cases d'aménager un coin cuisine et un coin douche. Dans ce cas, le coin cuisine comporte un trou latéral dans la partie supérieure d'un mur pour l'évacuation de la fumée et le coin douche comportent un trou latéral au sol pour l'évacuation des eaux usées. Les femmes posent leur marmite sur trois pierres (1) plates posées à même le sol. Le combustible généralement utilisé est le bois ramassé au retour des champs ou à défaut le charbon de bois acheté au marché. Les marmites utilisées sont en terre cuite noire (cf. tukunyaa, planche 4).

Comme les recettes de cuisine notées plus haut l'attestent, c'est devant son mortier et le pilon dans la main que la femme passe la plus grande partie de son temps. C'est une activité pénible qui met en mouvement tout le corps et particulièrement la partie inférieure de la colonne vertébrale. Les femmes transpirent beaucoup lorsqu'elles pilent et il n'est pas rare de les voir revêtir des robes spécialement usagées pour piler. Piler est souvent une activité collective : une femme pile avec ses co-épouses ou avec ses filles, simultanément ou successivement : chaque épouse préparant à son tour la bouillie de mil

(1) appelées dans l'Ader "seins du foyer" (Information Nicole Echard).

pour toute la famille y compris les autres épouses. Ainsi il arrive qu'une épouse ne pile que tous les deux ou trois jours. Les femmes cherchent à piler avant les heures chaudes il n'est pas rare d'entendre le bruit des pilons avant le lever du jour.

Les femmes font la cuisine, c'est-à-dire allument le feu pour cuire ou chauffer un aliment une ou deux fois par jour, le matin pour le *huraa* et le soir pour le *tuwoo* la sauce et la viande. Le feu allumé le soir leur sert aussi à s'éclairer pour filer (1)

Les co-épouses et les fillettes de la famille s'entraident pour piler mais généralement une seule femme est quotidiennement responsable de la cuisine elle-même. Les femmes ne se plaignent généralement pas de faire la cuisine : cette activité ne semble pas faire partie de ce qu'elles nomment "les durs travaux". Par contre, dès que la situation économique du ménage le leur permet, elles engagent une femme qui pilera pour elles, se font porter l'eau par une porteuse d'eau et achètent le bois au marché au lieu d'aller le chercher en brousse.

(1) Des lampes à pétrole complètent quelquefois cet éclairage.

1.2. LES TRAVAUX DES CHAMPS

1.2.1. Les cultures

Les femmes consacrent une importante partie de leur temps aux cultures. Elles cultivent quelquefois dans la concession même principalement des calebassiers et du coton. On dit aussi que les femmes filent le coton et cultivent moins dans la concession qu'auparavant.

Si l'on interroge les femmes à propos des cultures, leur première réponse concernera le pois de terre gujjiyaa, qui est la culture féminine par excellence. Il est semé, cultivé et récolté par les femmes, vendu le plus souvent par elles bien qu'il puisse aussi être vendu par les hommes, probablement seulement depuis une période récente. Voici comment me fut racontée la culture du pois de terre : "on laboure, on nettoie, on balaie puis on met le pois en terre. On le récolte. Puis l'année suivante on plantera le gros mil daawàa qui sera meilleur parce qu'il aura été planté après le pois de terre. Et dans ces terres où les femmes ont planté le pois de terre, on a un meilleur mil. Mais le pois de terre, lui, n'est pas meilleur pour avoir été planté après le mil".

Le pois de terre est donc assez souvent planté en alternance avec le gros mil, mais pas toujours.

Traditionnellement, les femmes cultivaient aussi le fonio et l'arachide, mais ces deux dernières cultures sont maintenant aussi souvent à la charge des hommes que des femmes : l'arachide en particulier qui est devenue une importante culture commerciale, principalement dans le Sud du Dallol.

Les femmes plus âgées disent souvent que maintenant les jeunes ne cultivent plus, qu'elles s'approvisionnent au marché, qu'elles sont devenues paresseuses, en bref, que "les temps ont changé". Il semble en effet que d'une façon générale à Dogonduchi du moins, on cultive moins qu'auparavant.

TABLEAU INDIQUANT LA REPARTITION
ENTRE HOMMES ET FEMMES DES DIFFERENTES
OPERATIONS CONCERNANT LES PRINCIPALES CULTURES

Cultures	Nom hausa	Semer	Cultiver	Récolter	Rapporter	Vendre
Mais	masàraa	H & F	H & F	H & F	H & F	F
Mil	haSii	H & F	H	H & enf.	H (& F)	H (1)
Gombo	kuBèewaa	F	F	F	F	F
Soumbala	yaakùwaa	H	H	H	H	F
Pois de terre	gujjiyaa	F	F	F	F	F
(gros mil)	daawàa	H & F	H	H	H	H(1)
Calebasse	dumaa	H	H	H	H	H & F
Haricots	waakee	H	H	H & F & enf.	H	H
Manioc	roogòo	H	H	H & F	H & F	H & F
Arachide	k ^w alanšee	H	H	H	H	H
"Cacao"	?ayaa	F	F	F	F	F
Coton	kàaDaa	H	H	H	H	H & F
Fonio		H	H	H	H	H & F
Piments	tonkaa t ^w ankaa	H	H	H	H	H & F
Oignons	?àlbasàa	H	H	H	H	H
Tabac	taabàa	H	H	H	H	H

(1) Les hommes se chargent de la vente des gerbes et des grains s'il s'agit de grandes quantités ; les femmes, elles, peuvent se charger de la vente de petites quantités de grains qu'elles vendent soit pour le compte de leur mari soit pour leur propre compte si leur mari leur a donné le mil. Elles peuvent également avoir la disposition de la récolte provenant d'un champ hérité (ou donné) de leur propre famille. La culture de ce champ peut alors être assurée conjointement par son mari et elle-même ou par l'un de ses enfants.

Cependant, outre les cultures spécifiquement féminines, il convient de rappeler que femmes et jeunes filles participent aussi aux cultures masculines et notamment à la principale, le mil. Elles participent au sarclage au moment de la récolte, ce sont elles qui assurent le transport des gerbes vers les greniers. Ce sont également les jeunes filles, quelquefois aussi l'épouse du cultivateur, qui, au moment des semailles, accompagnent les hommes, et derrière eux, enfouissent les graines dans le sol.

De plus, la mère possède un champ *guzàayee* (pluriel de *gujjiyaa*, pois de terre) ou *gayamma*. Lorsque les petites filles sont assez fortes pour commencer à cultiver, la mère leur donne un petit morceau du champ *h^wagee*. Sur leur parcelle, les petites filles âgées de 10-11 ans, cultivent le pois de terre. Chaque année en même temps que leur mère, les petites filles changent de champ pour laisser la place à la culture du mil. Quand la jeune fille se marie elle laisse sa parcelle à ses petites soeurs et son mari lui donnera à nouveau un champ proche du sien. Les jeunes filles peuvent aussi bien se partager le champ ou le cultiver ensemble, de même qu'elles aident leur mère sur son champ.

1.2.2. Activités annexes

L'activité de cueillette est assumée presque entièrement par les femmes qui apportent de brousse les différentes plantes nécessaires à la confection des sauces. Les plantes médicinales sont cueillies aussi bien par les femmes que par les hommes. La gomme est ramassée par les femmes et les enfants de tous âges (1)

Bien que secondaire, l'activité de cueillette en pays Mawri, particulièrement dans le Nord, conserve une certaine importance et permet souvent d'éviter les famines et d'assurer l'alimentation pendant la période de soudure.

Les femmes et les enfants ramassent les criquets, les éphémères sont ramassés par les enfants et les jeunes gens. Ces ramassages occasionnels (tels que la recherche d'insectes) sont des activités réservées aux femmes et aux enfants qui en gardent le bénéfice.

1.2.3. Instruments aratoires

Les femmes sont en quelque sorte les gardiennes de la tradition en matière de technologie de la production. Elles emploient des instruments plus anciens.

Certains instruments sont exclusivement féminins tels que la houe courte appelée *Kursa - Kursa* par les femmes, mais aussi

(1) Les racines par contre sont plutôt recherchées par les enfants et les jeunes gens.

plus généralement kalmée , tout au moins par les hommes qui l'utilisent dans le Sud du Dallol.

Pour semer le pois de terre, les femmes utilisent un instrument appelé sùngumii qui a la forme d'un long bâton portant une houe à son extrémité. Cet instrument n'est pas spécifiquement féminin : il est également utilisé par les hommes pour semer le mil ou le maïs.

Les femmes utilisent également des haches pour couper le bois ou défricher qui sont communes aux hommes et aux femmes. On peut en distinguer 3 sortes : gàyjaa*, masaarii*, dookàa . Cette dernière étant empruntée au Peuls.

1.3. LES ACTIVITES ARTISANALES

Nous devons d'abord préciser que la femme mawri de Dogonduchi n'est pas une grande artisane. Toutes les femmes sont capables de filer le coton ou de broder plus ou moins habilement sur des coussins. Par contre, la poterie est une technique spécifique pratiquée par des femmes spécialistes tandis que d'autres activités telles que le tissage, l'assemblage ou la teinture des tissus sont spécifiquement masculines. Egalement, des activités moins traditionnelles telles que la confection de robes pour les femmes et les fillettes dans des tissus européens, le piquage à la machine de ces mêmes vêtements, sont presque exclusivement le travail des hommes : une seule femme couturière exerçait à Dogonduchi ; elle était d'origine dahoméenne.

On peut noter en passant que les bijoux sont exécutés par les forgerons (qui sont toujours des hommes) à l'exception des bracelets de cuir sur lesquels sont cousues de petites perles de couleur.

Cependant les femmes confectionnent des paniers utilisés pour le coton à filer. Mais ces paniers sont généralement réalisés dans les campagnes et non à Dogonduchi où on les trouve seulement au marché.

1.3.1. La poterie

A. Origine des potières :

Les potières du Dallol Mawri appartiennent à 5 groupes ethniques principaux : Sudié, Aderawa, Mawri, Gubawa, Goberawa : les Sudié et les Aderawa étant les plus nombreuses. Quelle que soit leur appartenance ethnique, les potières déclarent avoir hérité le métier de leur mère, mais cette transmission de mère en fille est cependant en voie de disparition et il est de plus en plus fréquent de rencontrer des potières ayant simplement choisi la poterie comme métier. Les potières sont le plus souvent des femmes âgées. Elles sont vêtues d'un pagne tissé teint en indigo, la poitrine nue. La plupart ont perdu leur mari. Selon elles lors de leur mariage, lorsqu'elles doivent s'occuper de leur mari elles ne font pas de poterie.

Les potières qui ont hérité leur métier se disent toutes parentes des forgerons qui seraient "fils des femmes" tandis qu'elles mêmes seraient filles des hommes. Les forgerons disent-elles sont



Photo 7 : Concassage de vieilles poteries.

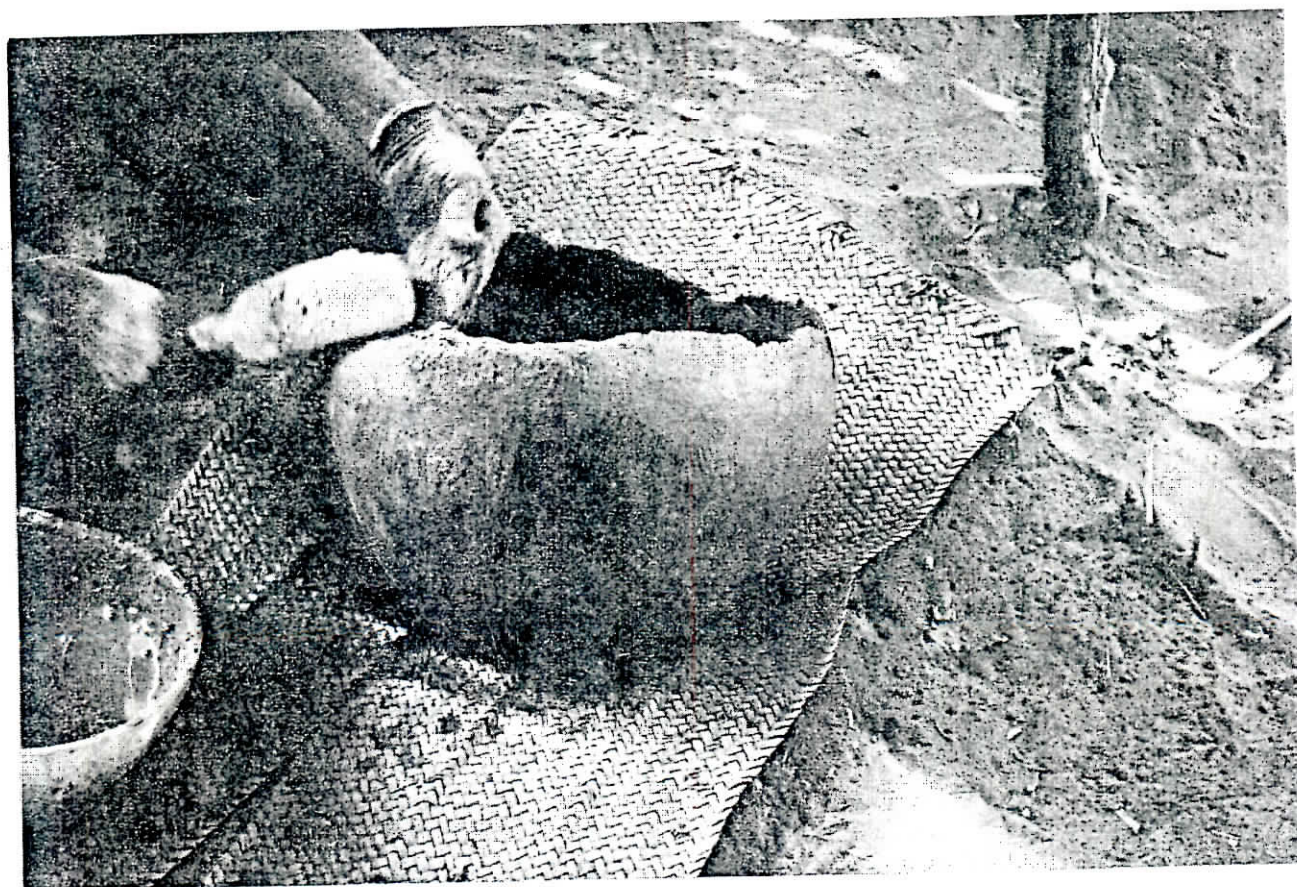


Photo 8 : Lissage avec la spatule

leurs fils (1) et pour cette raison elles ne peuvent les épouser.

B. Technique de la poterie dans l'Arewa (2)

Recherche de la terre

A Dogonduchi les potières vont chercher l'argile dans un lieu appelé le marigot (3) situé à 1 km à l'Est du village. Elles sont souvent obligées de creuser pour trouver la terre et elles importent du "banco" sec qui a l'aspect de cailloux agglomérés.

Préparation de la terre

Cet agglomérat est mélangé avec de l'eau et malaxé jusqu'à former une pâte. Cette opération est difficile car la terre est très sèche et souvent mêlée de pierres.

D'autre part, on concasse d'anciennes poteries abimées (4) jusqu'à obtenir un fin gravier (cf. photo p.49) et on le mélange avec la nouvelle terre pour la solidifier. Ceci est fait à Dogonduchi car à Bagagic'est avec des cosses de mil que s'effectue ce mélange : le but étant toujours de rendre la terre plus résistante.

Fabrication de la poterie

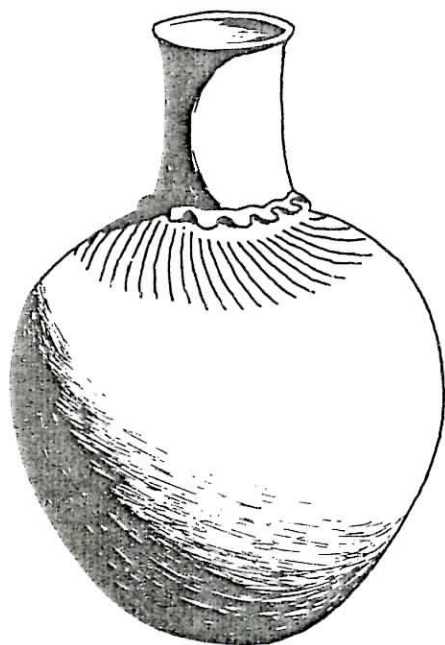
La technique ne requiert pas l'utilisation d'un tour. La potière travaille la pièce dans un creux recouvert d'une vieille natte. Elle commence par habiller de terre une vieille poterie afin d'obtenir la forme. La vieille poterie sera séparée de la pièce en cours de fabrication avant que l'on ne referme celle-ci. On laisse sécher la nouvelle poterie une journée au soleil avant de la travailler à nouveau.

(1) En pays mawri une distinction importante sépare la société en fils des hommes (yan maza) et fils des femmes (yan mata). Cette distinction est sur le modèle de la relation établie par l'alliance matrimoniale entre parents matrilatéraux et patrilatéraux. Cette relation implique une dépendance des maternels à l'égard des paternels. A partir de relations qui situent les lignages les uns par rapport aux autres, se sont progressivement instaurées et institutionnalisées des relations de groupe à groupe qui conservent cette dénomination alors que l'origine de cette relation est parfois peu connue (cf. M.H. PIAULT "Histoire Mawri : ouvrage cité p. 50-51).

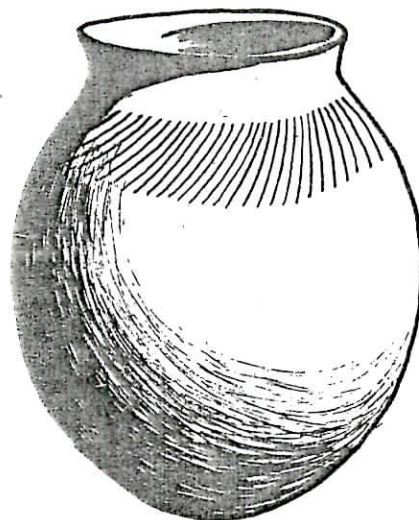
(2) On ne remarque pas de différence entre les poteries selon les ethnies d'origine des potières.

(3) Sorte de mare semi-permanente.

(4) Ou celles qui se sont cassées lors des opérations de transport ou de cuisson.



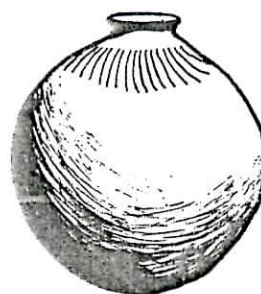
Poterie à haut col
hauteur: 60 cm



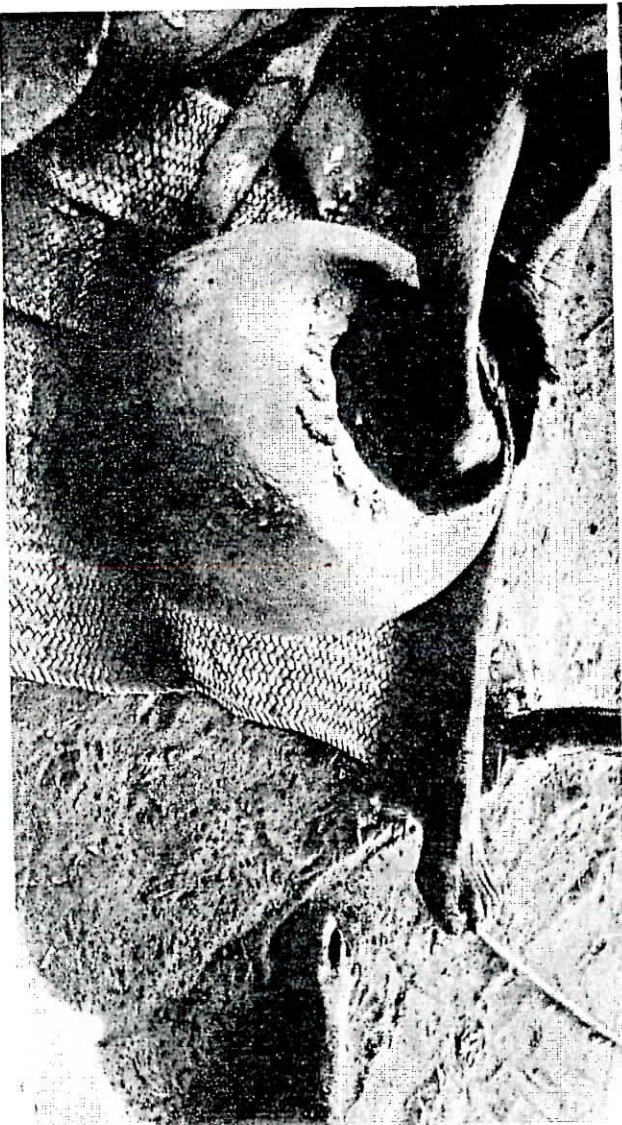
Poterie à col court
hauteur: 60 cm



Poterie sphérique
sans col



Poterie à petite ouverture
hauteur: 34 cm , col court.



Photos 9 et 10 : La poterie est refermée peu à peu en ajoutant de la terre.



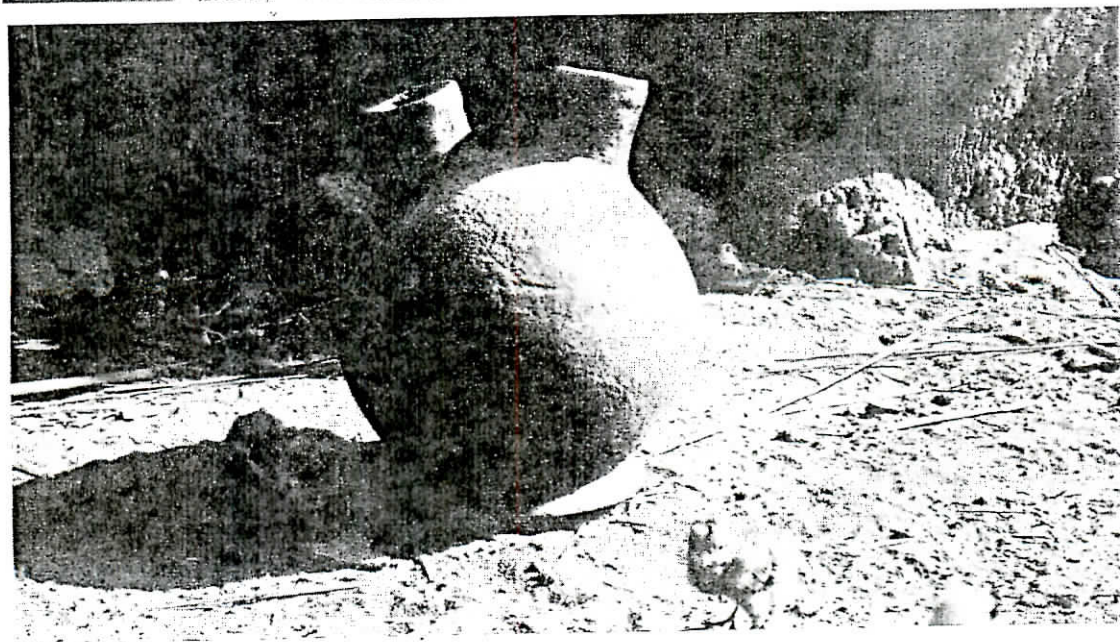
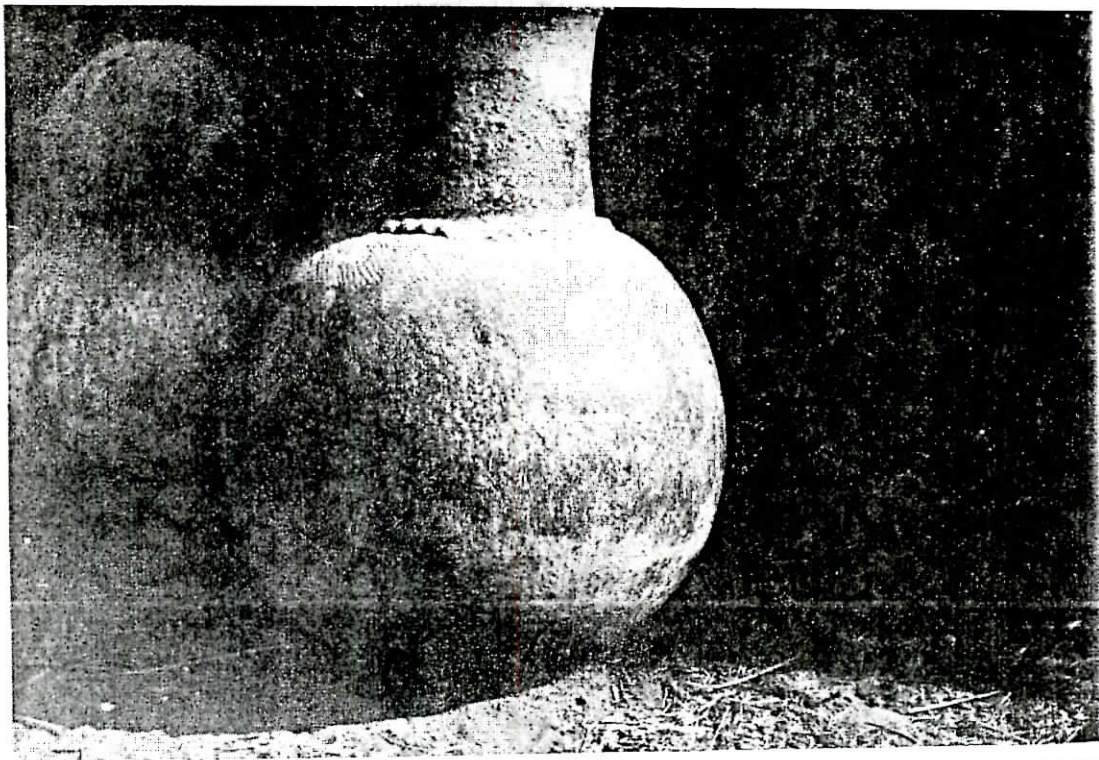


Photo 12, 13, 14 : Différents types de poteries

La poterie encore ouverte est battue avec une spatule en bois tah^Wà tandis que l'on émince sa face interne avec un morceau de bois mouillé (que l'on gratte de temps en temps pour en retirer la terre qui s'y attache) ou avec la main (cf. photo p. 49). Ajoutant des colombins successifs qu'elle aplatit avec sa spatule, la potière referme ainsi peu à peu la poterie. Les poteries sont peu décorées. Le décor est le plus souvent fait avec une cordelette dont le relief s'incruste dans l'argile. La base du col est quelquefois décorée par une pression du pouce (cf. photo p. 55). On laissera sécher la poterie au soleil une journée avant d'appliquer la kooyàa (1) qu'on laissera encore sécher un jour. Enfin la veille du jour de marché au coucher du soleil on transportera toutes les poteries dans un grand filet hors du village et on allume un grand feu pour les cuire sur les braises. On maintient la chaleur en recouvrant braises et poteries de paille (cf. photo p. 53). Bien que la potière puisse faire entre 20 et 30 poteries par semaine elle n'en apporte que 15 à 20 au marché car nombreuses sont celles qui se cassent pendant le transport ou la cuisson.

Le travail de la potière a un rythme hebdomadaire : le premier jour après le marché elle cherche la terre et la veille du marché elle cuit les poteries : entre ces deux jours se situent toutes les opérations de fabrication.

1.3.2. Le filage du coton

Le filage du coton loin d'être un métier est une activité quotidienne des femmes. D'une certaine façon, en filant elle se repose des autres travaux. Elles filent généralement aux heures chaudes ou le soir au coin du feu qui les éclaire. Les femmes âgées filent fréquemment au milieu de la matinée lorsqu'elles sont trop vieilles pour piler.

Les femmes filent assises. Le coton sous la forme de flocons se trouve en vrac à gauche dans un panier et le fuseau mazarii se trouve à droite. Le fuseau repose sur le sol et la femme le fait tourner entre le pouce et l'index de sa main droite préalablement enduits d'une poudre à filer ?allii qui fait glisser le fil : très vite le fil šibii se dégage du coton brut pour venir s'enrouler autour de la quenouille.

Les fuseaux sont assez petits, environ la taille d'un crayon. Presqu'à l'extrémité du bâtonnet, une sorte de bouchon décoré de cercles horizontaux assure au fuseau son équilibre, à la rotation sa régularité.

Une fois les fuseaux pleins de fil de coton les femmes les déroulent autour de leur maison en marchant autour des quatre murs. Cette opération destinée à préparer le fil pour le tissage est appelée waDa ii. Le fil est ainsi détendu et des noeuds sont alors pratiqués

(1) Terre de couleur ocre dont on recouvre la poterie et qui prend une couleur plus rouge en cuisant.

Photo 15 :
Calebasses
décorées

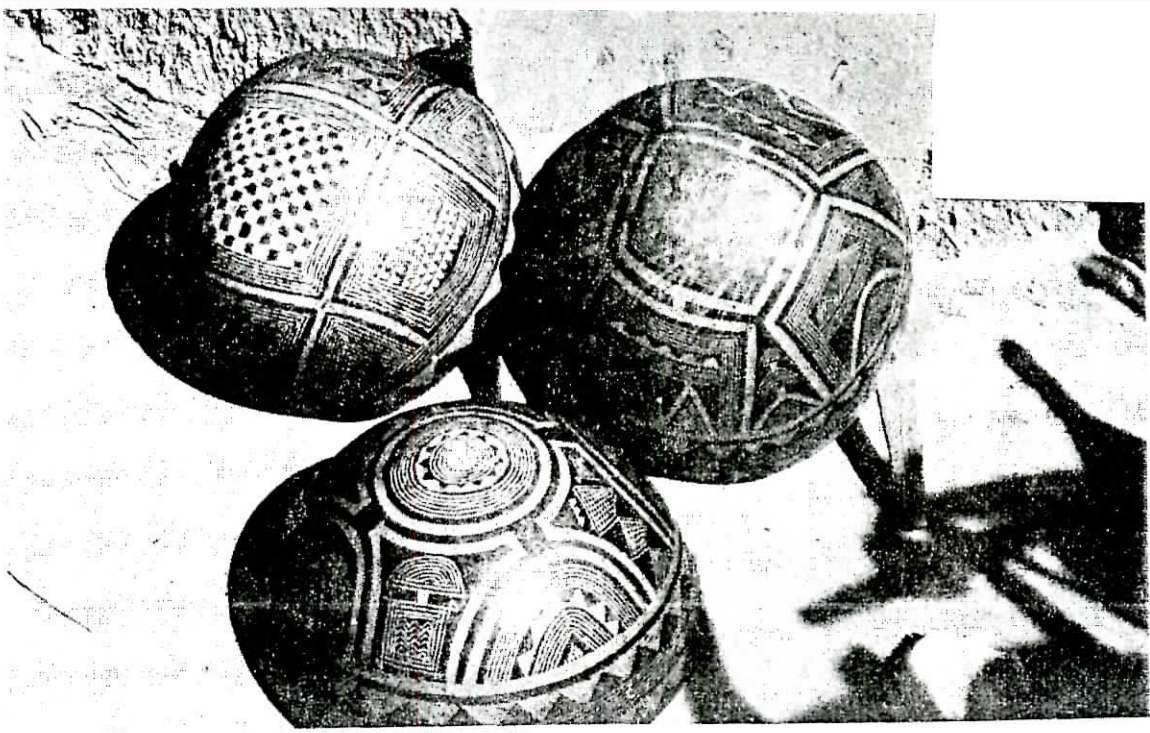
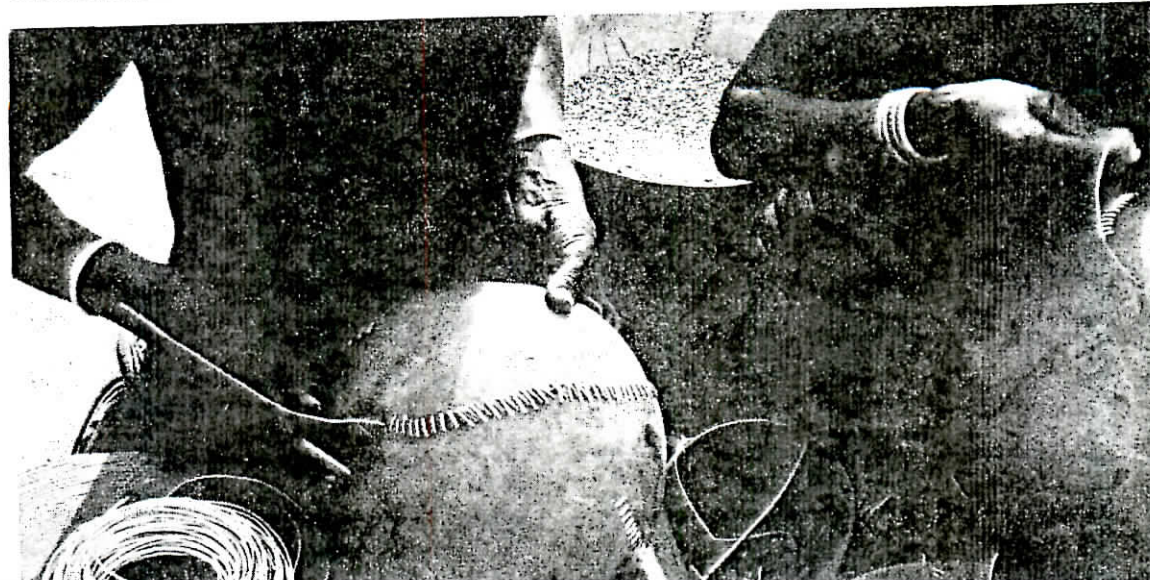
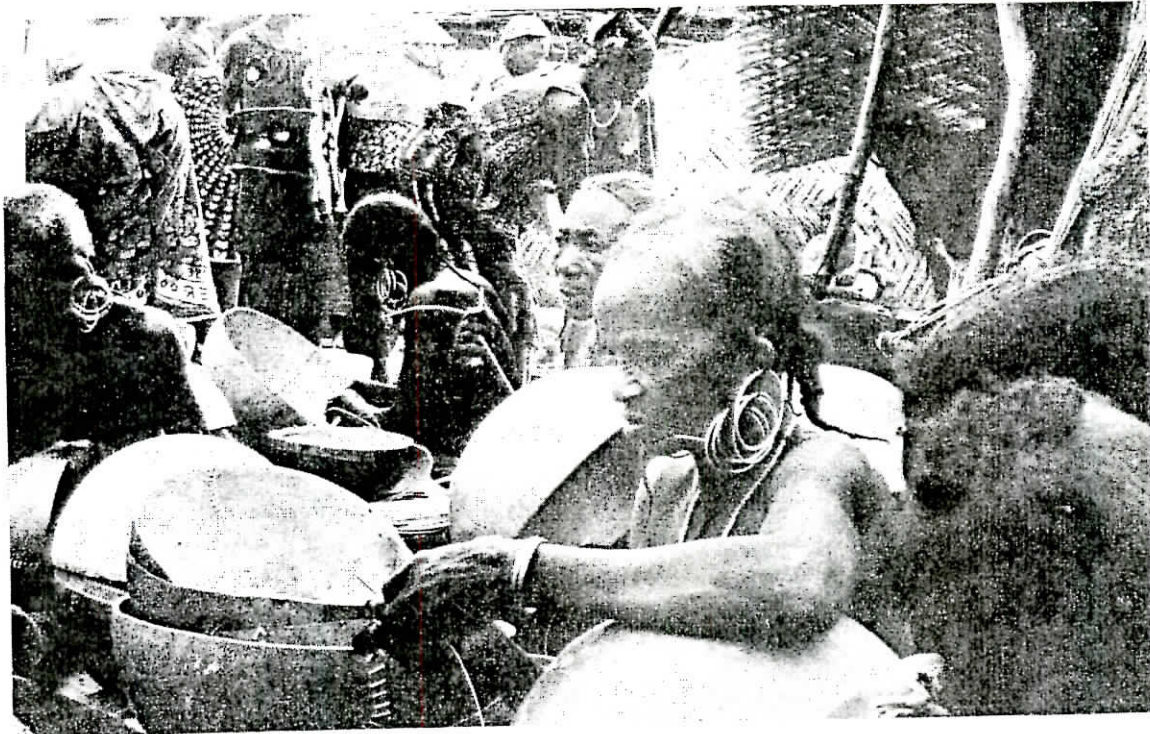


Photo 16 et photo 17 :

Femmes peules
raccommodant
des calebasses
au marché
de Dogonduchi.



pour assurer la continuité du fil. Ensuite elles utilisent leur avant bras pour faire des écheveaux faisant en sens inverse l'opération précédente défaisant le fil précédemment enroulé autour des murs de la concession. Le fil de coton sera vendu au marché ou porté chez le tisserand masàaKii (1) qui fera des bandes. Ces dernières seront portées chez un assembleur maDùnKii qui les juxtapose et les coud. Enfin on porte ce qui maintenant peut être considéré comme un pagne bien qu'encore de couleur naturelle (blanc légèrement gris) chez le teinturier maṛĩnii.

Les prix de ces opérations varient sans doute ; cependant les femmes disent que le tisserand demande 1.500 francs pour tisser le nombre de bandes nécessaire à confectionner un pagne, le tailleur (ou assembleur) demande 50 francs pour les assembler, le teinturier 150 à 250 francs pour teindre le pagne.

On peut donc considérer que le filage du coton par les femmes n'est qu'une première étape dans la confection des pagnes. Maintenant, on achète autant ou plus de pagnes que l'on en fait tisser. Les tissus produits par l'Europe pour l'Afrique ayant une grande vogue auprès des jeunes ; les couleurs et les dessins en étant plus variés.

1.3.3. La décoration des Calebasses

Les femmes décorent également les calebasses soit à la pyrogravure soit en imprimant des dessins à la cire (cf. planche 5, une calebasse K^waryaa pyrogravée). Elles décorent généralement le fond et l'intérieur du récipient. Les calebasses les plus fréquemment décorées sont celles que les femmes utilisent pour faire tremper leurs mains dans le lallèe, c'est-à-dire K^waryal lallèe. A Dogonduchi même, peu de femmes décorent les calebasses et elles le font exclusivement par le procédé de la cire. Peut-on en conclure que c'est un artisanat en voie de disparition?

1.3.4. Raccomodage des calebasses

Au marché de Dogonduchi, on peut également voir des femmes raccomoder des calebasses (cf. photo p.59). Mais ce travail est accompli par des femmes peules et non par des mawri.

(1) Nous ne nous étendrons pas sur le tissage qui est une activité spécifiquement masculine.

DEUXIEME PARTIE

LA VIE PERSONNELLE ET FAMILIALE

Les travaux des champs et les activités de production artisanale n'occupent pas la totalité de la journée d'une femme qui doit bien entendu prendre soin des divers membres de sa famille en préparant les repas pour tout le monde, enfants et adultes, en apportant la nourriture aux hommes qui travaillent aux champs et en assurant les soins normaux d'hygiène quotidienne pour les enfants. Outre ces activités de production ou d'entretien liés à l'existence, la préservation et le maintien du groupe familial, la femme doit encore trouver le temps de s'occuper d'elle-même en se faisant coiffer, teindre pieds et mains au héné, en se maquillant et en sacrifiant aux nécessités de la mode et aux tentations de sa coquetterie. Il est bien rare que malgré la multiplicité des tâches qu'elle a à remplir, la femme mawri en néglige par trop quelque'une, sa diligence tenue en éveil par la pression conjugquée de son mari, de ses enfants, de l'ensemble de son groupe familial auquel s'ajoute celui de son mari, enfin et surtout par l'activité souvent compétitrice et jalouse de ses co-épouses.

oo0oo

2.1. LES REPAS

Très généralement les Mawri semblent prendre trois repas principaux par jour. Ceci est très théorique dans la mesure où ils "grignotent" très fréquemment entre les repas. Les femmes cependant semblent prévoir trois repas. Le matin au réveil il faut qu'il y ait du *huraa* de la veille que chacun boit en passant. Vers le milieu de la journée on porte aux champs et on distribue aux divers membres de la famille le *huraa* préparé le matin même. Le soir on prévoit un repas chaud, souvent un gâteau de mil avec éventuellement de la viande.

Le repas du matin est pris dans la concession, le repas du milieu de la journée a lieu dans la concession pendant la saison sèche et aux champs du moins pendant la saison des cultures (1) et le repas du soir a lieu dans la concession à moins que les divers membres de la famille ne se contentent de plats tout prêts achetés autour du marché : brochettes de viande, beignets, etc...

Les repas sont préparés par chaque épouse à tour de rôle et généralement l'épouse qui fait la cuisine pendant la journée recevra son mari le soir dans sa case ou sa chambre. Cependant les autres épouses, même si elles n'ont pas vraiment la charge de la cuisine ce jour là aident celle qui travaille et bavardent avec elle. Celle qui travaille à la maison ne va pas aux champs si ce n'est pour porter son repas au mari et aux autres membres de la famille qui y travaillent. Les autres épouses, elles, vont cultiver.

Au moment du repas, la femme prend la grossealebasse où se trouve "la boule", *huraa* mélangée à l'eau ou au lait et la répartit entre plusieurs petitesalebasses. Il y aura une petitealebasse ou une petitecuvette pour les enfants âgés de 1 à 5 ans, unealebasse pour le mari seul ou qu'il partagera avec un grand fils, unealebasse pour toutes les épouses ensemble avec les grandes filles qui, si elles sont trop nombreuses, ont unealebasse à part. Chaque groupe va dans un coin de la concession avec sa cuillère *jiddai*. On rapporte ensuite lesalebasses et l'épouse qui a fait la cuisine les lavera. Ceci décrit un repas familial-type et correspond généralement à celui qui est pris au milieu de la journée quand il a lieu dans la concession.

A travers ce rituel quotidien du repas, on peut assez bien voir se dégager les groupes familiaux à la fois constitués par classes d'âge

(1) Ce sont les jeunes filles et les femmes qui apportent eau et nourriture aux hommes qui travaillent aux champs.

2.2. LA TOILETTE

La concession comporte toujours un coin destiné à la douche. Ce coin peut être dans la maison ou dehors abrité derrière un secco. L'installation la plus simple consiste en un trou destiné à recevoir l'eau dont on s'asperge à l'aide d'unealebasse ou d'une cuvette : la sècheresse du sol permet une évacuation rapide des eaux sales. Parfois l'installation est plus élaborée : dans une pièce de la maison un petit muret haut de 10 ou 20 cm délimite un petit espace au sol incliné vers le mur extérieur de la maison au bas duquel on a pratiqué un trou d'évacuation.

Quelle que soit leur installation les femmes déclarent se laver tous les jours et même quelquefois deux fois par jour, matin et soir. Pour prendre une douche, on s'humecte une première fois le corps en l'aspergeant à la main à partir de laalebasse ou de la cuvette ; les mains une fois enduites de savon, on se frictionne vigoureusement et rapidement le corps que l'on rince ensuite en versant sur soi le contenu de laalebasse.

Jusqu'à l'âge de 6 ou 7 ans, la toilette des enfants est faite ou surveillée par leur mère, ensuite ils la font seule.

La "douche" n'est qu'une partie de la toilette des femmes qui le matin se mettent aussi une pommade sur la figure, de l'antimoine k^w allii sur les yeux pour les rendre bleus, du noir aux sourcils avec un jàagira (crayon) et se lavent les dents avec un petit bâton makarkarii. Toutes ces opérations ne sont bien entendu pas pratiquées tous les jours mais toute toilette féminine assez élaborée comporte le maquillage.

Les femmes aiment aussi avoir les pieds et les mains rougis au héné, lallèe (1). Pour obtenir ce résultat, elles font tremper leurs pieds dans des poches en caoutchouc malumbucii (probablement

(1) La traduction française "héné" est utilisée par les informatrices pour désigner deux produits bien distincts : la poudre bleue que l'on se met sur les yeux ou sur les joues, k^w allii et qui provient d'une pierre, le khôl, ou antimoine, et une plante verte, le héné proprement dit, ou troène égyptien, qui trempée dans l'eau, permet de teindre pieds et mains en noir : cette plante est appelée en hausa : lallèe

fabriquées dans de vieilles chambres à air de voiture (2), pleines de liquide formé par les feuilles vertes du lallèe et de l'eau. On reste ainsi une demi-journée ou même une journée entière. Pour les mains, on les introduit successivement afin d'en avoir toujours une disponible, dans unealebasse spéciale, allongée, K^waryal lallèe quelquefois très joliment décorée et également pleine de lallèe et d'eau. Le résultat est un rougissement presque noir des plantes de pieds et des paumes de mains. Cette pratique est très importante chez les femmes mawri : nous la retrouverons dans le cérémonial du mariage.

(1) Traditionnellement, cette poche était en peau de chèvre. Celles en caoutchouc sont maintenant de plus en plus fréquemment remplacées par des poches en plastique transparent.

2.3. LA PARURE

Bien que la parure ne tienne pas une aussi grande place chez les Mawri que chez d'autres groupes tels que les Peuls par exemple, les femmes savent cependant varier quelque peu leurs coiffures, leurs vêtements ou leurs bijoux. On peut aussi remarquer que les femmes et les jeunes filles attachent plus d'importance à la parure dans de petits villages éloignés, et notamment dans le Sud du Dallol que dans les bourgs plus importants tels que Dogonduchi.

2.3.1. Coiffures

Les femmes font refaire leur coiffure tous les 20 jours, tous les mois ou tous les deux mois. Elles disent qu'il faut le faire le moins souvent possible car cela les fait souffrir.

Les coiffures sont des coiffures tressées aussi la première opération consiste-t-elle à défaire l'ancienne coiffure puis à laver les cheveux. On lave les cheveux chaque fois qu'on les refait ou bien seulement une fois sur deux. Ensuite une autre femme fait une coiffure fraîche qui pourra être semblable ou différente de celle que l'on portait auparavant. Pour que les cheveux soient bien noirs, la femme-coiffeur mettra de la poudre de charbon de bois sur ses doigts en tressant, ou une pommade qui rend les cheveux brillants.

Pour se faire coiffer, les petites filles payent 25 francs, les femmes 50 francs et s'il s'agit d'une coiffure de fête, 100 francs auxquels s'ajoutent une Calebasse de mil et de la kola.

Le paiement de la coiffure pourrait sembler inutile dans la mesure où toutes les femmes se trouvant dans la nécessité de se faire coiffer, elles pourraient simplement accepter cette tâche sous la forme de l'entraide et de la réciprocité des services. Cependant l'existence de femmes plus habiles et que l'âge, par exemple, a dégagé d'autres activités entraîne cette spécialisation embryonnaire qui implique le même comportement économique que pour d'autres prestations de service. La circulation des biens de consommation (mil ou kola) et de l'argent, est facilitée ici comme dans de multiples autres cas par la parcellarisation de la tâche à accomplir. Dans la mesure où nous sommes à Dogonduchi, l'argent a pris beaucoup plus d'importance qu'ailleurs et change évidemment le sens de la relation dont le caractère social diminue au profit de la signification économique.

Les coiffures portent généralement des noms assez imagés. La coiffure la plus populaire parmi les jeunes filles de Dogonduchi est une coiffure Zerma wasu kahigi* ce qui signifie "vite mariée". Cette coiffure est également appelée zugàa zugii "soufflet de forge". Pour l'exécuter, on doit faire 4 tresses au milieu de la tête et 4 tresses sur la nuque. Cette coiffure peut être réalisée avec ou sans filie* : le filie* étant composé de deux tresses sur le front qui rejoignent les deux tresses inférieures externes de chaque côté (cf. photo p.93).

"Yao Yao" ou coiffure simple est formée de 6 ou 4 tresses qui vont du front jusqu'à la nuque où l'on peut les ramasser en chignon gamàawaa*. Une autre coiffure appelée "Zazou" consiste à grouper 4 grosses tresses en gamàawaa*. Pour la coiffure Dan goorò dà marsà, une noix de kola et une moitié de noix de kola, on fait partir 4 grosses tresses du milieu de la tête et entre deux grosses on en tresse de petites.

Il existe de nombreuses autres coiffures que nous nous contenterons de citer ici :

- | | |
|--------------------------------------|--|
| - bàakin gòoraa | généralement traduit par "trou du kululu" |
| - k ^w ata* | coiffure souvent portée par les femmes âgées |
| - honia* | "panier à kola" |
| - jirgin bisà | "pirogue du ciel" (c'est-à-dire "avion") |
| - bambara turu* | "coiffure Zerma" |
| - k ^w ànciyaa dà masòoyii | "passer la nuit avec celui qu'on aime" |

Certains modèles sont originalement mawri tandis que d'autres ont été empruntés aux Zerma, et l'on comprend au travers de leur diversité et de la précision des noms qui s'y attachent aussi bien qu'en fonction du temps qu'il faut s'y consacrer, que la coiffure joue un rôle important dans la vie féminine mawri.

2.3.2. Vêtements

A Dogonduchi, les femmes portent le pagne enroulé autour du corps au niveau des aisselles mais aussi des robes. Il semble au premier abord qu'un seul modèle de robe soit possible puis on découvre que les jeunes filles et les femmes distinguent différents modèles dont nous décrirons les plus communément portés : "Deux volants" est une robe coupée à la taille et comportant deux volants dans le bas.

"Zazou" est une robe entière, non coupée à la taille et comportant un volant dans le bas.



Robe mauri : modèle cha-cha-cha

Dàrmagàba^{*} est le nom donné au pagne seul enroulé autour du corps sous les aisselles. Ce pagne ainsi porté est le vêtement des femmes dans les campagnes; parfois enroulé seulement autour de la taille, il laisse la poitrine à découvert. A Dogonduchi, seules les femmes âgées travaillent encore la poitrine nue. A peine pubère, le petite fille porte déjà le pagne fixé sous les aisselles. C'est le vêtement que les femmes préfèrent lorsqu'elles restent chez elles. Certaines cependant mettent une vieille robe pour piler car les mouvements nécessaires au pilage font glisser le pagne.

Le modèle de robe le plus répandu est appelé "Cha Cha Cha". Il se compose d'un corsage droit ajusté, sans manches, et à partir de la taille d'une juquette froncée très courte qui tombe sur les hanches. Ce corsage avec juquette se porte sur un pagne enroulé autour de la taille (cf. planche 7 et photo p.107). On entend souvent parler de "Cha Cha Cha complet", ce qui signifie que la juquette froncée, le pagne porté en dessous, le pagne porté sur les épaules destiné à tenir l'enfant sur le dos de la mère ainsi que le mouchoir de tête, sont confectionnés dans le même tissu. Les pièces de tissu européen achetées au marché permettent de faire dans le même tissu la juquette, les deux pagnes et le mouchoir de tête. Cependant le plus souvent les femmes ne peuvent acheter qu'une partie du tissu à la fois ou bien reçoivent en cadeau un morceau insuffisamment long pour y couper un "complet" aussi est-il fréquent de les voir porter des Cha Cha Cha dont les différentes parties sont réalisées dans des tissus d'impression variée.

Le statut économique d'une femme (et notamment d'une femme libre) est souvent mesuré au nombre de "complets" qu'elle possède.

Il existe d'autres modèles de robes, moins répandus et portés surtout par les écolières :

"Robe", comporte des manches raglan et est froncée à partir de la taille.

"Ovale" dont la jupe est en forme.

"Grands plis" ainsi nommée à cause des grands plis plats larges de 10 cm environ mais peu profonds qui partent de la taille. On peut voir également un genre de marinière toute droite portée par dessus le pagne qu'affectionnent particulièrement les femmes enceintes mais que portent aussi d'autres femmes.

En dehors de ces différents modèles de robes qui, on peut le noter en passant, n'ont souvent pas d'autre nom que le nom français sans doute parce qu'il s'agit de mode relativement récente manifestement influencée par l'Europe, le costume féminin se compose également du pagne utilisé pour attacher l'enfant dans le dos, gooyoo^{*} qui signifie "porté dans le dos".

A Dogonduchi, les femmes portent de plus en plus fréquemment des sandales généralement en caoutchouc ou en plastique, de fabrication européenne, composées d'une semelle et de deux bande séparant le pouce des autres orteils. Ces sandales sont appelées : *tàakàlmi*. Il arrive qu'elles soient de fabrication locale, en peau, et dans ce cas elles sont appelées *tàakàlmi balkàa*. Quand elles se rendent visite, les femmes ôtent leurs sandales avant de s'asseoir sur la natte préparée pour elles. De même lorsqu'elles vont voir Sarau-niya Mata (cf. 3.5.) ou le Sarkin Arewa, elles se déchaussent avant de pénétrer dans la maison à la fois par déférence et par souci de propreté.

Sur la tête, les femmes portent un petit foulard ?adiikò non pas savamment arrangé à la mode sénégalaise et tel qu'on peut les voir à Niamey, mais simplement noué sur la nuque ou sous le menton pour couvrir les cheveux. Les jeunes filles portent plus volontiers leur foulard noué sous le menton.

En matière de sous-vêtements, les femmes ou plutôt les jeunes filles portent quelquefois (toujours s'il s'agit des écolières), des culottes qui ressemblent à ce que nous appelons des shorts. Ce short semble avoir remplacé le "durwaa" tissu attaché à la taille et passé entre les jambes, que portaient les jeunes filles en âge d'être mariées.

Ceci compose la garde robe féminine à Dogonduchi, à quoi viendront s'ajouter naturellement les bijoux qui complètent avec la coiffure et le maquillage l'appareil de séduction de la femme mawri en même temps qu'ils constituent une part de son trésor personnel.

2.3.3. Bijoux

Aussi importants et même peut être plus importants que les vêtements, les bijoux alimentent une grande partie des conversations féminines. Ils sont généralement achetés par la femme elle-même tandis que le mari paye le vêtement et les sandales ainsi que les bijoux des enfants. Maintenant la plupart de ces bijoux sont d'origine européenne.

Dès la naissance ou avant l'âge de 5 ans, on perce les oreilles des petites filles et on met un fil afin de garder ouverte l'ouverture ainsi pratiquée. La petite fille porte ses premières boucles d'oreilles ?yan kunnè vers l'âge d'un an. Si elle en a plusieurs paires, il lui arrive de les changer environ une fois par semaine. Vers 10 ans, elle en met de plus grosses et on peut dire qu'une jeune fille de 14-15 ans à Dogonduchi possède en moyenne 3 paires de boucles d'oreilles. Vers 55-60 ans, les femmes ne portent plus de boucles d'oreilles.

74

Ces boucles d'oreilles peuvent être ou bien achetées au marché et dans ce cas elles sont d'importation européenne ou bien elles peuvent avoir été fabriquées par un forgeron, en argent ?yan kunnè ?azùrh^waa , en or ?yan kunnè ziinaariyaa , en aluminium ?yan kunnè sànhoolamaa .

Dès la naissance, (à huit jours elles le portent déjà) les petites filles mettent un collier duwàaSuu dans un but purement esthétique. Quand elles seront grandes elles pourront le donner à leur fiancé pour lui prouver leur amour.

Il arrive que les femmes âgées portent aussi des colliers. Ces colliers qui traditionnellement étaient sans doute constitués de cauries ou plus anciennement de perles de terre cuite (tels que les portent encore les femmes peul) sont maintenant faits de boules de matière plastique colorées : ce que l'on a coutume d'appeler "verrote-rie".

Il existe également des bracelets dont le nom général est munduwaa . Les modèles les plus répandus sont le bracelet formé d'un fil plastique en serpentín et le bracelet en argent que l'on peut faire faire par le forgeron en lui apportant des pièces de monnaie, munduwaa azùrh^waa , il existe aussi un bracelet fait de petites perles appelé dingida* rarement rencontré à Dogonduchi.

Les bagues appelées zoobèe jouent également un grand rôle dans la parure féminine et dans la vie des jeunes filles. Il arrive qu'un garçon donne une bague à une jeune fille en gage d'amour et dans ce cas la bague pourra porter soit les initiales du garçon, soit celles de la fille. Les femmes âgées portent également des bagues.

La femme mawri porte quelques autres ornements : quelquefois des pièces de monnaie perçées d'un trou qui peuvent être tressées dans les cheveux lorsque la coiffure est faite et que l'on n'enlève qu'au moment où l'on change de coiffure ; ou bien des pièces de monnaie sur le front (1, 2 ou 3) ou sur les tempes, cet ornement est appelé ?idòn mootàa , yeux de camion (c'est-à-dire phares).

Les femmes de Dogonduchi ne portent pas de bracelet dans la partie haute du bras (entre le coude et l'épaule), de même qu'elles ne portent rien aux chevilles (1).

(1) Dans l'Ader, les bracelets de coude à l'exception des bracelets d'amulettes sont une marque de virilité (information Nicole Echard).

2.4. LES ETAPES PHYSIOLOGIQUES DE LA VIE FEMININE.

2.4.1. La puberté et les règles.

Il semble que l'apparition des premières règles représente un certain choc pour les jeunes filles que leur mère ont rarement averties. Les écolières se découragent alors et ne veulent plus continuer à faire leurs études. Elles pensent qu'elles sont maintenant des femmes et les parents les poussent à quitter l'école, désireux de les voir gagner l'argent de leur mariage, s'acheter des tissus ou des objets et en informer tout le monde afin de trouver le meilleur mari (ou du moins le plus riche). Signalons qu'en effet le mariage n'entraîne pas seulement le paiement d'une dot par le fiancé, mais qu'en réalité il s'agit d'une série d'échanges dans laquelle la famille de la fiancée est mise autant sinon plus à contribution que la famille du fiancé.

Il n'est pas exagéré de dire qu'actuellement les filles interrompent leurs études à l'apparition des premières règles et non pas au certificat d'études ceci est un réel problème pour les institutrices qui n'arrivent pas à convaincre les jeunes filles de continuer l'école d'autant plus que les parents eux-mêmes paraissent lutter en sens inverse afin de marier leurs filles le plus tôt possible. Cette pression s'appuie notamment sur le développement de l'Islam et sur la mauvaise réputation dont on accable les jeunes filles qui travaillent à Niamey.

La menstruation ne paraît pas frappée d'interdits particuliers chez les Mawri de Dogonduchi mais il semble qu'une certaine "honte" y soit attachée. Le mari n'est pas censé s'apercevoir de l'état de sa femme, cependant ils n'ont pas de rapports sexuels pendant 3 ou 4 jours (1) : si le problème se pose, elles disent alors au mari qu'elles ont leurs règles. Pendant les jours de la menstruation, les femmes mènent la même vie et travaillent comme à l'ordinaire.

Les femmes n'ont généralement pas grand chose à dire sur les règles sans doute parce qu'elles en ont fort peu étant fréquemment enceintes ou en période d'allaitement ; elles préfèrent parler de l'accouchement.

2.4.2. La grossesse et l'accouchement

Parmi les informations recueillies sur la grossesse et l'accouchement, il faut distinguer ce qui est le plus traditionnel de ce qui

(1) Un garçon est réputé vraiment homosexuel lorsque non seulement il a un comportement féminin mais lorsqu'il reste à causer et à dormir avec des camarades filles "même quand elles ont leurs règles". (Ader, Information Nicole Echard).

a été introduit plus récemment, notamment à la suite de l'établissement à Dogonduchi d'un dispensaire et d'un médecin.

Les femmes s'aperçoivent qu'elles sont enceintes lorsqu'elles n'ont pas de règles pendant 2 mois, sont fatiguées et ne dorment plus. Elles savent alors qu'au dixième mois, l'enfant sera là. Jusqu'à ce que cela se voit, elles ne disent rien, tiennent l'événement secret et n'en parlent même pas à leur mari.

Les femmes sont souvent malades au début de leur grossesse. Elles boivent alors seulement la boule ou *hura* car le "cous-cous" est trop lourd. De même la viande de chameau est interdite aux femmes enceintes : si elles en mangent, elles porteront l'enfant 12 mois au lieu de 10.

Le premier accouchement a généralement lieu chez la mère de la femme où celle-ci s'est rendue pour passer les dernières semaines qui précèdent l'accouchement. Au moment de l'accouchement et outre la mère de la femme, quelques vieilles femmes sont dans la maison mais aucun homme.

Traditionnellement, la femme accouche seule, à genoux sur le sol sans natte (1). Une fois l'enfant sorti, une vieille femme, la matrone, *ungoozoma* vient et coupe le cordon ombilical avec une petite tige de secco. La matrone fait un trou dans le sol de la maison sous le lit pour enterrer le placenta. On lave le bébé avec du savon noir et on le met sur une natte. La mère se lave avec de l'eau chaude, puis, pendant un mois pour le premier enfant et éventuellement plus longtemps pour les suivants, elle pratique le *suoraci** ou *ruwan suoraci**. Cette coutume consiste à mettre dans unealebasse appelée *K^waryaa wanka* une plante sauvage *kalgo* (2) avec de l'eau bouillante. Au moment de l'accouchement, la matrone va chercher dans les champs la plante pour l'apporter à la mère. Deux fois par jour, la mère s'assied sur un petit tabouret et met laalebasse entre ses jambes. Elle se couvre entièrement d'un pagne, y compris la tête, et reste ainsi au-dessus des vapeurs de laalebasse pendant environ un quart d'heure. Cette pratique est destinée à lui faire retrouver ses forces après l'accouchement.

Après le *suoraci**, la femme se lave tout le corps avec de l'eau très chaude, jamais avec de l'eau froide.

(1) La matrone, vieille femme jouant le rôle de sage-femme aide la parturiente en lui caressant les épaules, le dos et les reins avec ses mains trempées dans une décoction végétale tandis que toutes les assistantes l'aident de gentilles paroles telles que "Tu es la plus belle", "sois courageuse" etc... L'enfant doit tomber sur la terre (Ader, Information Nicole Echard).

(2) "*Baukinia reticulata*" dont l'écorce peut être utilisée pour faire de la corde, les racines pour rougir les lèvres des femmes. Auparavant, substitut pour la kola qui était plus chère. Les feuilles étaient utilisées pour envelopper les aliments.

Après l'accouchement, la femme ne boit pas de "boule" mais de la bouillie appelée *lâalâmee*. Cette bouillie est préparée à partir du *gùmbaa* (mélange de farine de mil et d'eau). On fait cuire dans une marmite de l'eau avec beaucoup de feuilles pour la rendre sucrée. Quand l'eau bout, on met dans laalebasse où est le *gùmbaa* l'eau sucrée et le piment, et cela devient *lâalâmee*.

Pendant 40 jours ou quelquefois seulement un mois, la femme prendra *lâalâmee* au lieu de la "boule". Des femmes viendront préparer *lâalâmee* pour elle et les autres femmes de la famille feront la "boule" pour les autres membres de la famille, car les accouchées ne font pas la cuisine.

Pour le repas du soir, les nouvelles accouchées prennent tout de même le couscous et même, dit-on certaines accouchées refusent *lâalâmee* et prennent tout de même le *huraa*. On considère que les femmes doivent manger beaucoup pour ne pas perdre de sang. Si l'on mange assez, on peut ne perdre du sang que pendant une semaine, mais sinon cela peut durer un mois. Il est même recommandé de boire la nuit lorsqu'on urine. Pendant trois ans après l'accouchement les femmes déclarent n'avoir ni retour de couches ni nouvelle grossesse, ce qu'elles attribuent à l'intervention de Dieu. Elles ont cependant des relations sexuelles avec leur mari; il est probable que l'allaitement est à l'origine du fait qu'elles n'ont pas de nouvelle grossesse.

*suoraci** *lâalâmee* et les autres croyances relatives à l'alimentation de la nouvelle accouchée sont fidèlement observées à Dogondouchi : seul le mode d'accouchement lui-même a changé.

Nous avons également recueilli un récit d'accouchement dans un plus petit village : Birni'n Lokoyo, dont nous ne tirerons aucune généralisation, mais que nous citerons in extenso :

"La femme était seule pour accoucher. Elle a coupé le cordon elle-même avec la tige en secco. Elle a accouché accroupie dans un coin de la maison. Après avoir coupé le cordon, elle a lavé le bébé, posé un pagne par terre et le bébé dessus. Elle a ensuite fait un trou dans la case et y a enterré le cordon avec le placenta. Elle n'a pas attaché le cordon mais s'est contentée de le couper. Ensuite elle s'est lavée et a fait le *suoraci** qu'elle a continué pendant 40 jours. Le père n'était pas là ; quand il est revenu, on a fait une fête avec un mouton. Pendant les 7 jours qui ont suivi la naissance, la mère est restée dans sa case sans travailler". (Birni'n Lokoyo, 26 Octobre 1962).

Ce récit pourrait correspondre à l'accouchement traditionnel si l'on y ajoute la présence de la matrone qui apporte la plante nécessaire au *suoraci** et qui assiste un tant soit peu la mère au moment même de l'accouchement.

Actuellement, lorsque les femmes de Dogonduchi commencent à avoir des contractions, elles savent qu'il faut se rendre au dispensaire, accompagnées d'une vieille femme de la famille, tante ou grand'mère, qui par la suite leur préparera le suoraci* quand ce ne sont pas les matrones attachées au dispensaire qui le font. Arrivées au dispensaires, elles sont prises en charge par les sage-femmes qui les examinent et leur accouchement se déroule exactement selon le modèle européen, le médecin intervenant à la fin si cela est nécessaire, faisant une éventuelle césarienne. Au dispensaire, où elles restent généralement 5 jours, les femmes font le suoraci*, préparé soit par la vieille femme qui les a accompagnées, soit par les matrones attachées au dispensaire pour être en quelque sorte gardiennes de la tradition. Ces matrones sont les sage-femmes des accouchements traditionnels. Généralement âgées, elles sont rémunérées par le dispensaire pour chaque accouchement et reçoivent en plus des cadeaux de la part des accouchées ou de leur famille.

Au dispensaire, les femmes sont installées sur des lits en fer de modèle européen, le bébé est enveloppé dans des pagnes et quand il sortira on lui mettra souvent un petit bonnet tricoté, bleu pâle ou rose, qui pourra aussi bien avoir été tricoté par les bons soins d'une oeuvre charitable européenne que par une femme africaine conquise par le tricot.

Les femmes sont de plus en plus convaincues à Dogonduchi qu'il est bon d'accoucher au dispensaire, même lorsqu'elles n'y restent pas longtemps ; il arrive en effet qu'à peine l'accouchement terminé elles s'enfuient chez elles. Cependant il arrive fréquemment qu'après avoir refusé de venir accoucher au dispensaire, une femme en difficulté envoie chercher le médecin ; celui-ci essaie d'inciter les femmes à venir au dispensaire plutôt que de l'envoyer chercher au dernier moment et parfois trop tard. En effet, de nombreux accidents surviennent lorsque l'on fait appel au médecin trop tard, d'autant que le budget limité du médecin de cercle ne lui permet pas toujours de circuler en brousse autant qu'il serait souhaitable : il lui faut trop souvent faire appel aux bonnes volontés d'autres services administratifs afin de trouver un véhicule disponible lui permettant de faire face aux cas les plus urgents. Les femmes viennent donc de plus en plus au dispensaire et ceci transforme une de leurs habitudes essentielles : elles n'accouchent plus en position accroupie, mais en position couchée.

Entre l'accouchement le plus traditionnel tel que celui de la femme de Birni'nLokoyo et l'accouchement européenisé pratiqué au dispensaire, il y a place pour toutes sortes d'intermédiaires : il arrive ainsi que, venue au dispensaire, une femme refuse d'accoucher autrement qu'accroupie.

Par ailleurs, pendant la première année de l'enfant, les femmes sont invitées à venir présenter leur bébé à une consultation périodique pour nourrissons. Elles s'en acquittent très volontiers.

Les pratiques d'accouchement comprennent également les premiers soins aux bébés. L'enfant est lavé avec de l'eau chaude et on lui met du k^wallii aux yeux et aux sourcils, pour éviter les petites plaies. On ne ferme pas le nombril. On ne l'attache pas : on se contente de couper le cordon. Au bout de 3 ou 4 jours, le nombril est fermé. A son premier enfant, la femme a du lait le 3^e jour. Pour les enfants suivants la montée de lait succède immédiatement à la naissance. Le premier jour le bébé ne boit que de l'eau et le deuxième jour il sera nourri par une autre femme de la famille. Ensuite sa mère l'allaitera et lui donnera à boire aussi souvent qu'il pleurera. Il peut ainsi arriver que l'enfant boive toutes les heures, nuit et jour. Ses linges sont changés à chaque fois qu'ils sont sales, environ trois fois par jour. Vers 10 mois, il marche et s'acquitte alors seul de ses besoins. Dès le premier jour il couche sur la même natte que sa mère (ce qui permet de le nourrir très facilement), puis à partir de l'âge d'un an, il couche avec les autres enfants.

L'enfant peut être allaité plus ou moins longtemps, jusqu'à 6 mois au moins et jusqu'à deux ans au plus. Les femmes qui n'ont pas de lait, nourrissent leur bébé au lait de vache ou de chèvre, qu'elles lui présentent dans une petitealebasse ou (à Dogonduchi) dans un biberon. Dans ce type d'alimentation on ne nourrit pas le bébé plus de 10 fois par 24 heures.

Les bébés parlent vers 10 mois. Leurs premiers mots sont uwaa maman, bàbaa papa.

2.4.3. La naissance et le baptême

Après l'accouchement, la naissance donne lieu à quelques festivités. Les femmes viennent rendre visite à la jeune accouchée avec des parfums, du savon, de l'argent et des vêtements pour le bébé, qui s'ajoutent à ceux que la mère avait elle-même préparés auparavant pour lui : petites chemises ou culottes faites dans les mêmes tissus que les pagnes. Les femmes qui viennent visiter la jeune accouchée cherchent des ressemblances familiales sur le visage du nouveau né. La femme âgée de la famille qui a accompagné la mère à son accouchement, va chez le père le prévenir de la naissance. A cette occasion, elle reçoit quelque argent en cadeau. Le père va alors chez le marabout (ceci bien sûr dans le cas d'une famille musulmane) pour lui demander quel nom il devra donner à son enfant, puis il va voir la mère et lui communique le nom que celle-ci (dans le cas d'un accouchement au dispensaire) communique aux infirmières afin que la naissance soit légalement enregistrée. Ce processus est un exemple des contrastes entre structures traditionnelles et structures nouvelles : intervention du marabout pour le choix du nom et d'autre part communication du nom aux infirmières pour satisfaire aux nécessités de l'Etat Civil.

Pendant les 4 ou 5 jours que la mère passe au dispensaire, le père va la voir plusieurs fois. Ensuite la mère va avec son bébé chez sa propre mère. Après 7 jours a lieu le baptême. Le père achète un ou deux moutons et de la kola (1). La famille va d'abord chez le marabout qui, devant tous, annonce le nom de l'enfant, puis on se réunit chez la mère de la jeune accouchée pour manger avec les invités. Les griots n'assistent pas au repas. Au cours de cette fête, les femmes dansent sur une musique de tambour et la fête dure jusqu'à la nuit.

Entre la visite du père au marabout et la fête, a lieu la coupe de cheveux. Le coiffeur vient chez la mère de l'accouchée où celle-ci se trouve avec son enfant, et rase complètement la tête du bébé. A la deuxième coupe, on laissera une petite touffe de cheveux devant : ceci pour un petit garçon. Pour une petite fille, le coiffeur laisse à chaque coupe quelques petites mèches de plus jusqu'au moment (vers 4 ans généralement) où l'on peut faire une vraie coiffure.

La jeune femme reste 40 jours chez sa propre mère avec son enfant : ceci correspond à la période pendant laquelle elle fait le suoraci*. A l'issue de cette période, elle tresse ses cheveux et repart chez son mari où elle reprend une vie normale, vaquant à ses activités journalières, son nourrisson attaché dans le dos.

(1) Au sujet du nom, il faut rappeler que traditionnellement une certaine "honte" s'attache au nom. Ainsi pour les quatre premiers enfants, leur nom devra être tenu caché. Si la mère appelle ses enfants et prononce leur nom, on se moque d'elle car elle prouvera qu'elle aime trop ses enfants. On peut commencer à dire le nom à partir du cinquième enfant. De même que traditionnellement aussi, on ne joue pas avec ses quatre premiers enfants. Maintenant, les femmes déclarent imiter les européennes et jouer même avec leur premier enfant. Notons également que des noms précis sont traditionnellement donnés aux jumeaux qui sont considérés comme un présage de richesse et de bonheur dans la famille :

Des jumeaux garçons sont appelés	Seini et Usseini
Des jumeaux garçon et fille	Gabai et Assana
Des jumeaux filles	Gala et Ussei
Des jumeaux garçon et fille	Assan et Assana
Enfant venant après des jumeaux	Gado
2 ^e paire de jumeaux après Gado :	
garçons	Shina et Gabai
filles	Assana et Toe

2.5. LES SOINS ET L'EDUCATION DES ENFANTS

2.5.1. Education et instruction

L'éducation n'est pas un moment à part dans la vie de l'enfant, mais se fait de façon non concertée, par une intégration et une participation presque immédiate à la vie de la société. On remarque que les enfants pleurent peu et très vite vivent parmi les adultes, rendant de multiples services pour lesquels on leur donne de temps à autre une pièce de monnaie : ils portent des cadeaux, la nourriture, transmettent des messages etc...

A 10 mois donc, l'enfant quitte le pagne de sa mère et peut satisfaire la plupart de ses besoins seul. Il trotte autour de sa mère qui le nourrit peut-être encore, mais commence aussi à lui donner du *huraa* et d'autres aliments pour adultes. La mère le transporte encore souvent sur son dos, à moins qu'elle ne le confie à une fillette de la famille assez forte pour le porter, c'est-à-dire âgée de 7 à 8 ans.

L'enfance (surtout pour les filles, souvent mariées à 10-12 ans) est relativement courte. A Dogonduchi, comme dans les principaux villages, elle se passe surtout à l'école, du moins pour ceux qui y ont été acceptés et s'y sont maintenus. En effet, tous les enfants tentent leur chance à l'école, mais à l'issue de chaque année et plus particulièrement de la première, les moins bons éléments sont renvoyés : il y aura ainsi deux types d'enfants, les écoliers et les non-écoliers, qui par la suite deviendront les adultes lettrés et non-lettrés. La séparation s'effectue donc dès leur plus jeune âge. Les enfants cependant continuent à jouer tous ensemble, par classe d'âge semble-t-il. Les enfants qui ne sont pas écoliers aident leur père aux champs (s'il s'agit de garçons) ou leur mère à la maison en prenant soin des bébés (s'il s'agit de filles) et rendent aussi ces multiples petits services pour lesquels ils reçoivent de temps à autre quelques sous.

Etant très autonomes et jouissant d'une grande liberté, les enfants sont généralement assez "sages", mais dans le cas d'une rébellion on les bat un peu avec la main sur le dos ou le derrière. On bat aussi bien les filles que les garçons.

Jusqu'à l'adolescence, il ne semble pas que l'éducation des enfants soit un problème dans la société mawri où les enfants grandissent dans l'imitation de leurs aînés.

2.5.2. La circoncision (1)

Traditionnellement, les petits garçons étaient circoncis vers 6 ans. Généralement tous les petits garçons de la même classe d'âge, 4, 5 et 6 ans, sont réunis à la maison du grand-père d'un des enfants où le coiffeur vient pour les circoncire. Le coiffeur met sur la plaie un médicament fait d'herbes afin d'obtenir une cicatrisation plus rapide. Les petits garçons restent à la maison pendant une semaine environ. La grand-mère apporte une poule chaque jour et les tantes apportent également de la nourriture. Les petits garçons mangent une nourriture spéciale sans os et ne sortent pas de la maison. Après 7 jours, on emmène tous les petits garçons hors du village et sur une fourmilière on les lave à l'eau froide.

Actuellement, sous l'influence de la religion musulmane, les garçons sont de plus en plus souvent circoncis à la naissance par le marabout. Mes observations personnelles m'ont cependant montré que nombreux sont encore les garçons non circoncis avant 6 ans, bien que tous le soient après 6 ans.

Aussi loin que j'ai pu pousser mes investigations, il ne semble pas que l'on pratique l'excision des filles chez les Mawri de Dogonduchi.

2.5.3. Jeux

A partir de 6-7 ans, les fillettes sont capables d'aider leur mère à filer le coton, piler le mil et le piment, chercher le bois. Autrefois, elles n'allaient pas chercher l'eau car elles n'étaient pas assez fortes pour puiser au fonds du puits. Maintenant à Dogonduchi elles vont à la fontaine avec un petit seau. Quand elles jouent, les petites filles imitent beaucoup leur mère : elles font semblant de faire la cuisine avec de petites Calebasses, pilent dans le mortier de leur mère en apportant chacune une poignée de mil, puis elles font du 'couscous', mais il n'est pas bon, dit-on. Autrefois elles avaient des poupées en maïs qu'elles portaient dans le dos, maintenant elles jouent avec des poupées européennes. Puis, vers 7-8 ans, elles remplacent les poupées par leur petit frère ou leur petite soeur qu'elles portent également dans le dos. Dìyam mazàra est le nom de la poupée en maïs. Elles font aussi différents jeux avec une balle en chiffon : 1. à la balle au mur, 2. à turkèe : la règle consiste à former deux équipes et si on touche avec la balle quelqu'un de l'autre équipe, on doit le porter sur son dos. Les enfants jouent aussi à cache-cache : Bòoyayyeenìyaa*

(1) Nous ne développerons pas ici l'étude de la circoncision ni des différentes institutions socio-religieuses qui devront être présentées dans l'étude de M.H. Piault (cf. Note (I), p. 5).

Il est difficile de distinguer les jeux traditionnels de ceux qui ont été appris à l'école ou même inspirés par l'école.

Les petits garçons fabriquent des camions mootàk karaa et toutes sortes d'autres jouets, certains à roues et que l'on pousse, faits en tige de mil.

Les enfants jouent aussi beaucoup avec les animaux : les criquets notamment et toutes sortes d'insectes. Ils mangent d'ailleurs les criquets grillés avec délices.

Ainsi leur enfance se passe en petits travaux, petits services rendus et jeux. Généralement, il y a des bandes d'enfants séparés par sexe : bien que cela puisse arriver, on ne rencontre que rarement des bandes mixtes.

2.5.4. Rapports garçons-filles : guhì

Après les récoltes, et pendant toute la saison sèche, des fêtes sont organisées où participent essentiellement les jeunes gens et les jeunes filles. Celles-ci, sous la direction du Dambo (cf. 3.5.) participent aux danses de leur propre village ou bien se rendent ensemble dans d'autres villages. Ces Danses donnent lieu à de véritables compétitions intervillageoises de même qu'elles permettent une certaine forme d'initiation sexuelle où s'engagent entre les jeunes gens des relations pré-maritales : cette pratique porte le nom de guhì .

Lorsque une fille plaft à un garçon, celui-ci lui propose le guhì , ce qui signifie que la fille passera la nuit avec lui dans la petite case sur pilotis, le RUUDÙU où habite le garçon (1). La fille n'est pas supposée avoir des relations sexuelles complètes avec le garçon : elle doit vraiment coucher "derrière le garçon". Les garçons doivent payer entre 50 et 200 francs au Dambo qui en donne une partie à la jeune fille et à ses parents. L'âge des filles pratiquant le guhì varie entre 10 et 13 ans environ. Il peut arriver qu'un garçon choisisse plusieurs fois la même fille pour le guhì , mais ce comportement n'est en aucun cas obligatoire.

Selon les informations recueillies, il semble que le guhì sous sa forme actuelle soit un signe des temps, une preuve de plus que "les bonnes moeurs se perdent", si l'on en croit les vieilles femmes. Autrefois, disent-elles, le guhì signifiait seulement la demande en mariage par le jeune homme aux parents de la jeune fille et seules les filles de Talàkà (2) étaient forcées par les gens plus puissants de faire le guhì.

(1) Traditionnellement, les jeunes gens construisent ensemble ces RUUDÙU qui ne sont pas tous situés au même endroit dans le village, mais en dehors des concessions familiales. Cependant il arrive de plus en plus que le jeune homme construise son RUUDÙU à l'intérieur de la concession de son père.

(2) Talaka : personnes considérées comme ayant un statut social inférieur, pauvres.

Actuellement, de nombreuses jeunes filles refusent de fournir la moindre information concernant le *guhî*, affirmant n'avoir jamais eu l'autorisation d'y aller et pendant les premières conversations refusant même de savoir ce dont il s'agit. Cependant, il ne s'agit pas là d'une réticence due à l'existence d'un éventuel secret du *guhî*, mais bien plutôt à une certaine pudeur née de l'influence des nouvelles normes islamiques ou occidentales. L'attitude même des parents à cet égard est assez ambiguë, partagés qu'ils sont entre la tradition et la crainte que l'affaiblissement des moeurs n'entraîne un changement dans la nature du *guhî*. Il n'est en effet pas facile de savoir dans quelle mesure le *guhî* actuel ne comporte pas l'accomplissement de relations sexuelles achevées.

Cette évolution du *guhî* influe à son tour sur les mariages (cf. III. 1) qui paraissent se faire de plus en plus jeunes pour éviter que les jeunes filles ne soient déflorées au cours du *guhî* et surtout qu'elles ne soient atteintes de maladies vénériennes, les rendant définitivement inaptes au mariage.

2.6. L'ARGENT : GESTION ET COMMERCE

La femme dispose d'une part de son argent personnel et d'autre part de celui que lui donne son mari.

Les principales sources de revenu de la femme sont la vente de mets cuisinés sur la place du marché, le pois de terre (qu'elle fait généralement vendre par des fillettes, car les femmes de Dogondouchi ne vendent pas au marché, à l'exception des femmes âgées), et le coton filé. Cet argent appartient à la femme. En principe, le mari subvient aux besoins en nourriture et en vêtements de son épouse et des enfants. La femme utilise son argent pour acheter des chèvres ou des vaches qui seront sa propriété et qu'elle emmène paître avec celles de son mari. Avec son argent, elle achète également le lallée et le k^waïlii nécessaires à son maquillage ainsi que des bijoux et des colifichets pour ses filles et elle-même.

Un relevé sans aucune signification portant sur 25 femmes a montré que ces femmes dépensent entre 50 et 200 francs par jour pour la nourriture de leur famille et qu'elles gagnent entre 80 et 200 francs par jour (exceptionnellement 400 francs), en vendant du couscous et de la boule. Le couscous leur rapporte de 50 à 125 francs par jour, le huraa de 30 à 85 francs par jour. Ces plats sont préparés par les femmes mais souvent vendus par les fillettes.

On trouvera ci-dessous les tableaux montrant par jour les dépenses des 25 femmes interrogées, puis leurs gains totaux par la vente de plats cuisinés, ventilés ensuite entre le "couscous" et la "boule".

<u>Dépenses</u>	<u>Nombre de femmes</u>
Somme en francs CFA	
50	2
75	5
100	4
125	7
150	5
200	2
	<hr/>
	25

<u>Gains</u>	<u>Nombre de femmes</u>
Somme en francs CFA	
80	1
85	1
110	1
120	1
125	3
130	3
135	2
140	2
145	2
150	1
165	1
170	1
175	4
210	1
400	1

25

<u>Gains par la vente du "couscous"</u>	<u>Nombre de femmes</u>
Somme en francs CFA	
50	3
60	1
70	2
75	10
90	1
95	1
100	6
125	1

25

<u>Gains par la vente de la "boule</u>	<u>Nombre de femmes</u>
Somme en francs CFA	
30	1
35	1
50	5
55	2
60	3
65	2
70	2
75	8
85	1
	<hr/>
	25

De plus, les femmes ont une organisation collective d'épargne appelée *ʔàdàašii*, tontine en français.

Dix femmes se groupent dans un même quartier, dans une même famille ou dans une même concession et chaque mois la totalité des cotisations (50, 100, 200 ou 500 francs par personne) est remise à l'une d'entre elles qui achète alors quelque chose d'important : une chèvre, une vache, un pagne, etc... Un pagne coûte entre 500 et 750 francs, une chèvre entre 250 et 500 francs : chacune à leur tour, les femmes pourront ainsi faire un gros achat. Il semble que ces groupes aient fixé leur nombre à 10 femmes.

Bien que les femmes ne disposent que rarement de très grosses sommes d'argent, on peut voir que grâce à leur commerce et au système de *ʔàdàašii* elles parviennent tout de même à avoir une petite autonomie économique.

TROISIEME PARTIE

ASPECTS DE LA VIE SOCIALE

3.1. LE MARIAGE

Le mariage est de très loin l'événement le plus important de la vie pour une femme ou une jeune fille mawri. Vers 8-9 ans les fillettes en parlent déjà, sachant que vers 10-12 ans elle peuvent être appelées à se marier. En effet l'âge moyen du mariage se situe entre 11 et 14 ans en pays mawri. Certains disent que sous l'influence de la religion musulmane l'âge du mariage s'est abaissé pour les jeunes filles et d'autres disent que le *guhî* et la plus grande liberté dont jouissent les écolières poussent les parents à les marier le plus tôt possible, afin d'éviter qu'elles ne "trafnent trop". Il arrive cependant que certaines jeunes filles ne se marient qu'à 15 ou 16 ans, mais au-delà, il semble que dans un village comme Dogonduchi la seule possibilité qui leur reste soit de se "prostituer" (1) à plus ou moins longue échéance ou d'être épousées comme troisième ou quatrième épouse. Il est certain que le système polygamique laisse extrêmement peu de femmes célibataires sans qu'elles aient au moins été mariées une fois.

Il est difficile de savoir ce que les jeunes filles pensent au fond d'elles-mêmes du mariage : l'attendent-elles avec joie, s'y soumettent-elles sans enthousiasme? Les distinctions sont difficiles à établir tant l'institution du mariage apparaît comme une donnée naturelle aussi peu contestable que la pluie, la naissance ou la faim, et non comme une réponse particulière consciemment apportée par la société au problème de sa propre maintenance.

On peut parler du mariage des autres, mais non du sien propre, et de toutes façons, quand les filles parlent du mariage, ce sont les conditions matérielles qui sont le plus souvent évoquées : le nombre, la nature, et le prix des cadeaux reçus par la mariée, le lieu où elle habitera etc.. mais il est difficile de savoir quels sont les sentiments réels de la jeune fille qui, il ne faut pas l'oublier, n'est qu'une enfant de 11 ans, à peine pubère.

Il est donc presque impossible de voir ce mariage autrement que comme le placement d'une jeune fille auprès d'un mari capable de fournir la meilleure dot et susceptible de resserrer ou d'élargir le réseau complexe des alliances.

(1) Nous reviendrons plus loin sur le statut de femme libre qu'il ne faut pas assimiler abusivement à la prostitution de type occidental.

Cependant, l'évolution veut que le principe du mariage change un peu : les jeunes filles instruites ne se marient pas avant 16 ou 17 ans et avec des jeunes gens âgés de 20 à 30 ans ; des ménages monogamiques tentent de se constituer timidement, mais ces cas sont trop isolés pour que l'on puisse parler de véritable changement dans les normes du mariage . Ce que l'on peut constater, c'est pour certaines jeunes filles capables d'exercer un métier : institutrice, infirmière ou secrétaire, une relative possibilité d'option entre un mariage précoce et la continuation de leurs études ou de leur métier. Mais cette option est encore très faible, tant la pression familiale et sociale est forte.

Nous avons assisté à un mariage à Birni'n Lokoyo où la mariée était âgée de 11 ans et probablement non formée ; dans ce cas là, le plus souvent le mariage est blanc jusqu'à la puberté de la jeune fille. Il arrive d'ailleurs qu'après avoir "attaché" officielement le mariage, l'époux laisse sa jeune épouse chez ses parents jusqu'au moment où il la jugera apte à remplir vraiment ses devoirs. La jeune épousée, dans ce cas là, continue à mener la même vie que les filles de son âge, dansant et participant aux fêtes, tandis que ses parents, responsables vis-à-vis du mari, veillent un peu à sa conduite.

Malgré ces précautions et les interdictions des lois, Dogonduchi se souvient encore de l'accouchement d'une fille qui n'avait pas 12 ans et qui d'ailleurs y laissa sa vie.

En dépit de ces particularités, le mariage mawri est une fête et autour de la mariée règne bien entendu cette atmosphère de rires étouffés, de sous entendus et de secrets murmurés à l'oreille, qui est le propre de tout mariage.

3.1.1. Cérémonie

Les récits des femmes concernant le mariage font une grande place à la liberté de choix qui serait laissée aux jeunes gens et en particulier à la jeune fille. Ainsi Sarauniya Mata, Chef des femmes, déclare qu'on demande d'abord à la jeune fille si elle est d'accord, puis le jeune homme fait sa demande au père ou à la mère, sans oublier d'aller voir la fille. Autrefois, le garçon demandait la main de la jeune fille à la mère qui elle-même demandait à sa fille si elle aimait le garçon : si la jeune fille l'aimait, elle lui donnait alors un collier ou une chafne pour le lui prouver. Cette coutume du collier demeure et c'est peut-être là que se situe le libre choix pour une jeune fille : c'est en donnant son collier (souvent celui qu'elle porte depuis son enfance, cf. 2.3.3.) qu'elle peut exprimer ses sentiments. Maintenant ce don du collier, tout en persistant dans le cadre du mariage, dégénère un peu et il n'est pas rare qu'un guh̄i soit pour une fille l'occasion de donner son collier à un garçon. Après l'accord établi entre les deux jeunes gens par la remise du collier, le garçon effectue un



Photo 18 : Aminata Idi , jeune fille Mawri , 13 ans , écolière .
Coiffure Wasu ka ige (qui signifie vite mariée en
zerma) .

certain nombre de cadeaux : dans certains cas un collier à la fille, autrefois de l'argent, un chameau et un boeuf.

Enfin le garçon procure la dot *sàdaakì* (1). Puis arrive le jour où l'on va vraiment "attacher" le mariage en présence du marabout auquel le fiancé doit offrir de la kola. En plus de la dot, la somme nécessaire à la fête du mariage est à la charge du fiancé. L'argent et la kola seront partagés entre tous les invités parents et amis.]

Après que l'on sait "attaché" le mariage, la fiancée revêtue d'un grand boubou blanc, les pieds et les mains rougis au lallèe se rend chez son futur mari, accompagnée de ses tantes paternelle et maternelle. Pendant trois jours, la jeune fille travaille dans la maison de sa belle-mère. Chaque matin les applications de lallèe sont recommencées, puis elle pile, elle file afin de montrer ses aptitudes à être bonne ménagère : le résultat de ses travaux est montré à tous. La nuit elle couche seule et son mari vient lui rendre visite, mais tous deux n'auront de relations sexuelles que la quatrième nuit. Jusque là, les tantes paternelle et maternelle de la jeune fille seront restées en permanence avec elle. A l'issue de la quatrième nuit, au cours de laquelle se consomme le mariage, la jeune épousée retourne chez ses parents pour une semaine environ. Ce retour, marqué par une fête à laquelle participent les griots, peut s'effectuer en grande pompe : ainsi la jeune fille de Birni'n Lokoyo au mariage de laquelle nous avons assisté, était originaire de Dogonduchi et le quatrième jour nous avons pu voir un long cortège de cavaliers conduisant la jeune mariée voilée et assise sur un chameau, accompagnée de la jeune fille qui lui sert de suivante *baìwa? ?amaryaa* et ne la quitte pas pendant la durée des noces, regagner la maison de ses parents à Dogonduchi.

La semaine passée, la jeune mariée, après avoir tressé ses cheveux, retourne définitivement chez son mari. La date de son retour chez le mari est décidée par ses parents qui la conduisent eux-mêmes, en compagnie d'une jeune camarade, de deux soeurs du marié. Si la distance entre le village du mari et celui de la femme est trop grande pour effectuer l'aller et retour en un jour, les parents de la mariée pourront passer la nuit dans le village du mari et seront alors reçus par les parents de celui-ci, dans une case légèrement séparée de la concession principale.

La mariée est allée directement dans la case du mari. Le soir, s'ils ne restent pas pour la nuit, ou le matin avant de partir, les parents de la mariée donnent le trousseau de leur fille et les cadeaux pour le mari.

(1) On peut noter à ce propos que les échanges de cadeaux et d'argent à l'occasion d'un mariage sont tellement nombreux qu'il est difficile de savoir en fin de compte à qui le mariage a réellement coûté le plus. On a tendance à croire que le mari et sa famille payent la dot en échange de l'épouse : ceci est erroné car le mari reçoit aussi de très importants cadeaux de la part de ses beaux-parents.

Ce récit comporte tous les éléments essentiels du mariage mawri. Cependant j'ai aussi recueilli des versions de mariage qui n'étaient pas purement mawri mais qui, ayant lieu en pays mawri, avaient été influencées par ses coutumes.

C'est ainsi qu'une version beri-beri - mawri mentionne une toilette spéciale de la mariée effectuée par les deux tantes paternelle et maternelle de la jeune fille. Celles-ci apportent unealebasse emplie d'eau froide et de lallèe. Dans laalebasse on met 4 cauries et on donne 40 cauries aux tantes (ou 400 francs maintenant). Les deux tantes lavent alors la jeune fiancée avant de l'accompagner chez sa belle-mère pour y passer ses trois jours. A l'issue des trois jours, c'est chez son oncle paternel que demeurera la jeune mariée jusqu'à ce qu'elle rejoigne définitivement son mari. Son oncle fera pour elle des sacrifices et achètera de la viande que l'on fera cuire pour toutes les jeunes filles qui l'accompagnent. Le soir, elle va chez sa mère. Le lendemain, on pétrit du lallèe avec du beurre et l'on cuit ce mélange avec lequel les tantes paternelle et maternelle de la jeune mariée lui frottent le corps. Ensuite on la lave à l'eau chaude. Le lendemain soir, ses tantes l'accompagnent chez son mari où elle restera. La tante paternelle aura en guise de cadeau la natte où se sera passée la première nuit des jeunes époux et la tante maternelle, laalebasse neuve ayant servi à la toilette et des sandales achetées pour elle par le mari.

LS'il s'agit d'une fille de chef ou apparentée au chef, ses parents lui apportent un ou deux esclaves (1) et 4 ou 5 vaches : 1 femme esclave qui travaille pour la fille et 1 homme qui cultive pour son mari (2).

3.1.2. Différents types de mariage

Il existe différents types de mariage selon les relations impliquées :

armen gaataa est un mariage de défi : "Je vais me marier" dit un garçon, "moi-aussi" dit l'autre, et ainsi les deux garçons jouent à celui qui aura le premier l'argent nécessaire au mariage. armen sàaDakà est un mariage où la fille est donnée en cadeau, soit en échange de services rendus, soit parce que c'est une femme divorcée et que les parents ne peuvent plus espérer recevoir une dot importante.

armen dangànaa sàndaa, poser le bâton, signifie que l'épouse habite une maison seule où le mari vient lui rendre visite de temps en temps.

(1) Il s'agit d'une coutume révolue.

(2) Quand une fille de Chef accouche pour la première fois, son mari doit apporter à ses beaux parents un cheval ou un chameau, ou une chèvre ou une vache ou beaucoup de mil ou un esclave.

armen Kublè est un mariage selon lequel la réclusion de la femme est totale : elle pourra rendre visite à ses parents la nuit.

armen Saarè, dans ce cas la réclusion est partielle : les femmes peuvent passer un certain temps dans leur famille ou aller accoucher ailleurs que chez le mari (cf. le cas des femmes du Chef de Canton Usman Gao, Annexe I).

armen jaahìlì désigne un mariage sans aucune réclusion.

armen zumuncì s'applique à un mariage où les époux sont apparentés.

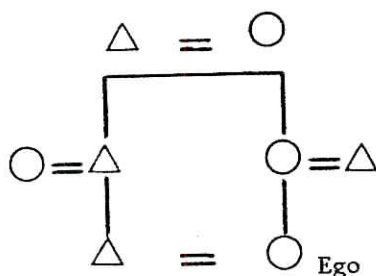
Tous ces types de mariage existent encore bien que armen dangànaa sàndaane soit plus guère pratiqué et que les mariages impliquant la réclusion des épouses aient toujours été le privilège des classes aisées.]

3.1.3. Mariages préférentiels

Nous n'avons pas l'intention d'analyser le mariage mawri dans toutes ses implications : nous nous contenterons, d'après une enquête faite exclusivement à Dogonduchi et portant sur 70 femmes, d'examiner les types d'alliances effectivement rencontrées dans le cas d'un premier mariage.

Tout d'abord on doit remarquer que sur ces 70 mariages la moitié d'entre eux n'a pas eu lieu dans le cadre de la parenté.

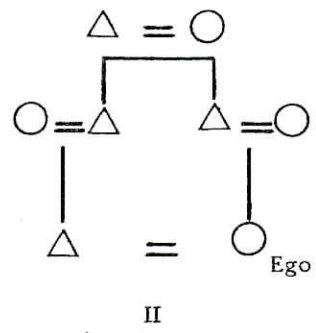
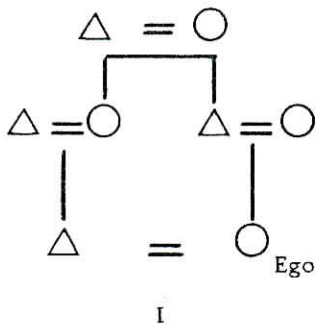
La mariage préféré est celui avec le ~~cousin-croisé~~ matri-latéral (1)



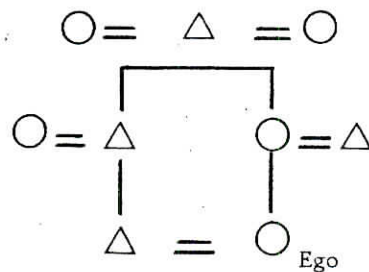
Cette alliance est en effet très favorable à la conservation des biens par la famille, puisque le système de filiation est patrilatéral et le système de résidence virilocal. Sur les 35 mariages apparentés rencontrés, la moitié environ est de ce type.

(1) Nous plaçant du point de vue de la femme, notre terminologie considère Ego comme étant l'épouse. Ainsi ce qui serait dans la littérature la cousine croisée patrilatérale devient pour nous le cousin croisé matrilatéral.

On rencontre également plusieurs mariages du type croisé patrilatéral (I) et quelques mariages du type parallèle patrilatéral (II).



Ces trois types (croisé matrilatéral, croisé patrilatéral et parallèle patrilatéral) se rencontrent aussi bien lorsqu'au niveau de la première génération d'ascendants les parents des conjoints sont seulement demi-frère ou demi-soeur, c'est-à-dire, et pour la plupart des cas, avec le même père et une mère différente.



On peut remarquer, sans cependant en tirer aucune conclusion, étant donnée la faible représentativité de notre échantillon, que nous n'avons rencontré aucun cas de mariage avec un cousin parallèle matrilatéral.

On trouve également quelques cas de mariages apparentés comportant une différence de génération entre les époux : la femme épouse son grand cousin croisé matrilatéral, ou croisé patrilatéral ou parallèle patrilatéral. Dans ce cas, nous n'avons pas non plus trouvé de cas de mariage avec le grand cousin parallèle matrilatéral.

On m'a dit également que lorsqu'il faut choisir entre un cousin matrilatéral et un cousin patrilatéral, il arrive qu'on donne la fille en mariage à un étranger pour éviter de susciter la jalousie dans la famille : ceci tendrait à confirmer qu'à Dogonduchi du moins, le mariage préférentiel est loin de correspondre à une règle absolue.

Par ailleurs, de nombreux mariages se font avec des gens originaires d'autres villages, qu'ils soient apparentés ou non, étendant à travers le pays le réseau des alliances. Parmi les mariages non :

apparentés qui représentaient la moitié de notre échantillon, on peut remarquer qu'1/5^è de ces alliances a lieu avec des groupes ethniques différents et parfois des Zerma.

Notons à cet égard que la situation à Dogonduchi tranche nettement par rapport à l'ensemble du Dallol Mawri où les mariages avec les Zerma sont pratiquement inexistantes. Cette situation est d'ailleurs bien ressentie, puisqu'au moment de l'enquête, lorsque se présentait le cas d'un mariage avec un étranger, son origine Zerma était indiquée spontanément comme pour en relever le caractère remarquable.

On peut donc noter que s'il y a certains types d'alliances plus fréquents que d'autres et un type de mariage (croisé matrilatéral) nettement préférentiel, à Dogonduchi en tous cas, l'éventail des choix possibles reste assez ouvert. Dans cette situation où la préférentialité, bien que marquée théoriquement, est non pas contredite mais estompée par l'accroissement des canaux d'échanges matrimoniaux, il paraît plus intéressant d'essayer de mettre en évidence, non plus les choix possibles, mais les refus éventuels.

En l'occurrence, l'absence, au niveau de notre échantillon bien sûr, de mariage avec le cousin parallèle matrilatéral pourrait sans doute nous conduire à formuler l'hypothèse d'un interdit dont la rigueur persisterait plus aisément que l'obligation d'un choix particulier.

3.2. LE DIVORCE

Autrefois le divorce prenait le plus souvent la forme d'une simple répudiation (renvoi) de l'épouse par son mari pour des raisons dont le mari était seul juge. Il pouvait ainsi répudier une épouse pour cause de stérilité, sans que ses propres possibilités de procréer puissent être mises en cause.

Maintenant, et plus on s'approche des villes, le divorce prend une forme réciproque. La femme peut aussi bien que l'homme, demander le divorce, bien qu'elle soit souvent obligée de s'enfuir d'abord pour forcer un peu son mari à prendre sa demande en considération. On peut dire qu'une épouse fermement décidée à divorcer y parvient même si ses motifs ne sont pas excellents. Les querelles avec les co-épouses, et notamment l'apparition d'une nouvelle épouse semblent être un des motifs principaux de divorce.

Lorsque, dans le but de divorcer, la femme regagne sa famille, ses parents tentent de la "raisonner" afin qu'elle retourne au foyer conjugal. Si leurs efforts ne suffisent pas à la convaincre, alors peuvent s'engager des pourparlers plus ou moins longs entre la famille du mari et celle de son épouse. Au cours de ces discussions seront envisagées les raisons qui ont entraîné la fuite de l'épouse, éventuellement des remontrances seront faites au mari, à la fois par sa belle-famille et par la sienne propre, s'il s'avère qu'il ait mal agi. Si les torts paraissent mal définis, si les époux, malgré les fortes pressions qui généralement s'exercent sur eux, et particulièrement sur la femme (il faudra rembourser la dot, à moins que ne soient très clairement démontrés les manquements du mari à ses devoirs), refusent la conciliation, alors l'affaire sera portée devant le tribunal de première instance que président à Dogonduchi le Kona, chef de village et le Sarki'n Arewa, chef de canton, en présence de l'adjoint du commandant de cercle (1). Là encore des essais de conciliation seront faits, puis le divorce sera prononcé, entraînant pour la femme une période de réclusion ("viduité") de trois mois, à l'issue de laquelle le divorce sera vraiment effectif, la laissant à nouveau libre.

(1) Les aspects divers du divorce et en particulier juridiques ne seront pas évoqués ici. Signalons cependant que le "tribunal" auquel nous faisons allusion, est en fait l'assemblée traditionnelle des anciens chefs du groupe qui essaye de régler l'affaire avant de lui donner la forme administrative et officielle qu'elle prend lorsqu'elle arrive en présence de l'adjoint du Commandant de Cercle. Cette dernière formalité n'a lieu que dans le cas de mariages régulièrement enregistrés à l'Etat Civil. Le cas n'étant pas général, il arrive donc que le divorce soit prononcé en dehors du cadre administratif, mais à tout le moins faut-il qu'il soit sanctionné par l'Iman de Dogonduchi ou à défaut un marabout. Ceci bien entendu dans le cadre limité de Dogonduchi où l'Islam même lorsqu'il n'a pas converti, a imposé une grande part de ses rites.

S'il y a des enfants, le mari en a la garde, en échange de quoi il donne à sa femme des animaux. Toutefois, la mère garde les bébés jusqu'à ce qu'ils soient sevrés, puis les rend au père. Il est donc clair que nous sommes là dans un système où la propriété des enfants est au père. Après le divorce, la femme ira voir de temps en temps ses enfants chez son ex-mari.

Quel sera ensuite le statut de la femme divorcée ? Il sera très rare qu'elle épouse un homme pour en être la première épouse, mais elle pourra être choisie comme 2^e ou 3^e épouse. Celui qui l'épousera devra donner une dot, mais plus faible. Par exemple, si la dot était de 5.000 francs pour son premier mariage, elle sera de 2.500 si elle est divorcée. Quel que soit son nouveau statut, on se souviendra toujours qu'elle fut divorcée. Si elle ne se remarie pas, il est probable qu'elle se prostituera. On peut dire sans exagérer que la plupart des prostituées sont des femmes divorcées.

Selon les informations recueillies auprès des femmes, il y aurait de plus en plus de divorces maintenant. Les motifs de divorce sont difficiles à dégager : il semble que les femmes cherchent plus souvent que les hommes à obtenir le divorce. Par exemple, il ne semble plus que la stérilité de la femme entraîne sa répudiation. Par contre, la femme divorce par suite des mauvais traitements exercés sur elle par son mari, par suite de profonds différends avec ses co-épouses (ou parce qu'elle refuse une situation polygamique) ou encore pour se prostituer et échapper ainsi aux durs travaux et aux contraintes de la vie familiale.

Il semble bien qu'il y ait une sorte de ligne logique allant de la polygamie avec les difficultés qu'elle entraîne, au divorce, et du divorce à la prostitution. En effet, on comprend aisément qu'une épouse qui se sépare de son mari à l'arrivée d'une nouvelle épouse ne soit pas tentée de se marier à nouveau pour être la 2^e ou 3^e épouse d'un homme qui risque même de n'être pas très riche, puisqu'il aura choisi une femme divorcée pour laquelle la dot à verser est plus faible.

3.3. POLYGAMIE ET MONOGAMIE

La division du travail entre les différentes épouses, ainsi que l'organisation du "tour de cuisine" lié au "tour de lit", semble, si l'on en croit les femmes, ne poser aucun problème. Cependant dès que l'on cherche un peu plus profondément, on s'aperçoit que la grande majorité des problèmes qui surgissent dans une famille sont provoqués par la co-existence et la co-habitation des épouses. C'est ainsi qu'à travers les biographies des femmes prostituées, on voit que l'abandon du foyer conjugal est souvent lié à l'arrivée d'une nouvelle épouse qui déplaît à la première femme, ou bien à des disputes avec ses co-épouses, à la suite desquelles la femme s'enfuit puis cherche à divorcer.

Les femmes, elles, tentent de donner une vision harmonieuse de la situation polygamique. A Dogonduchi où certains couples de fonctionnaires ont choisi la monogamie, on peut se demander dans quelle mesure le prestige qui s'y attache et certains avantages évidents, n'entraînent pas les femmes appartenant à un ménage polygame à adopter une attitude qui leur permettrait, au travers de l'image idéale qu'elles donnent de leur situation, de mieux accepter leur condition.

Il est donc difficile de connaître leur opinion sur la polygamie parce qu'elles n'ont rien connu d'autre et que d'autres facteurs, tels que la stérilité d'une première épouse ou la nécessité d'être plusieurs pour piler, masquent un peu la possibilité d'une famille monogamique. Cependant les jeunes filles qui ont reçu une instruction plus poussée et qui, par exemple, se destinent à être institutrices, refusent catégoriquement la polygamie. On peut voir se constituer maintenant des couples d'instituteurs fondés sur une base monogamique.

Certaines de ces jeunes filles, qui ont poursuivi leur instruction sont cependant, elles-aussi, souvent sollicitées d'épouser un homme occupant une fonction importante de Directeur d'école à Ministre, afin de jouer le rôle de la femme instruite qui pourra accompagner le mari dans les réunions mondaines, les voyages ou les conférences, mais qui, de retour à la maison, sera tout de même soumise à l'autorité de la première épouse choisie selon la tradition. Ce type d'alliance ne satisfait pas toujours les jeunes filles. Mais cette minorité ne pourra institutionaliser la monogamie, seule : malgré un certain mouvement non négligeable, il est difficile de prévoir l'avenir de la polygamie, tant le phénomène en lui-même est complexe et lié à la structure même de la société.

En effet, la polygamie est aussi, comme chacun sait, le moyen pour un homme de manifester sa richesse et c'est ainsi qu'on peut dans certaines régions, voir se maintenir ou même se développer la claustration des épouses, moyen pour un homme d'assurer son pouvoir et son prestige en s'identifiant aux chefs. A Dogonduchi, les seules femmes cloîtrées sont celles du chef de Canton, Usman Gao (cf. Annexe I p. 123).

La polygamie est aussi, dit-on, un moyen pour un homme d'avoir de nombreux enfants, en ayant toujours des épouses en âge d'en avoir. En réalité, on constate généralement qu'une famille polygame moyenne (c'est-à-dire ne dépassant pas le nombre de quatre épouses) n'a guère plus d'enfants que n'en pourrait avoir une seule épouse. Par exemple, avec 20 femmes Usman Gao a eu 27 enfants et, parmi ces 20 femmes, 7 n'ont pas d'enfant. Ce taux de femmes stériles ne paraît pas correspondre à un taux biologique et une hypothèse, parmi d'autres, serait que les épouses ayant dans une famille polygame moins d'opportunités d'avoir des relations sexuelles avec leur mari, auront moins d'opportunités d'avoir ces relations sexuelles durant les jours où elles sont fécondables.

Nous ne tenterons pas, dans le cadre de ce bref rapport, d'ouvrir tout grand le dossier de la polygamie en Afrique, problème d'autant plus difficile à examiner qu'il se trouve au carrefour de plusieurs disciplines: biogénétique, démographie, sociologie, psychologie, anthropologie et politique.

3.4. LA PROSTITUTION

Bien que l'acception occidentale de ce terme ne rende pas vraiment compte du phénomène africain, il nous paraît commode de désigner provisoirement par prostitution toutes relations sexuelles qui font l'objet nécessairement d'échanges économiques et se situent hors du cadre du mariage.

Dans les petits villages on peut trouver des femmes (généralement divorcées) qui acceptent plus ou moins régulièrement et dans une semi clandestinité d'accueillir les étrangers (1). Mais pour rencontrer des Karuwai (2) qui se considèrent comme telles, il faut se trouver dans un bourg d'une certaine importance tel que Dogonduchi.

La prostitution apparaît généralement comme le résultat d'un échec du mariage soit par suite de mauvaises relations avec le mari, soit à la suite de différends avec les co-épouses, notamment lors de l'apparition d'une nouvelle co-épouse. Les femmes divorcées peuvent devenir prostituées temporairement ou définitivement : il arrive en effet qu'une femme après une période de prostitution épouse pour un temps plus ou moins long un de ses "fiancés" (clients). Cependant le plus souvent, pour les raisons mêmes qui les ont poussées à divorcer une première fois, elles divorcent à nouveau. L'indépendance et la vie matérielle plus facile dont leur permet de jouir leur statut de femme libre les rend inaptés à se réadapter à un homme qu'elles trouvent jaloux, qui souvent leur demande de piler ou de chercher le bois et qui un jour ramènera une nouvelle épouse à la maison.

Cependant, elles reconnaissent aussi que la liberté que leur apporte la prostitution a comme envers une grande insécurité. Elles doivent souvent accepter des "fiancés" qui ne leur plaisent pas et elles ont fort peu de recours lorsque l'un d'entre eux part sans leur régler son dû.

A Dogonduchi, on compte environ 25 à 30 femmes prostituées. La plupart viennent des villages alentour ou de Nigeria.

On peut distinguer deux types de prostituées différents : d'une part celles qui se placent sous l'autorité de la Magazia Karuwai (Chef des femmes prostituées) et vivent chez elle, d'autre part celles qui sont indépendantes et ont un logement en ville.

(1) Les petites filles en groupe envoyées par le Dambo (cf. 3.5.) ou sous sa conduite, participent à l'accueil de l'étranger que l'on veut honorer.

(2) Karuwai, appelées "bordelles" en argot colonial désigne les femmes libres non mariées qui vivent des relations qu'elles entretiennent avec les hommes. C'est par prostituée ou femme libre que nous avons traduit ce terme.

Relations entre les femmes et la Magazia Karuwai

En 1966, 9 femmes vivaient dans la concession de Magazia Karuwai ; elles appartenaient aux groupes suivants : Sudie, Gubawa, Goberawa, Peul, Mawri, Aderawa, Hausa (de Nigeria). Ces femmes sont arrivées pour la première fois à Dogonduchi vers l'âge de 15-16 ans. Toutes divorcées, trois d'entr'elles ont été mariées 1 fois, quatre l'ont été deux fois et deux l'ont été trois fois.

Selon Magazia Karuwai, chez elle c'est un peu une école et venant de la campagne elles trouvent là l'aide, les conseils et le soutien financier indispensable à leurs débuts (1).

Magazia Karuwai leur sert d'intermédiaire aussi bien pour leurs achats que dans leurs relations avec leurs clients. En cas de différend elle sert aussi d'arbitre et ceci non seulement pour les femmes qui logent chez elle mais pour toutes les femmes libres de la ville.

Les femmes qui habitent chez la magazia lui donnent 100 francs CFA par jour pour leur nourriture, 1.500 francs CFA par mois pour leur loyer. De plus, elles payent 5 francs chaque seau d'eau qu'elles remplissent au robinet de la concession pour prendre leur douche (2). Les clients, eux, doivent acheter kola et cigarettes à la magazia qui les vend au détail (et dit-on sensiblement plus cher) dans un panier qu'elle porte toujours sur ses genoux. La magazia sert aussi d'intermédiaire pour les achats de vêtements, elle prend l'argent des femmes, leur garde, puis achète le tissu pour elles.

Mais elle joue surtout le rôle d'intermédiaire dans les transactions entre les femmes et leurs clients. Ceux-ci doivent payer 2 à 300 francs pour une passe, dont 100 reviennent à Magazia et 600 francs pour une nuit dont 100 reviennent également à Magazia. Si un riche étranger généreux donne 1.000 francs à une femme, la Magazia bénéficiera également de ce surplus (3)

Devant la concession durant l'après-midi et surtout la soirée, des griots attachés à la magazia jouent pour indiquer aux étrangers qui passent que c'est bien la concession des Karuwai. Les griots reçoivent de l'argent à la fois des clients, de la magazia et des femmes, mais l'argent que donnent les femmes est montré à la magazia ou transmis par son intermédiaire et il arrive qu'elle en prélève une partie.

(1) Il est en effet nécessaire d'avoir des vêtements décents pour commencer à travailler.

(2) La Magazia garde toujours avec elle la béquille du robinet qu'elle remet en échange d'une ou plusieurs pièces de 5 francs.

(3) Quelquefois cependant les échanges ont lieu pendant la nuit et le Magazia étant endormie, il peut arriver que sa part lui échappe.

La magazia exerce donc une sorte de tutelle sur les femmes qui vivent et travaillent dans sa concession. Certaines femmes trouvent ce statut protégé meilleur et quand elles quittent la Magazia ce n'est généralement pas pour s'installer ailleurs à Dogondouchi, mais plutôt pour aller tenter leur chance à Dosso, Maradi, Zinder ou Niamey.

Les femmes indépendantes

Les femmes qui ont un logement indépendant ont un statut quelque peu différent. Elles sont tout à fait libres, ayant loué une chambre dans une concession qui n'est jamais celle de leur famille. Leur chambre est généralement mieux équipée que la moyenne des chambres du pays. Elles payent souvent une femme pour faire les travaux ménagers et elles vivent seules ou bien deux ou trois ensemble, partageant de leur mieux la case.

Leurs clients qui aiment entourer leurs relations d'une certaine discrétion les préfèrent disant-elles aux femmes qui sont chez la Magazia que l'on ne peut fréquenter qu'à la vue de tous.

Leurs "fiancés" se recrutent le plus souvent parmi les étrangers en voyage ou les fonctionnaires, dahoméens notamment qu'elles trouvent moins jaloux que les nigériens. Elles aiment également les Yoruba qui ont la réputation de donner plus d'argent mais refusent souvent les Européens qui propagent des maladies et ont un mode de relations sexuelles qui déplaît quelquefois aux femmes.

Elles préfèrent être hors de la concession de la magazia car il y a, disant-elles, trop de pagaie, trop de monde. Elles préfèrent la tranquillité du village. De plus, chez la magazia c'est un peu comme "une boutique, un marché". Chez elles viennent des "hommes honnêtes, sérieux, discrets, notamment les fonctionnaires du cercle" (1).

Il arrive que certaines d'entre elles, pour un temps plus ou moins long, forme un couple avec l'un de ses clients. C'est souvent un étranger qui revient régulièrement et paye le loyer par exemple. Cet accord ne les empêche généralement pas de recevoir d'autres "fiancés" pendant les absences du premier. Quelquefois cependant, il peut arriver qu'un "fiancé" régulier réclame l'exclusivité. S'il se croit ou se sent trompé, c'est la rupture, mais les femmes prostituées, même si elles le déplorent souvent, savent très bien que la rançon de leur liberté est l'insécurité : ce thème revient continuellement dans le récit de leurs vies (cf. Biographies de prostituées, Annexe II).

Les prostituées ne semblent pas refuser totalement la possibilité d'un remariage mais connaissant leurs exigences elles ne l'acceptent pas dans n'importe quelles conditions : elles préfèrent les difficultés de la prostitution à un mauvais mari.

(1) Le cercle est l'ancienne dénomination d'une circonscription administrative maintenant appelée sous préfecture.



Photo 19 : Femmes libres de Dogondouchi.

Il ne faut pas oublier que certaines femmes mariées se prostituent également plus ou moins clandestinement : ceci apparaît comme un scandale aux yeux des prostituées et de leur magazia qui déclarent que ces femmes n'ont pas le droit de le faire.

Les prostituées insistent beaucoup sur le fait qu'elles ne reçoivent que des fiancés qu'elles aiment et peuvent très bien refuser un homme riche s'il ne leur plaît pas. Leur statut est plus semblable à celui de courtisanes (1) qu'à celui de prostituées au sens occidental du terme.

Liberté, rupture avec les contraintes familiales, possibilité (théorique) de choisir son partenaire, facilité de la vie matérielle sont sans doute les facteurs positifs de la vie de prostituée. En face de ces avantages incontestables, les prostituées mettent en avant leur manque de défense, les risques de coups et le fait que la possibilité de choisir leur partenaire reste souvent théorique.

(1) Surtout en ce qui concerne les prostituées indépendantes qui ont leur propre logement.

3.5. ROLES FEMININS ET FONCTIONS

L'organisation sociale féminine n'est pas extrêmement structurée ni extrêmement puissante : il ne faut pas oublier que nous nous trouvons dans une société patriarcale. Cependant, certaines femmes occupent des rôles bien particuliers dans le village : la Sarauniya mata, qui est le chef de toutes les femmes mariées, et la Magazia Kàrùwai (dite Magazia Bordel) qui est le chef de toutes les femmes prostituées, sont les plus importantes.

a) La Sarauniya Mata est une femme d'âge moyen, cinquante ans peut-être, qui se dit elle-même chef des femmes de Dogonduchi et de la campagne alentour. Sa nomination s'est accompagnée du don de nombreuses vaches et de moutons au Chef de l'Arewa. Elle a pris ses fonctions à la mort de la précédente Sarauniya Mata. Elle est toujours accompagnée d'une femme, la même, qu'elle a choisie un jour afin qu'elle la suive partout. Cette femme n'habite pas chez Sarauniya et ne porte pas de nom particulier.

Le rôle de Sarauniya Mata est d'arbitrer les différends qui opposent soit les femmes entre elles, soit les femmes à leurs maris. Quand une femme a des difficultés, quand son mari la bat ou lui casse sesalebasses, elle va voir Sarauniya qui, si la femme a raison, intervient auprès du mari.

Si au contraire ce sont les femmes qui refusent de travailler, alors Sarauniya les renvoie chez elles en leur disant qu'elles doivent travailler : c'est du moins ainsi qu'elle décrit elle-même son rôle.

Quand une femme vient voir Sarauniya, elle doit apporter du mil, de la kola.

Elle va souvent en visite dans les hameaux d'alentour et lorsqu'elle arrive, sa suivante achète de la kola en son nom et en distribue à tout le monde. Ceci est généralement le début d'opérations d'échanges et Sarauniya quittera probablement le village avec plus de denrées qu'elle n'en a apportées.

Sarauniya ne semble pas entourée d'un conseil de femmes : elle a un contact direct avec toutes les femmes. Elle réunit une fois par an toutes les femmes pour la fête de fin de récolte, qui pendant une semaine se déplace de village en village avec ses danses, ses chants et ses griots.

Par ailleurs, dès qu'il faut organiser les femmes pour une entreprise collective, Sarauniya s'en charge. Ainsi, lors de la visite du Président Diiori Hamani à Dogonduchi, les femmes ont été chargées de préparer un repas pour ceux qui l'accompagnaient : Sarauniya a pris la tête des opérations.

Sarauniya, lors de cette enquête, exerçait ses fonctions depuis 11 ans. Elle semble jouir d'une grande autorité, mais par ailleurs se trouve dans une certaine dépendance à l'égard du chef Usman Gao : c'est lui qui l'a nommée, c'est lui aussi qui peut la remplacer, on la voit d'ailleurs fréquemment chez les femmes du Sarki'n Arewa auxquelles elle offre d'importants présents.

b) Très différent est le rôle de Magazia Karuwai. Chef des prostituées, elle exerçait ses fonctions depuis 7 ans lors de l'enquête. Elle a été choisie par Amadou Gao, député de canton, elle avait cependant mené sa propre "campagne électorale", distribuant des cadeaux aux griots et se faisant connaître parmi les prostituées des environs de Dogonduchi. Elle est elle-même une prostituée.

Son rôle le plus immédiat est d'arbitrer les différends qui opposent les prostituées à leurs clients. Mais en fait, à travers elle, se construit un pont entre le monde des hommes et celui des femmes, notamment par l'intermédiaire du parti RDA. En effet, le parti recrute ses membres parmi les hommes jeunes surtout, et quel meilleur argument pour attirer les hommes aux meetings du parti que la présence des femmes prostituées ? De plus, les prostituées sont les seules femmes suffisamment dans la vie publique pour pouvoir être politisées. Elles sont ainsi liées aux jeunes filles RDA sous l'autorité de Magazia Karuwai (1).

Alors que Sarauniya Mata règne sur les femmes mariées, on peut dire que Magazia Karuwai règne sur les femmes libres, jeunes filles ou prostituées.

c) Un troisième rôle féminin important est celui de la Magazia du Chef. Celle-ci est choisie par le Chef de Canton pour veiller sur ses femmes et leur servir d'intermédiaire avec le monde extérieur, puisqu'elles sont presque complètement cloîtrées (2). Elle va leur rendre visite, s'acquitte de multiples achats et ventes pour elles et les reçoit chez elles quand elles sont sur le point d'accoucher.

La Magazia du Chef (Magazia Maimouna) appartient à la même famille que le Chef, sans lui être cependant trop proche (cf. schéma indiquant les relations de parenté entre le Chef et la Magazia):

(1) La Magazia Karuwai a été décorée du Mérite du Niger et depuis son prestige s'est affirmé notamment auprès des autres magazia Karuwai. Dans toutes les cérémonies officielles une place de choix lui est réservée.

(2) cf. Annexe 1.

Le Dambo joue un rôle assez important dans les mariages : il pourra souvent être intermédiaire puisqu'il organise le guhì et a la responsabilité officielle des jeunes filles. Il lui arrive de recevoir des cadeaux des deux parties à la fois lors de la réalisation d'un mariage. Egalement, lors du guhì, une partie de la somme échangée lui est réservée. Le Dambo peut être nommé jeune et conserver sa fonction pendant toute sa vie.

Tels sont donc les rôles féminins : Sarauniya Mata, chef des femmes mariées, Magazia Karuwai, chef des femmes prostituées ou plus généralement "libres", Magazial'yan Mata, une toute jeune fille ayant la charge des jeunes filles, enfin Magazia du Chef, ayant la charge de la famille du chef.

3.6. LA RELIGION

A Dogonduchi, la participation des femmes à la religion est différente suivant que l'on considère son rôle dans les cérémonies azna, le culte des Bori ou l'Islam.

a) La religion azna

Cette religion de la nature, caractéristique des premiers occupants du Dallol mawri, donne une place importante à la femme puisque le culte central est identifié à la Sarauniya de Lugu, première occupante de la région et incarnation de la puissance maîtresse du sol. Cependant les cultes et sacrifices sont assumés par des hommes qui renouvellent à chaque saison les différentes alliances que les hommes et les génies ont contractées. A Dogonduchi même, trois cultes principaux sont rendus à Ungurnu, génie de la longue pierre qui donne son nom au village, à Tozon' bajiri, le taureau à bosse, fils d'Ungurnu, dôme rocheux situé au Sud Ouest de Dogonduchi, et enfin à Madobia qui habite une mare semi permanente à l'Ouest. Ces trois cultes "appartiennent" au chef de village, Kona, qui toujours les accomplit en compagnie d'une vieille femme, fille de son propre frère, dont le rôle est d'entretenir les lieux du sacrifice et de répéter après lui chaque phrase des prières qu'il prononce.

La plupart des sacrifices azna ont ainsi deux officiants, le prêtre qui dit la prière et égorge les animaux, et une femme, souvent appelée matjurfani, "celle qui est accroupie", reprenant en contrepoint chaque séquence de la prière.

b) Le culte des Bori

Outre les génies des lieux auxquels un prêtre rend un culte dans un endroit précis, à certaines époques particulières de l'année, les Mawri participent au culte largement répandu de l'Ethiopie jusqu'au Sonraï, des esprits innombrables qui peuplent l'univers et se manifestent au cours de crises de possession. La possession, dont le nom, Bori est parfois donné de façon générique aux génies qui se manifestent à travers elle, est le moment suprême où les génies parlent directement aux hommes, manifestant leurs désirs, leurs mécontentements ou leurs conseils, en "montant sur la tête" des êtres humains qui leurs sont consacrés. Ces derniers, "chevaux" des génies, dont le groupe est appelé Yan Bori, les fils du Bori, forment une société où la présence féminine est prédominante. Dans chaque quartier d'une agglomération importante, dans chaque village, existe un homme, le Sarki'n Bori qui est en quelque sorte le chef de la confrérie et chez qui peuvent être entreposés les instruments du culte, c'est-à-dire les vêtements,

ornements, outils et armes que revêteront les chevaux lorsque le génie les aura possédés, mais le personnage central reste la Sarauniya Bori, qui surveille activement le déroulement de chaque séance des danses de possession et surtout préside à l'organisation des cérémonies d'initiation.

Ce sont les femmes qui veillent, au moment où le génie possède son cheval, à ce que les vêtements appropriés soient immédiatement apportés, ce sont elles qui s'occupent à calmer les crises par trop désordonnées de certains génies, ce sont elles aussi qui connaissent le mieux, l'histoire, la langue, les désirs, le comportement des différents génies et les relations qu'ils entretiennent entre eux. Ce sont elles enfin qui participent le plus souvent aux manifestations de ce culte dont le développement a correspondu à des transformations fondamentales dans l'organisation de la société mawri.

D'une certaine façon, on peut dire que le culte des Bori a correspondu à une période de crise structurelle de la société, lorsque les Arewa ont imposé leur autorité politique aux Gubawa maîtres de la terre. Cette transformation, de même que l'éclatement en villages ethniquement hétérogènes, renforcés par l'extension de la culture vivrière et l'introduction de nouveaux modes de production (l'arachide), nécessitaient de nouvelles identifications culturelles que ne permettaient plus entièrement les anciens cultes azna trop identifiés aux lieux naturels qu'occupaient des groupes fortement structurés. Principe permanent de la fécondité, en même temps que moyen privilégié par lequel s'établissaient de nouvelles alliances entre groupes sociaux différents réunis par les nécessités de la subsistance économique ou par les aléas de l'histoire, la femme a, dans cette situation, joué le rôle de catalyseur dans une religion nouvelle qui, en individualisant les rapports des dieux aux être humains, permettrait à ces derniers de se reconnaître une unité culturelle dépassant les différences originelles.

Un autre facteur, l'Islam, a pu renforcer la participation des femmes au culte des Bori. En effet, dans une société où traditionnellement l'importance économique et sociale de la femme, si elle n'est pas reconnue au niveau institutionnel, est quotidiennement éprouvée, en particulier sur le plan sexuel et dans le cadre de l'économie domestique, les normes et valeurs de l'Islam, présentes avant même que la religion elle-même se soit largement répandue, ont instauré un état de crise psychologique et sociologique dont une solution peut être la possession par quoi la femme réaffirme dans les relations avec les puissances supra-humaines, une position au moins égale à celle de l'homme.

Bien qu'il ne soit pas possible de conclure une étude aussi schématique, il semble que l'on puisse, à travers les différents aspects de la vie quotidienne, tenter de découvrir quelles sont les tendances de l'évolution.

Il est probable que c'est dans le domaine de la vie matérielle, des objets, des instruments, des vêtements, que l'évolution, liée à l'influence européenne, est la plus évidente. L'apparition déjà ancienne des cuvettes émaillées et des casseroles, celle plus récente des cuillers en métal, le remplacement des feux de cuisine, pour les célibataires du moins, par des réchauds à butane et l'introduction des lits en fer pliants ou non, avec des matelas, en sont les preuves les plus tangibles.

L'alimentation également incorporé le sucre, les bonbons pour les enfants, le nescafé, les biscuits, la tomate concentrée, le corned beef (pour les non musulmans) * et les sardines à l'huile.

Dans le domaine vestimentaire, les robes remplacent de plus en plus les pagnes que certaines femmes ne portent plus que chez elles pour être à l'aise ; les écolières portent des robes courtes, même lorsque l'école est finie. Les femmes qui conservent le pagne enroulé sous les aisselles, portent souvent un tricot sans manches ou une blouse de type européen. Cependant bien que souvent et notamment dans le domaine matériel, évolution soit synonyme d'euro-péanisation, il ne faut pas confondre les deux. Par exemple, si dans une première étape les robes courtes ont remplacé le pagne, au cours d'une deuxième étape on peut déjà voir apparaître des robes bien africaines telles que le modèle Cha Cha Cha (cf. planche 7), mais mieux taillées, plus soignées, plus ajustées et souvent portées avec des talons hauts : incontestablement une mode africaine va exister qui incorporera à la tradition quelques détails empruntés à l'Europe d'autant plus que les hommes ne sont guère favorables à une occidentalisation du vêtement féminin.

Sur le plan des techniques, on trouve une plus grande résistance de la tradition. Par exemple, on ne peut manquer de s'étonner que le pilage effectué quotidiennement par les femmes n'ait jamais

* Le corned-beef est en effet souvent assimilé à de la viande de porc.

été remplacé par un quelconque moyen mécanique ou animal : des ânes auraient pu écraser le grain en tournant en rond attelés à une pièce de bois de forme appropriée, ou bien on pourrait simplement introduire le moulin. Or un moulin à usage collectif de ce type existe à Dogondouchi pour les arachides mais il n'a jamais été question de dégager les femmes du souci de piler le mil (1). Bien que celles-ci nourrissent l'espoir d'être épousées par un homme assez riche pour se faire remplacer dans cette tâche par une pileuse, tous affirment que le mil ne peut-être bien pilé que par des femmes. Peut-être aussi a-t-on peur de dégager les femmes de leur activité quotidienne essentielle. De même les instruments aratoires manuels se conservent sans changement bien qu'ils leur arrivent parfois de cotoyer les tracteurs. C'est tout de même dans le domaine de la vie matérielle que l'évolution se poursuit avec le moins de heurts et une régularité un tant soit peu prévisible.

Dans le domaine de l'éducation et de l'instruction, les tendances nouvelles se heurtent plus violemment aux structures traditionnelles. Les jeunes filles ne reçoivent pas une éducation aussi poussée que les jeunes garçons. Poursuivre des études dans une autre ville ou exercer un métier à Niamey par exemple est refusé par la majorité des parents qui ont peur de voir leur fille s'éloigner des normes d'âge et de statut favorables au mariage traditionnel. On peut penser que l'âge du mariage va cependant tendre à s'élever et que le nombre de jeunes filles poursuivant des études secondaires va augmenter lentement mais sans régression. Les parents commencent en effet à considérer qu'un salaire même plus faible parce que féminin peut permettre à la jeune fille de se constituer un trousseau capable éventuellement d'attirer les prétendants. On rencontre encore peu de jeunes filles assez sûres d'elles pour choisir une voie précise à l'exclusion des autres. Certaines tentent d'apprendre ou d'exercer un métier mais qu'un bon parti se présente et elles seront obligées de céder à la forte pression que leurs parents exerceront sur elles pour les marier. Il arrive souvent à ces jeunes filles lettrées d'être choisies comme deuxième ou troisième épouse par un homme dont le statut professionnel exige qu'il puisse sortir accompagné d'une épouse. Ce mariage ne ravit pas toujours les jeunes filles qui savent que dans la concession familiale elles resteront néanmoins soumises à l'autorité de la première épouse.

En ce qui concerne la situation polygamique, rien ne permet d'affirmer que dans un proche avenir la monogamie vienne à la supplanter malgré l'exemple de quelques couples d'instituteurs ou de fonctionnaires mariés sous le régime monogamique et les aspirations exprimées par certaines jeunes filles. En effet, le problème de la polygamie est extrêmement complexe et possède actuellement autant d'adversaires que de défenseurs hommes ou femmes. Par contre on voit apparaître une plus grande liberté de choix du conjoint et une plus

(1) En Côte d'Ivoire, à Adjamé (Abidjan) de tels moulins existent pour piler le manioc.

grande facilité pour la femme de divorcer même avec des motifs douteux.

Il n'est donc pas certain de voir le statut de la femme se modifier en profondeur dans les prochaines années d'autant plus que les changements survenus atteignent surtout de petites minorités lettrées. Les familles aisées, mais où l'instruction n'a pas particulièrement pénétré résistent assez fortement aux changements. On peut voir ainsi à Dogonduchi se cotoyer la famille du Chef dont les femmes sont cloîtrées et un ménage d'instituteurs où les époux travaillent tous les deux et élèvent leurs enfants sur une base monogamique. L'influence de l'Islam est déterminante en ce domaine.

Par ailleurs, au dispensaire dirigé par un médecin européen tout est africain à l'exception des soins médicaux proprement dits : nourriture, modes de vie, toilette, habillement des mères et des nourrissons y sont traditionnels.

Il semble donc que l'évolution dans les domaines autres que matériels soit lente incorporant progressivement des éléments nouveaux à une base traditionnelle sans que l'on puisse parfaitement prévoir l'élément ainsi créé.

Le but de ce rapport était de présenter les grandes lignes de ce que pourrait être une étude dont la femme serait le centre. Loin de croire qu'il existe un monde féminin totalement distinct du monde masculin, je pense cependant qu'il est indispensable de considérer une population avec un oeil "mixte" afin d'harmoniser les images complémentaires que se font de leurs univers commun les hommes et les femmes. On ne saurait trop souhaiter que se multiplient des approches du monde africain tel que le perçoivent les femmes. A cet égard une entreprise comme celle de Mary Smith recueillant l'autobiographie de Baba of Karo (1) devrait susciter d'autres recherches du même ordre dont l'un des modèles reste le travail d'Oscar Lewis sur une famille mexicaine (2). C'est à travers la quotidienneté de leur vie qu'il est possible, non seulement de saisir ce que sont les femmes africaines mais aussi ce qu'elles souhaitent être et ce qu'elles espèrent des transformations contemporaines.

La femme mawri, dans les quelques moments de son existence que nous avons pu aborder ne pose pas une question qui la concerne seule, mais à travers elle, renvoie une conception même du changement dont l'histoire est celle de l'Afrique contemporaine.

(1) Mary Smith Baba of Karo. Faber & Faber, London. Trad. Baba de Karo, Plon, 1969.

(2) Oscar Lewis. The children of Sanchez. Trad. Les enfants de Sanchez, Gallimard, 1964.

ANNEXE 1Les femmes du chef de canton Usman Gao

Le Chef a 20 femmes qui vivent à l'intérieur de sa concession sous un régime, disons de réclusion partielle. Les femmes ne sortent jamais, sinon pour aller accoucher chez la magazia (cf. 3.5.c) ou pour aller en congé dans leur famille. Pour obtenir ce congé qui dure environ un mois, les femmes demandent l'autorisation au chef qui le leur accorde à tour de rôle. Quand elles sont chez leurs parents, elles ne sont pas autorisées à sortir. Les femmes peuvent recevoir des visites féminines en toute liberté, à moins que le Chef n'y mette son veto, mais elles ne peuvent recevoir la visite d'autres hommes que ceux qui leur sont apparentés.

Pour pénétrer chez le Chef, on se déchausse puis on traverse de nombreux couloirs et vestibules, contournant la pièce où habite le Chef lui-même avant d'arriver dans une assez grande cour. Tout autour de la cour, un bâtiment en banco assez bas dans lequel on peut voir des portes qui chacune correspond à la case d'une ou deux épouses. Devant les cases, les abris en secco continus sur lesquels sont posées les calebasses de vivres, hors de la portée des animaux en liberté dans la cour, des chèvres, des moutons, des poules et les nombreuses cuvettes, marmites et pilons qui jonchent le sol, témoignent clairement que la vie de ces femmes ne sort pas de la concession. L'eau est à leur portée, puisqu'un robinet est installé dans la concession. Plusieurs femmes pilent, soit ensemble dans le même mortier, soit dans plusieurs mortiers. Chaque jour une épouse a la charge de la cuisine et dirige les opérations. Cependant la cuisine du Chef est toujours faite par la même épouse Mundee (15^e épouse) car elle est meilleure cuisinière que les autres. L'épouse en charge de la cuisine pour le reste de la famille se fait bien entendu aider par ses co-épouses ou par les fillettes.

Les épouses, à tour de rôle, partagent la couche du Chef et selon elles, le fait que Mundee soit la seule à faire la cuisine du Chef ne lui donne aucun privilège à cet égard.

Les repas sont organisés comme dans toute concession : les enfants mangent ensemble par classe d'âge et les femmes ensemble. Il y a peu de bébés dans la famille. La cuisine faite par Mundee est pour elle et le Chef, ce qui ne signifie pas qu'elle mange avec le Chef :

elle se contente de lui porter sa nourriture quand elle est prête.

Les femmes du Chef aiment à avoir des filles qui peuvent les aider à piler et leur assurer un contact avec l'extérieur : en effet, les fillettes, écolières au village, ne sont bien entendu pas cloîtrées. Quand elles n'ont pas eu de fille, il arrive qu'à l'occasion d'un séjour dans leur village, elles ramènent une fillette de leur famille que le Chef adopte et qui pourra les aider à piler ou à faire la cuisine. Pour le Chef cette opération, qui ne vise que des filles et non des garçons, présente l'avantage de lui permettre de renforcer ses liens avec le pays : par l'adoption même il s'attache la famille de la jeune fille et plus tard, lors du mariage, une alliance nouvelle se fera entre le Chef et une autre famille mawri.

Les contacts des femmes avec l'extérieur sont donc très limités : ils se font par l'intermédiaire de la Magazia du Chef ou de leurs enfants, que ce soit pour vendre leur coton filé, pour porter des messages ou pour se procurer différents objets au marché.



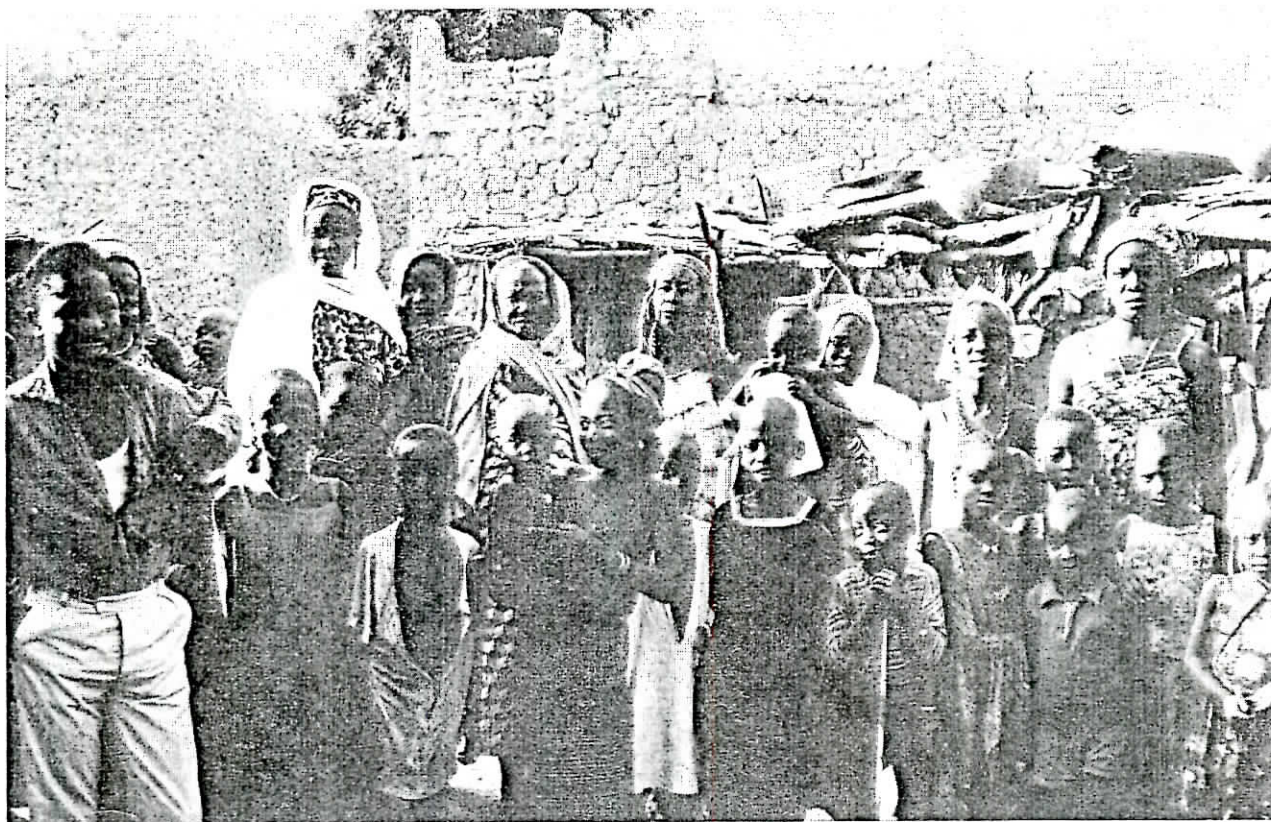


Photo 20 - Femmes du chef Usman Gao

ANNEXE 2BIOGRAPHIES DE PROSTITUEES (1)

I - Madame A : village Maizari, cercle de Dogondouchi, âge : 22 ans.

J'avais 15 ans quand mon père me fit épouser un type que je n'avais jamais vu et qui demeurait à Matankari. Même ma mère était contre ce type, mais mon père l'aimait follement. Moi d'abord, j'avais aimé un jeune du même village que moi, qui m'aimait aussi. Ce jeune a beaucoup dépensé pour moi, mais hélas, on ne peut refuser la parole des parents surtout pour le premier mariage. J'ai filé jusqu'à Dutchi, chez ma tante, on est venu me chercher, finalement le mariage a eu lieu. Quand je suis arrivée chez mon mari, je suis restée 15 jours sans lui parler. Quand il me parlait, je ne répondais pas. Il est même allé voir le marabout pour trouver un procédé pour que je puisse l'aimer. Il n'a pas pu me convaincre. J'avais tout, mais quand on n'aime pas, c'est comme si l'on avait rien. Je ne l'aime pas et dès le début, je le lui ai dit. Nous sommes restés ensemble 6 mois, puis je me suis sauvée à Maradi où je suis restée un an. J'étais logée chez les "bordelles" et j'ai aussi exercé ce métier. Au début, j'étais chez une bonne femme. Quand quelqu'un veut m'aimer, il faut s'adresser à elle. Elle encaisse d'abord son droit, puis elle me dit : il faut aller avec ce type. Sans me demander mon consentement. J'allais malgré moi. Les uns me donnent 100 francs, d'autres 200, 300 pour la nuit.

Cela a duré trois mois. Parfois je râlais parce que l'argent était rare. Quelques uns m'ont dit : ta patronne a encaissé 200, 100, 150. Alors j'ai commencé à piger. Un jour, en allant au marché, j'ai rencontré un type qui m'a demandé où je logeais ; je lui ai demandé pourquoi, il m'a répondu : chaque matin, je te vois passer et tu es mon adorée, alors je veux savoir où tu loges. Je le lui ai expliqué, il m'a donné 200 francs. Le soir, ce type s'est présenté. Je lui ai donné un banc pour s'asseoir, il me dit qu'il m'invite au cinéma. Je lui dis oui. Je vais le dire à ma patronne. Or cette dernière avait déjà encaissé son droit chez un type qui devait venir le soir même. Quand je lui ai dit que je voulais aller au cinéma, elle m'a demandé, furieuse "avec qui ?". Je lui ai dit "avec quelqu'un". Elle refuse. N'importe qui qui ne se présentera pas devant elle, ne m'emmènera pas, que je

(1) Recueillies par Garba Mamane, Oumarou Mamane et Mamadou Ouattara dit Petit Touré.

n'irai pas avec ce type. Je lui ai dit : et si je refuse ? Elle m'a répondu : "si tu refuses, tu sors de chez moi". Je lui ai dit : "volontiers, Madame. J'ai abandonné ma famille, mon foyer conjugal, et tu ne sais pas pourquoi ? A plus forte raison, toi que je ne connais pas". Ainsi je plie bagages et je vais avec ce garçon. Il m'a amené chez lui, et je suis restée là jusqu'au jour où mes parents ont appris où j'étais et ils sont venus m'emmenner. Ils m'ont emmené chez nous, et mon père m'a dit : "si tu ne l'aimes pas, je déclare le divorce, mais tu ne bougeras pas d'ici". Ainsi nous avons divorcé. Je suis restée pendant un an, puis j'ai filé à Niamey.

A mon arrivée à Niamey, j'étais logée chez des camarades. Je n'avais pas de chambre. Quand j'avais un client, il fallait demander l'autorisation à une copine. J'ai pu récupérer une chambre à 1.500 francs par mois. Mes copines ne n'aiment pas beaucoup parce que j'ai des clients en plus grand nombre qu'elles. Non seulement, je suis jeune et belle, mais aussi à l'intérieur, c'est doux, ça tient bien. Ce n'est pas encore rouillé. Enfin je sais bien faire l'amour. Je sais bien danser le cha-cha, biguine." "Je ne peux pas l'indiquer ici, si tu veux le savoir rentrons là dedans". "Non".

"Alors c'est pourquoi tous les gens t'aiment" ? "Oui si tu me goûtes, tu es obligé de revenir". Mes parents sont venus me chercher, j'ai refusé de partir. J'ai pris une délégation d'hommes et de femmes pour les prier de me laisser faire ma jeunesse avec une somme de 10.000 francs, des boubous et des pagnes. Ils m'ont laissé et ils sont partis. J'ai beaucoup de fiancés. J'ai des abonnés, mais pas pour longtemps. Je préfère aimer quelqu'un une semaine, puis on se quitte. Il y a des gens qui me font la chose sans un rond, mais ces gens là reviennent après pour me donner quelque chose. Je ne fais pas la chose avec les fripouilles, mais avec les galants comme toi par exemple.

"Qu'est ce qui te prouve que je suis galant" ton comportement et ta façon de parler, tes habits. Tu portes un pantalon tergal et une chemise tergal et des souliers. Mais j'ai appris par les échos de la ville que les gens qui portent du tergal ne donnent pas de fric aux femmes".

Cela dépend des femmes. Il y a de vilaines femmes, sales. Ces femmes quand elles voient les galants, elles se précipitent et à la première parole, donnent leur derrière. Comment voulez-vous que cette femme gagne du fric avec quelqu'un. Elle n'a pas gardé son respect, ni sa dignité. Tandis que d'autres femmes comme moi ne se précipitent pas à la première candidature, elle ne se laisse pas faire. Elle étudie d'abord le type avant de se laisser faire. Je vais au bal, mais on m'invite. J'aime bien les Européens, mais pas tous. Je n'aime pas les militaires parce qu'ils sont notoires ils cherchent les femmes une fois et puis c'est tout. J'ai eu une affaire avec un européen civil, un commis. C'est son boy qui me connaît et c'est lui qui me l'a

présenté. Non, il ne vient pas tous les jours, deux fois par semaine. Cet européen est rentré en France. Je reçois les nouvelles du pays et leur envoie tous les mois de l'argent. La prostitution est bonne pour moi. Je compte me marier, mais pas maintenant.

II - Madame H. village de Dogontapki, cercle de Dogonduchi,
âge : 32 ans.

J'ai eu mon premier mari à l'âge de 13 ans. Mon père m'avait marié à un cultivateur. J'ai eu beaucoup de difficultés avec ce dernier. Il ne faisait que me battre tous les jours. Si je retournais à la maison, mon père me renvoyait. Pendant la saison des pluies, je pile le mil pour tous les cultivateurs de notre famille. Le soir, je pile encore pour le dîner du soir. Je suis restée avec lui pendant 1 an. J'ai eu un garçon de lui au bout de trois ans. Je suis devenue mère de famille avec deux enfants. En ce moment, chez nous, que vous le vouliez ou non, votre premier mariage est fait par vos parents. Je suis restée 13 ans avec lui, avec 4 enfants dont deux sont au Ghana. Je n'ai pas divorcé, il est mort. Après sa mort, je suis restée un an au pays, puis je me suis mariée avec un militaire. Nous sommes partis à Zinder. Je suis mieux chez le militaire que chez le cultivateur parce que je ne pile pas, et je n'ai pas beaucoup de travail. A Zinder, j'ai eu beaucoup de difficultés avec lui. Chaque jour une querelle. Parce que je suis jalouse. Quand il sort, il ne revient que vers 1 heure du matin et je crois qu'il est parti faire la bêtise. D'autre part, il joue trop aux cartes.

Je me rappelle qu'une fois sa solde a entièrement passé aux cartes. Il a été obligé d'aller vendre nos couvertures pour que nous puissions nous nourrir jusqu'au mois suivant. J'ai eu un gosse avec lui, une fille. Je suis restée avec lui pendant 3 ans, finalement un jour, il m'a renvoyée parce qu'il voulait se marier et moi j'étais contre ce mariage. Puis je suis venue à Niamey faire "bordelle" pour avoir mon pain. Quand je suis arrivée chez une copine, elle a été très gentille avec moi, parce qu'elle se trouvait toute seule dans le quartier. J'ai commencé par un fiancé Dahoméen ; nous sommes restés ensemble 4 mois. Un jour, il a trouvé un fiancé en arrivant dans ma chambre parce que lorsqu'il va au service, j'en profite derrière son dos. Quand il est entré, il a voulu faire une bagarre, mais je l'ai calmé en le suppliant. Puis il est allé me faire convoquer par la police pour que je lui rembourse tout ce qu'il m'avait donné. A la police, j'ai déclaré que je voulais bien payer, mais à condition qu'il retire tout le sperme qu'il versait dans ma conasse depuis quatre mois. C'est impossible. Il a eu tort. Je suis revenue chez moi et j'ai continué avec le type qui avait causé la querelle. Nous sommes restés un an ensemble, puis on s'est séparé à l'amiable. Actuellement je n'ai plus d'abonné. Celui qui a du fric, me baise et il s'en va.

III -

Madame A. : village Bozarawa, cercle de Dogonduchi,
âge ; 23 ans.

Je me suis mariée avec un forgeron du même village que moi à l'âge de 11 ans. Quand j'étais petite, je jouais trop au "Dara" des femmes. J'ai bien vu mon mari, et c'est moi qui l'ai aimé, comme il m'a aimé aussi. Au moment des cultures, nous partions au champ pour les travaux des champs. Je ne gagnais pas tout ce que je voulais parce que mon mari est pauvre. Quand il forge des outils, il met plusieurs jours à les vendre. Je suis restée avec lui pendant 4 ans au pays, puis il est parti pour la Côte d'Ivoire. Nous sommes restés deux ans sans nouvelles. C'est après que l'on a entendu dire qu'il était en très bonne santé. Il ne nous écrit pas, il n'envoie rien ni à moi, ni à ses parents. Au bout de trois ans, j'ai quitté le village pour Niamey. Je suis venue habiter chez une copine du même village que moi. Nous étions logées dans la même chambre. Quand elle reçoit des clients, je me mets dehors. Et quand moi je reçois, mais très rarement car je suis étrangère, elle sort. Mon premier fiancé m'a donné 100 francs. Je dois faire la "pitaine" parce que je ne peux pas rester toute seule sans rien faire, à la charge de ma pauvre famille. Mon mari n'a pas divorcé, je ne peux donc pas me marier. Je fais la bêtise pour gagner ma vie. Si j'en ai, j'envoie de l'argent à mon père. Quand mon mari reviendra, nous allons discuter avant de retourner chez lui.

Je n'aime pas la prostitution, je le fais malgré moi. Même après dix ans, et si j'avais un million de francs, si mon mari rentrait, je partirai avec lui. Je me suis disputée avec ma copine et c'est pourquoi je l'ai quittée, car elle fait la chose avec un de mes fiancés et cela me choque. Je n'aime pas être "bordelle".

IV -

Madame S. village Bakintapkie, cercle de Dogonduchi,
âge : 18 ans

Je me suis mariée à l'âge de 12 ans avec un commerçant d'arachide. Nous ne sommes pas du même village, il est de Kiéché. Il m'a épousée dans mon village pour m'amener dans le sien. Il achète l'arachide en brousse pour le vendre à Niamey. Je l'ai vu mais à vrai dire je ne l'ai pas aimé. Ce sont mes parents qui ont fait le mariage, et je ne devais pas refuser parce que c'est mon premier mari. Nous sommes restés quatre ans ensemble à Kiéché. Il me donne tout ce que je veux. Je ne travaille pas beaucoup, sauf pendant la saison des cultures, je vais avec lui au champ pour les travaux des champs. Tous les trois mois, je rends visite à mes parents. Mes parents savaient dès le départ que je ne l'aime pas. J'ai eu des petites copines dans mon enfance, mais j'ai eu aussi des fiancés. J'ai aimé un de mes fiancés comme une folle, mais malheureusement mes parents ont refusé. Quand j'ai divorcé, je suis venue à Dogonduchi, où je suis restée pendant trois mois comme toute musulmane divorcée (qui veut faire sa viduité) chez ma tante. Je ne sortais pas souvent à Duchi.

J'ai eu un fiancé à Duchi mais je l'ai refusé parce qu'il est cultivateur, et moi je n'aime pas les paysans. Après avoir fini ma viduité, je suis venue à Niamey chez une copine au quartier Terminus. J'ai rencontré cette dernière à Bakin Tapkie.

Elle n'est pas mariée, je le savais bien, c'est une "bordelle". Je voyais ses fiancés qui entrent et sortent. J'ai eu moi aussi un fiancé Baaré militaire. Je suis restée quatre mois avec ce militaire. Nous étions tous dans la même chambre, avec ma copine et son fiancé. Nous dormons dans la véranda. Eux dorment dans la chambre à coucher. Cela a duré quatre mois. Ma copine a un fiancé bambara. Quand j'étais avec le militaire, j'ai eu des fiancés provisoires qui venaient de temps en temps. Après ces quatre mois, j'ai eu une maison personnelle. Après le militaire, j'ai eu un fiancé Djerma commis. Je suis restée un an au Terminus, puis nous sommes allés au quartier du Nouveau Marché. Tous mes fiancés m'ont demandée en mariage, mais j'ai refusé. J'ai eu aussi un fiancé Dahoméen. Je préfère un fiancé Dahoméen à un nigérien parce que les Dahoméens ne sont pas casse-pieds comme les nigériens, ils ne sont pas jaloux, ils ne font que ce qu'on leur dit. Les nigériens c'est tout le contraire. Je préfère un Dahoméen. J'ai divorcé de mon premier mari parce que nous avons eu une histoire pour laquelle il m'a battu. C'est pourquoi j'ai divorcé. D'ailleurs je cherchais un préfecte pour me débarrasser de lui. Maintenant j'ai un fiancé djerma, gardien de la Paix. Je l'aime beaucoup parce qu'il me donne beaucoup d'argent. Entre un commis, un policier, un militaire, je préfère le policier, puis le militaire et c'est le commis qui est le dernier. Je dis commis, en pensant aux petits commis. Le petit commis ne fait que trahir.

J'ai de l'amour mais avant tout, c'est le fric qui m'intéresse. J'aime celui qui me donne beaucoup d'argent. Mais je n'aime pas que les gens qui ont de l'argent. J'aime aussi les gens beaux, mon policier est beau lui aussi. D'autre part, je l'aime beaucoup puisqu'il sait bien faire la chose, il sait très bien embrasser, il baise bien, il connaît toutes les positions, son bangala me plaft. Il couche chez moi tous les jours. Je veux bien qu'il m'épouse mais cela dépend de Dieu. En son absence, je ne fais pas de garçons puisqu'il me donne tout ce que je veux. Il m'a trouvé une fois causant avec un camarade, il s'est fâché et depuis ce jour, il ne m'a jamais trouvé avec un garçon. Je reçois des nouvelles de la maison tous les jours par les gens. Quelquefois, des parents viennent me rendre visite. Je leur donne tout ce que j'ai, des pagnes et aussi de l'argent. Je suis venue faire la vie, la jeunesse, uniquement faire la vie. Nous sommes ensemble depuis un an maintenant. Chaque jour, il me donne l'argent pour la nourriture, à la fin du mois, il me donne l'argent du loyer, puis il me fait un habit. Chaque matin, il me donne 500 francs, mange chez moi, puis à la fin du mois 3.000 francs pour le loyer. J'envoie 1.000 francs par mois au pays. Non le militaire ne me donne pas de l'argent ainsi. Je suis aussi restée un mois avec un fiancé sans qu'il me donne du fric, pourtant je ne me plaignais pas.

de l'argent, mais moi, je veux de l'argent avec des gens galants. Même si le type me fait la chose une fois sans me donner de l'argent, s'il revient la seconde fois, je le laisse, si je l'aime dès le début.

Je suis fatiguée maintenant de faire la "pitaine". Je veux me marier. Il y a des difficultés dans le métier de "bordelle" parce que parfois on vous gâte le coeur ; d'autre part, n'importe qui se présente devant ta porte. Voilà pourquoi je dis que la prostitution est mauvaise. Elle est bonne parce que l'on gagne tout ce qu'on veut, on est libre.

V - Madame B. village Badéssa, cercle de Dogondouchi,
âge : 18 ans.

J'ai eu mon premier mari à l'âge de 11 ans. Il était du village de Bagaruwa . C'est un cultivateur. Dès le début de notre "fiançage" je ne l'ai pas aimé ; ce sont mes parents qui m'ont obligée. J'aimai un autre garçon que mes parents ont refusé. Après notre mariage, nous sommes allés dans le village à Bagaruwa. Je ne fais que piler le mil, c'est vraiment difficile, puisque sa famille est nombreuse : ils étaient au nombre de onze personnes. Je fais les travaux des champs au moment des cultures. Il me fait bien faire des habits, mais comme je ne l'aime pas, j'ai divorcé. Il ne me bat pas, il me fait tout, et me donne tout ce que je réclame. J'ai divorcé sans histoire. Quand je suis revenue à la maison, il est venu plusieurs fois me prier, mais j'ai refusé. Affolé par cette haine, il a refusé de consentir au divorce ; je suis restée trois ans séparée de corps. J'ai eu beaucoup de fiancés qui ont voulu m'épouser, mais dommage, ce n'est pas possible. Ce n'est qu'à la fin de la troisième année qu'il est venu déclarer le divorce. Maintenant, je suis libre. Pendant ces trois années de séparation de corps, je ne faisais que piler pour la famille. Après j'ai quitté mon village pour Niamey, puisque je savais par ouïe dire que Niamey est très bien. Il y a la vie. Je suis venue loger chez une copine du même village que moi, qui est une "pitaine".

C'était ma première visite à Niamey. J'ai fait quatre mois chez elle. Toutes sortes de gens viennent chez elle. Je ne me rappelle pas mon premier fiancé puisque j'en ai eu tellement. Ici à Niamey, j'ai plus de cent fiancés qui m'ont fait la chose. D'autre part, moi je suis venue chercher du fric. Il y a des gens qui me donnent du fric, il y a des gens qui n'en donnent pas. Maintenant je suis devenue maligne, celui qui ne me donne pas de fric ne goûte pas ma "conasse". Donc la première fois si tu me donnes du fric, la deuxième fois, je peux te faire confiance. Je ne gagne pas de fric chez mon mari comme dans la prostitution. Après quatre mois chez ma copine, j'ai loué une chambre moi-même. Il y a des fiancés avec lesquels je reste des mois, mais cela n'empêche qu'en leur absence je fais des garçons. Parmi tous mes fiancés je préfère celui qui est parti, un chauffeur Bambara. Après, je suis retournée chez moi au village. Je me suis mariée avec

un griot et suis restée huit mois au village avec lui. Puis cela ne me convenait pas, j'ai divorcé, puisque je ne gagne pas ce que je gagne dans la prostitution. Je ne peux plus piler nuit et jour. Je suis restée trois mois faire ma viduité. Puis je suis revenue à Niamey au même endroit. Il (le mari) me fait tout, mais pas comme si j'étais dans la prostitution.

C'est très difficile d'être prostituée : il y a beaucoup de difficultés, surtout quand on est nouvelle. Quand je suis venue pour la seconde fois à Niamey. Je n'ai eu qu'un seul fiancé, un Togolais commis et jusqu'à présent nous sommes ensemble. J'aime bien le Togolais commis puisqu'il me donne toujours de l'argent. La prostitution est mauvaise parce que parfois des gens arrivent vous blaguer, avec leurs grosses bagnoles, vous manipulent bien la matrice sans un rond, me disant : "je reviens ce soir" et c'est toujours pour cela que je préfère rester avec un seul type qui est le commis Togolais ; c'est lui qui me paye habits, nourriture, loyer, fric pour envoyer au pays. Personne ne touchera à ma conasse sauf lui. Je l'aime trop. Nous sommes ensemble depuis sept mois. Quand il ne couchait pas chez moi, je faisais la chose pour avoir du fric. Celui qui n'a pas d'argent ne rentre pas chez moi. Si quelqu'un me baise sans un rond, je lui enlève la chemise ou le chapeau. Non je n'ai pas honte, je dirai qu'il m'a baisé sans un franc. Tous les nigériens font çà, surtout les commis. Moi je baise avec toutes les races. L'intérêt c'est d'avoir le fric. Si ce togolais veut m'épouser, je serai bien d'accord. J'ai baisé plusieurs fois avec les Européens. Je les aime parce qu'ils donnent beaucoup d'argent, si non je n'en veux pas, parce que leur odeur ne me plaît pas.